


Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©  Taolenn, 2009
www.thymeur.fr www.taolenn.com

ISBN 978-2-918431-00-8

Corynn Thymeur

Île raconte

Île de Sein, Noirmoutier, Oléron

Récits



Taolenn



Île de Sein - Île de Noirmoutier - Île d'Oléron

*Bien qu'inspirés par des faits historiques,
les récits proposés dans ce recueil
sont une libre adaptation de l'histoire
des îles de Sein, Noirmoutier et Oléron.*

Avant-propos

Les îles françaises de l'Atlantique... En lisant ces mots, la grande majorité des personnes laisse l'esprit vagabonder vers les grandes plages de sable blanc, bordant des palmeraies et des bananeraies. Les filles y ont la peau créole et les yeux de braise, les massifs coralliens forment une barre protectrice, le soleil comme la chaleur y sont toujours présents. Les noms ont le goût sucré de la vanille, des ibiscus, des oiseaux de paradis. Les îles françaises de l'Atlantique, sont-elles toutes « Berceau du rhum » dans l'imaginaire collectif ?

Il existe pourtant en Atlantique, à toucher la Métropole, des terres entourées d'eau. Protégées par les courants chauds de l'océan, elles offrent un climat agréable et tempéré. La faune et la flore y sont riches, souvent proches du sud de la France. En remontant le Gulf Stream, ces îles ont délaissé l'Aquitaine pour se poser au-dessus de l'estuaire de la Gironde. Elles s'étalent quasiment en ligne droite d'Oléron à Noirmoutier, puis de Noirmoutier à l'île de Sein.

Qu'elles soient totalement isolées du continent, que la nature leur ait offert un gué à marée basse ou que les hommes leur aient construit un pont, il reste en elles ce parfum d'insularité qui les caractérise à la fin des vacances scolaires, lorsque les plages retrouvent leur sérénité, et que dans les magasins et sur les places, résonnent à nouveau les accents locaux.

Elles s'égrainent, ces îles de l'Atlantique métropolitaine, au flanc du littoral de trois belles régions françaises : le Poitou-Charentes, les Pays de Loire et la Bretagne. Elles sont peuplées ou inhabitées. Certaines sont des réserves naturelles, d'autres font partie de parcs régionaux ou nationaux. Elles ont la particularité de nous rapprocher de la nature, nous rendant humbles.

Quelques-unes sont à la mode. Il suffit de peu : un film qui s'y déroule ; un jeu télévisé dans un fort maritime ; un personnage connu y possédant une villégiature, ... et c'est toute la France qui veut y passer ses vacances. Les conséquences de ces raz-de-marée humains paraissent salutaires économiquement avec l'arrivée de cette manne touristique.

Pourtant, en toile de fond, ces déferlantes estivales entraînent bien des difficultés aux îliens de souche. Les terres d'océan ne sont pas faites pour recevoir autant de monde. Se posent les tracas des sanitaires, de la gestion des déchets, de l'approvisionnement en eau potable, surtout pour les îles ne possédant pour tout accès que la voie de la mer ou celle des airs.

On y trouve également le problème des logements. En cela, les îliens sont aussi coupables que les touristes. Il y a des années, le prix d'une maison, à l'achat comme à la location, était abordable. Mais avec l'arrivée des touristes français et surtout européens (britanniques, hollandais, allemands, etc.), les îliens ont vu dans les demandes d'accession à la propriété ou de location de vacances, la possibilité de s'enrichir rapidement. Les prix sont devenus vertigineux.

À aucun moment, une part du marché n'est restée pour les enfants et les petits enfants d'îliens, exilés sur le continent pour leurs études ou un premier emploi.

Pourtant, ces migrants d'un temps sont désireux de revenir vers leurs racines, à une vie ancestrale... retour chez eux.

C'est le paradoxe des îles françaises de l'Atlantique. Une forte majorité des maisons est fermée hors saison, alors qu'une grande partie des îliens de souche n'arrive pas à y résider : les tarifs des locations sont délirants et les prix de vente sont devenus inabordable pour leurs salaires.

Ce phénomène fait boule de neige. Les jeunes îliens ne trouvant pas à s'y loger restent vivre sur le continent. Avec eux se perdent les traditions comme la culture de ces terres particulières, années après années, inexorablement. Alors que les premiers touristes sont souvent venus trouver l'authenticité de ces lieux d'exception, il faut, sous leur nombre, aménager les îles pour les rendre accessibles, confortables, ludiques, attractives, transformant peu à peu la tradition en folklore, bien loin de la fameuse authenticité initialement recherchée.

C'est le progrès, le revers de la médaille. Avec les problèmes liés à une pêche se raréfiant, une terre ne nourrissant plus toujours ses agriculteurs, un travail des marais tributaire d'un climat de plus en plus dérégulé, l'économie touristique est une nécessité pour les îliens, afin de leur permettre de pouvoir continuer à vivre, tout simplement. Et pourtant, cette économie providentielle a précipité l'agonie du quotidien traditionnel local, de la mémoire des ancêtres, de l'âme des îles.

Mais la vie est forte. Si nous sommes actuellement les témoins des dernières décennies d'un temps à présent révolu, nous voyons s'ouvrir également une nouvelle ère pour ces jolies terres d'eau salée, ces petits points sur la carte de France : celle des enfants et des petits-enfants des îliens de souche comme des touristes nouvellement installés.

Puissent-ils, en s'appuyant sur la connaissance de la nature et le legs des anciens, gérer une nouvelle culture harmonieuse pour nos territoires maritimes. Puissent-ils continuer à aimer, à protéger nos îles et à tenir le cap pour ne pas perdre le Nord.

Île de Sein

Il s'agit de la plus au nord de nos îles atlantiques, en mer d'Iroise.

C'est également la plus petite des îles françaises habitées formant un bourg : 56 hectares.

Elle se situe en Bretagne, dans le département du Finistère (29).

Elle ne comporte qu'une seule commune : Île de Sein.

Ses habitants sont les Sénans et les Sénanes :

- Près de 120 résidents hors saison (244 en 2006),
- Plus de 1.500 personnes y logent en saison,

- 120.000 touristes y passent chaque année.

Elle est située à environ six kilomètres de la Pointe du Raz sur le continent. Pour l'atteindre, il faut une heure de traversée en bateau, en embarquant à Audierne.

Elle compte quatre grands phares, fermés au public :

- Le Grand Phare de Goulenez, sur l'île,
- La Vieille, en mer,
- Tévennec, en mer,
- Ar-Men, en mer.

Ses proches voisines sont les îles Molène et d'Ouessant (accessibles en bateau).

Particularités : Pas de voiture ni d'arbre sur l'île.

Elle est essentiellement connue pour son implication dans la seconde guerre mondiale, ses sauvetages maritimes, son usine de dessalement d'eau de mer alimentant l'île en eau potable.

Île de Noirmoutier

Elle est située au milieu des îles françaises de l'Atlantique.

Elle possède une taille moyenne : 49 km².

Elle se trouve en Pays de Loire, département de la Vendée (85).

Elle comporte quatre communes, du nord au sud :

- Noirmoutier-en-l'Île (la capitale),
- L'Épine,
- La Guérinière,
- Barbâtre.

Ses habitants sont les Noirmoutrins et les Noirmoutrines :

- Près de 10.000 habitants hors saison,
- Plus de 100.000 personnes en saison.

Un pont la relie au continent depuis 1971. Il fait environ six cents mètres de long. On peut également passer à gué à marée basse par le Gois.

Elle comporte deux grands phares fermés au public :

- La Pointe des Dames, sur l'île de Noirmoutier,
- Le Pilier sur l'île du Pilier.

Sa proche voisine est l'île d'Yeu, accessible en bateau.

Elle est particulièrement connue pour son sel, sa bonnotte, son mimosa et son Gois.

Île d'Oléron

Il s'agit de la plus au sud de nos îles atlantiques.

C'est la plus grande des îles françaises après la Corse, 175 km².

Elle se situe en Poitou-Charentes, département de Charente-Maritime (17).

Elle comporte huit communes, du nord au sud :

- Saint-Denis,
- La Brée-les-Bains,
- Saint-Georges,
- Saint-Pierre (la capitale),
- Dolus,
- Le Château,
- Grand-Village-Plage,
- Saint-Trojan-les-Bains.

Ses habitants sont les Oléronais et les Oléronaises :

- Près de 20.000 habitants hors saison
- Plus de 160.000 personnes en saison

Son viaduc, construit en 1966, fut le plus long pont de France jusqu'en 1988, s'allongeant sur près de 3 km.

Il est possible de visiter le grand phare du Chassiron, situé à la pointe nord.

L'île Madame, accessible grâce à un gué à marée basse, l'île d'Aix, par bateau et l'île de Ré avec son viaduc, sont ses plus proches voisines.

Elle est particulièrement connue pour ses huîtres de Marennes d'Oléron et le Fort Boyard.

Le Ru

Île de Noirmoutier

En l'an 674

Ceux de notre clan m'appelaient « le Ru », le Rouge. J'avais vu le jour de nombreux printemps auparavant. Je ne pouvais les compter sur tous les doigts de mes mains. Pourtant, j'étais jeune encore. Je faisais partie des plus grands de taille, mais aussi des plus maigres. Mes côtes saillaient sous ma peau qui ne ressemblait pas à celle des autres. Elle se cachait, très blanche sous mes oripeaux, rouge aux endroits où le soleil la touchait. Mais ce n'est pas pour ça qu'on m'appelait le Ru. C'était à cause de la couleur de mes yeux. Ici, personne n'avait les yeux rouges. Sauf moi.

Ils étaient arrivés un jour, par bateau. Peu nombreux, ils portaient de beaux vêtements qui m'avaient semblé bien riches. C'était la première fois que je voyais des dalmatiques. Je connaissais déjà les lacernes, car notre chef de clan en possédait une, rapportée de la grande terre. Elle le protégeait bien de la pluie, tandis que nous devions nous contenter de nos pénules¹.

Ils avaient les cheveux courts, taillés en rond autour de la tête, avec un grand trou rasé au sommet de leur crâne qu'ils appelaient tonsure. Ils n'allaient pas pieds nus et ne portaient pas de sabots. Ils enserraient leurs pieds dans des patins de cuir souple, gravés et décorés, protégés par des galoches munies d'épaisses semelles de bois. Pour moi, qui ne possédais que la corne de mes pieds pour marcher, ces magnifiques morceaux de cuir cousus ensemble étaient le summum d'un raffinement dont je n'osais rêver.

Ils portaient des croix de bois dans leurs mains et nous expliquèrent qu'ils venaient en missionnaires pour nous enseigner le mystère de la Vraie Foi. Ils voulaient nous persuader que nos croyances étaient erronées, que nos divinités représentaient de faux dieux, que les connaissances et les paroles des femmes du clan symbolisaient de la mauvaise sorcellerie. Ils parlèrent à notre chef qui semblait déjà les connaître. Celui-ci s'est ensuite adressé à nous, pour nous ordonner de leur obéir.

De grandes corvées furent organisées, la première pour construire ce qu'ils appelaient une « Maison de Dieu ». Nous l'avons bâtie avec l'argile noire d'ici qui rappelait la couleur ténébreuse de leurs dalmatiques. Ils la nommèrent *Nermouster*. Puis, au nom du Christ, ils nous devêtirent le haut du corps, nous plongèrent brièvement dans l'eau, avant de nous offrir un gros cristal de sel à mettre sous la langue, de nous donner à tous un nouveau nom chrétien et de nous sommer de nous rhabiller.

Depuis trois printemps, j'étais Mikael. Tous les moines m'appelaient comme cela. Leur chef, l'abbé Filibert, qui parlait avec un accent étranger, prononçait « Michael ». On m'expliqua que c'était le nom d'un archange. Ils me baptisèrent ainsi parce que je

¹ Dalmatiques, lacernes, pénules : vêtements quotidiens au Moyen-âge.

représentais le vainqueur de l'Enfer dont j'avais emprisonné le feu dans mes yeux. Mais seuls les moines disaient Mikael. En dehors du Monastère Noir, ceux de mon clan me nommaient toujours le Ru.

Ce qui m'interloquait le plus dans mon baptême, était ce cristal de sel que j'avais fait semblant de sucer. Discrètement, je l'avais soustrait à ma langue pour le cacher dans ma main. Comment les moines faisaient-ils pour en avoir d'aussi gros et en quantité suffisante pour en donner à chacun des membres de notre clan ? C'était un véritable mystère pour moi.

Je connaissais le sel. J'aimais bien aller le chercher sur les rochers, dans les petits trous d'eau, après les grandes marées, lorsque le soleil et le vent sèchent le granit, petit à petit, laissant une très fine couche blanchâtre et scintillante sur la pierre noire. Il me fallait gratter avec mes ongles pour obtenir de minuscules grains brillants. Je les offrais à ma mère qui s'en servait pour rabattre les flammes du feu de cuisson lorsque celles-ci montaient trop haut et brûlaient tout.

Ce cristal salé était une énigme pour moi, mais il me fallut plusieurs lunes avant que j'ose en parler à frère Théodebert. Il ne s'est pas moqué de ma curiosité. Il m'a dit que Dieu lui-même avait placé le sel dans l'océan pour que les hommes puissent le ramasser. D'après frère Théodebert, le sel symbolisait la sagesse de Notre-Seigneur sur la Terre, envoyée pour que les hommes puissent s'en nourrir.

J'étais intrigué. Pourquoi Dieu l'avait-il caché, et surtout, comment le retirer de la mer et le séparer de l'eau, comme les moines semblaient savoir le faire ? Je résolus de le demander à Notre-Seigneur. Un soir, j'entrai dans l'église et je passai toute la nuit à genoux sur les dalles froides, à prier comme on me l'avait appris. J'y mis toute mon espérance, toute ma nouvelle foi. J'avoue avoir même demandé à nos anciennes divinités d'intercéder auprès du Dieu des moines. Mais lorsque les lueurs blafardes de l'aube vinrent me délivrer de cette longue nuit de prières et de souffrance, je ne connaissais toujours pas le secret du sel. Le mystère restait entier.

J'étais découragé, anéanti dans ma croyance en ce nouveau Dieu. Il ne m'avait pas entendu. Transi, glacé, je voulus me relever. Mes muscles tétanisés refusèrent de bouger. Le Très-Haut, pour me punir de douter de Lui, voulait m'obliger à rester à vie sur le sol dur de son église.

C'est frère Théodebert qui me trouva, prostré et grelottant devant la Croix. Il me couvrit d'une chaude pénule et me massa longuement les muscles et les genoux. En larmes, épuisé, fourbu, je lui expliquai que j'avais passé la nuit dans l'église pour connaître le mystère du sel, mais que Dieu ne m'avait pas entendu. Je sanglotai longtemps contre son épaule fraternelle, pendant que sa large main, brune de soleil, burinée par le vent, reposait sur mes cheveux trop blancs.

Lorsque je fus calmé, d'une main ferme, frère Théodebert a dressé mon menton face à la Croix et me dit :

- Tu ne dois jamais douter de Lui, Mikael. Notre Seigneur est bon. Maintenant que tu peux te lever, tu vas venir avec moi chez l'abbé Filibert. Il décidera si tu peux recevoir la connaissance du sel.

Le père abbé écouta ma demande. Si Dieu pouvait faire le miracle de séparer le sel de l'eau, alors je voulais assister à ce prodige. Le moine entendit religieusement ma supplique et, prenant un très court temps de réflexion, me rassura :

- Non seulement tu y assisteras Michael, mais tu en seras le maître d'œuvre. Je vais arranger cela avec frère Chilpéric.

Une nouvelle corvée fut organisée. Il s'agissait de construire des digues puis l'étier, un long canal étroit qui menait de la mer jusqu'à des bassins peu profonds. Par un système astucieux de portes mobiles que l'on pouvait actionner facilement, on ne subissait plus les marées. On pouvait régler l'avancée de l'eau selon notre volonté. Il fallut deux longues années pour mettre en place ces constructions faites d'argile et de bois. Haï des miens à cause du surcroît de travail imposé, rejeté, malmené, je ne pouvais plus dormir dans mon village. Je vivais désormais avec les frères.

Différents des autres, je n'étais guère apprécié avant l'arrivée des moines sur notre île. Le Ru, l'idiot du clan, le pâle, voilà ce que j'étais. Ma mère m'aimait, je crois. Elle me donnait un peu à manger, contre l'avis de mon père qui préférait que l'on garde la nourriture pour mes frères et sœurs. Ils étaient plus forts que moi. Un avorton destiné à mourir ne doit pas voler le repas du reste de la famille. C'était la règle du clan qu'il entendait faire respecter sous son toit.

Douar, la vieille femme qui avait aidée ma mère à enfanter, disait que né à la nuit ronde, j'étais un enfant des astres. C'est pour cela que j'ai les cheveux de la lune naissante et les yeux du soleil mourant. Petit, elle m'avait expliqué que ma peau étant faite de l'union du ciel et des étoiles, je devais me protéger des rayons et rester couvert en permanence, sous peine, au mieux de devenir rouge comme un crépuscule, au pire de mourir brûlé. Douar n'avait pas peur de moi. C'était une sorcière. Elle fut rappelée auprès de ses dieux la veille de l'arrivée des moines.

Sans elle, je me sentais étranger dans mon propre village, surtout depuis que j'avais demandé à connaître le secret des grains de l'océan. Ma mère elle-même ne me parlait plus. Pourtant, je voulais tellement déchiffrer le mystère qui entourait le sel, que la peine de son regard sur moi m'effleurait sans trop me blesser.

Je la revois encore. Qu'elle était belle à travailler ainsi au miracle de Dieu ! Les hommes pataugeaient dans la boue noire qui leur collait au torse. Enfoncés presque jusqu'aux genoux, armés de longues bûches, ils creusaient sans arrêt, soulevant la terre, le sable et le limon argileux lourds d'eau sale et moussante. Régulièrement, des vers, dérangés dans leur antre sombre, remontaient à la surface en zigzagant violemment, cherchant à s'enfoncer rapidement pour se cacher des humains qui saccageaient leur habitat. Certains n'avaient pas le temps de se faufiler dans les obscures entrailles aqueuses. Le long bec effilé d'un oiseau des marais les avait déjà avalés.

Les hommes déposaient leurs tas dégoulinants dans des panières d'osier tapissées de cuir de chèvre qui retenait la vase. Les porteuses se suivaient en une longue chaîne humaine. Ma mère faisait partie de cette file de travailleuses. Comme ses sœurs de corvée, elle saisissait de ses deux mains un panier rempli à ras bord d'argile. D'un grand coup de reins, elle se redressait et plaçait la panière sur la tête de la femme qui la précédait, accroupie pour recevoir sa charge. Déjà, ma mère s'était recroquevillée à son tour pour que celle qui la suivait puisse poser sans trop de difficulté le lourd fardeau sur sa tête. Comme ses amies de peine, elle n'avait pour se protéger le crâne qu'un petit anneau fait de paille. Le buste bien droit, elle se redressait alors.

Je savais qu'elle portait l'équivalent de son propre poids. Loin de l'écraser, la charge la grandissait. Une main prête à retenir la panière si besoin et l'autre en balancier, légèrement écartée de son corps svelte, elle avançait les pieds nus sur le chemin de terre. Par sa démarche rapide, ses hanches dansaient en cadence. Sous le surcot marron, je pouvais deviner les maigres genoux qui voulaient ployer sous l'effort, mais que ma mère tenait courageusement fermes. Sa poitrine, que j'avais connue ronde de lait sous les assauts répétés de mes frères et sœurs, était à présent lâche et plate, mais elle gigotait cependant joliment dans le blanchet de toile sous le rythme de la marche forcée. Arrivée à destination, elle s'agenouillait lentement et penchait précautionneusement sa tête en avant, renversant son chargement. Sous la houlette de frère Chilpéric, les enfants prenaient alors le relais pour étaler toute cette argile fraîche, construisant de longs et étroits passages entre les différents bassins, tapissant proprement le fond de ceux-ci, consolidant les abords friables. Ma mère, déjà redressée, prenait le temps de souffler en revenant, allégée, vers les hommes.

J'avais essayé de l'arrêter un jour, pour lui parler. Mais elle s'était écartée, me repoussant violemment de sa main libre. Elle avait détourné son regard en poursuivant son avancée rapide malgré sa charge. J'avais pourtant insisté en marchant auprès d'elle.

- Laisse-moi le Ru ! C'est à cause de toi que nous devons travailler comme des bêtes pour les moines.

- Non mère, c'est pour faire le miracle du sel, pour connaître la vraie Foi !

- Nous ne voulons pas de ton Dieu sur notre île. Il interdit nos divinités ancestrales. Il censure nos vrais noms. Il est mauvais. Pars !

- Mais le sel, mère Guillemine, le mystère du sel !

- Il n'y a pas de mystère. Nos dieux ont mis le sel dans la mer, le Ru. Il n'appartient pas aux hommes de l'en prendre. Le sel ne fera pas partie de l'histoire de notre île. Jamais ! Va-t-en ! Regarde-toi ! Je ne te reconnais pas. Tu es comme eux ! Tu n'es plus mon fils. Douar avait tort. Tu ne nous apporteras pas la prospérité.

- Douar a dit ça ?

- À ta naissance. Elle a dit que si tu ne mourais pas brûlé par le soleil et la lune, tu amènerais la richesse à notre clan. Vois comme elle s'est trompée ! Pendant des années, j'ai protégé ton corps débile pour qu'il ne brûle pas, parce que je pensais que tu nous donnerais la fortune. Mais tu as été perverti par les moines. Tu n'es responsable que de malheurs et de corvées. Je ne veux plus te voir. J'ai honte de t'avoir porté en mon sein. J'aurais dû te tuer comme ton père le voulait. Seule Douar m'en a dissuadée. Je n'aurais pas dû l'écouter. À cause de toi, de tes yeux rouges et du mystère de ton sel, je suis maudite. Va-t-en ! Pars ! Laisse-moi !

Elle avait continué sa progression dans la longue file des femmes de l'île qui me crachaient au visage en passant près de moi, à présent immobile.

Je ne sais pas ce qui m'a fait le plus mal dans ce qu'a dit ma mère. C'est vrai qu'à présent, je ressemblais aux moines. Ils m'avaient donné une vêtue analogue à la leur, même si je marchais toujours nus pieds. Je mangeais à ma faim et mon corps s'était épanoui. Étonnamment, ils ne m'avaient pas mis à la corvée mais me faisaient travailler à leur potager, avec frère Théodebert. J'apprenais à m'occuper des petites graines qui donnaient des plantes que je ne connaissais pas. J'étais heureux.

Un jour de printemps, frère Chilpéric décréta qu'on pouvait commencer le travail du sel dans ce qu'il appelait « le marais salant ». Il avait fabriqué différents instruments et voulait maintenant m'apprendre à m'en servir. Il fallut commencer par mettre le marais à sec. Il actionna une chette, petite planche de bois épais, pour contenir l'eau salée et l'empêcher d'entrer dans l'étier. La mer, bloquée dans le long canal qui avait donné tant de mal aux hommes de mon clan, se retira avec la marée, avant de revenir frapper à la petite porte sans que frère Chilpéric n'accepte de lui ouvrir. À l'aide d'une sesse montée sur trépied, il évacua les plus petits bassins qu'il appelait œillets. Puis, avec une bogue, il m'apprit à vider ce qui restait d'eau.

Pendant que le rouable et la lousse à ponter nous servaient à débarrasser les œillets de leur couche de vase accumulée pendant l'hiver, pour la mettre sur les vettes et les bossis, je lui demandai pourquoi on avait laissé l'eau de mer remplir les bassins, si c'était pour les assécher ensuite. Il m'expliqua que ce procédé évitait à l'argile de craqueler sous l'effet du soleil et du vent. Nous ne faisons que nettoyer le marais, le limer disait-il, avant de le remettre en eau. Lentement, j'appris la cadence pour balancer mon rouable et évacuer la vase fine. Puis la boguette nous aida à lisser le fond de nos huit œillets et à curer l'étier et la branche.

Enfin, la porte de l'écluse s'ouvrit. La saline était un labyrinthe laissant couler l'eau de la mer de canaux en bassins, de moins en moins profonds mais de plus en plus bas. Je suivais, émerveillé, l'eau salée qui arrivait de l'étier. Elle se jetait ensuite dans les mestières. Là, elle se décantait et commençait à se réchauffer sous l'action des rayons du soleil. Après avoir parcouru un tortueux chemin qui faisait le tour du marais, elle entra dans la branche, le canal central, jusqu'aux deux pièces amettantes formant une réserve d'eau. De là, elle se partageait enfin entre les œillets.

Au fur et à mesure que l'eau s'évaporait sous l'action du soleil et du vent, frère Chilpéric complétait le niveau de façon gravitaire en actionnant les chettes. La saumaison commençait. J'appris à manier la lousse pour cueillir le viel, un sel fin presque identique à celui que je ramassais sur les rochers. Celui-ci semblait flotter sur l'eau et se coller en minuscules cristaux roses contre les bords des œillets. Ce début m'attrista. J'étais loin des gros grains qui me faisaient tant rêver. Frère Chilpéric se moqua de moi.

- Le viel, c'est la finesse, c'est la fleur de sel ! On la réserve aux tables de nos évêques et de nos cardinaux. Elle fond à peine posée sur les aliments et les parfume agréablement.

- Chez nous, ma mère s'en sert pour atténuer le feu en la jetant sur les flammes, répliquai-je dépité, tout en écrémant l'eau.

- *Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint et ne jetez pas vos perles devant les porceaux.* L'évangile selon Saint Matthieu a bien raison !

Enfin, avec du temps et de la patience, je vis le miracle s'accomplir au fond des œillets qui saumaient. Nous étions à la veille du salange, m'apprit mon maître. L'eau, saturée de sel, se tapissait de beaux cristaux gris clair. Frère Chilpéric m'apprit à les brasser à l'aide de la cimauge pour bien les laver puis, avec une ételle, à les tirer à reculons doucement vers les bossis, la tablette ronde située sur les vettes que j'empruntais chaque jour avec le même plaisir. Les grains s'étaient étalés entre mes pieds. La chanson des cristaux se détachant de l'ételle était la plus belle à mes oreilles. Il me

fallut encore attendre quelques heures pour laisser le sel s'égoutter avant de pouvoir le ramasser dans un panier et le porter hors du marais où frère Chilpéric en fit un joli tas qui devait grossir de jour en jour. Il l'appelait le mulon. Dans mon fort intérieur, je le nommais « le Trésor de Dieu ».

Mon cœur était en joie. Je plongeais la main dans les grains blanchâtres aux chauds reflets gris et remontais de pleines poignées de gemmes scintillantes. Le sel me ressemblait. Comme moi il était blanc et difficile à apprivoiser. Comme pour ma peau, il fallait le cacher sous une couverture pour le protéger du temps. Je prenais grand soin à le recouvrir, craignant la pluie et les tempêtes. Après l'avoir abrité d'une belle couche d'osier et de fins branchages, je le recouvrais de terre et d'argile noire.

- Peut-être pourrions-nous lui donner un toit, suggérai-je un soir à frère Chilpéric.

- Comme si c'était un homme ou une bête ? me demanda-t-il.

- Mais oui, il est fragile lui aussi. Une averse pourrait l'emmener.

- Ton idée est bonne, Mikael. Je vais y réfléchir et en parler à l'abbé Filibert. Je suis certain qu'il donnera son accord pour une nouvelle construction. Cet été fut particulièrement faste pour la récolte du sel. Il n'en est pas toujours ainsi. Parfois, le Seigneur nous envoie beaucoup de pluie pour nous rappeler le sens du mot travail. Si je peux régler minutieusement l'eau de mer grâce au maniement des chettes, je ne peux contrôler l'eau du ciel ni les jours de soleil. Cependant, un abri en dur devrait aider à la conservation de la cueillette. Je ne pense pas que Dieu, dans sa grande miséricorde, nous en veuille de soustraire le fruit de notre labeur aux tempêtes automnales.

L'abbé Filibert trouva excellente l'idée d'un hangar à sel construit en bois. Ce projet nécessita une nouvelle corvée pour les hommes. Puis les femmes furent convoquées à leur tour pour porter les paniers de sel qu'elles prélevaient sur le mulon afin de les amener dans la remise. Ma mère me maudissait toujours, refusant de me regarder. Grâce au frère Chilpéric, j'avais percé le mystère du sel, mais je restais à ses yeux celui par lequel la besogne était plus dure. J'étais sa plus grande honte et je ne savais comment changer cette situation qui me pesait.

Lorsque la saison du sel fut terminée, frère Chilpéric noya le marais pour le protéger pendant l'hiver qui n'allait pas tarder à arriver. L'abbé Filibert fit alors embarquer toute la récolte et c'est le cœur serré que je vis s'éloigner de moi le fruit du miracle de Dieu. Mais l'abbé me rassura en me promettant que chaque printemps, je pourrais travailler au sel qui était un don du Seigneur.

Une lune plus tard, à la fin de la messe, l'abbé profita que tout le village était présent pour poser devant nous, sur l'autel de Dieu, un beau tas de pièces en or. En dehors du chef de notre clan, qui connaissait la grande terre, personne n'en avait jamais vu. Mais nous en avons tous entendu parler et nous savions à quoi servait l'or.

- Ces pièces sont le fruit du travail du sel, de votre travail. Il y a des lieux où l'océan n'existe pas. Le sel y est recherché, il s'achète à bon prix. C'est là que j'ai envoyé la récolte de frère Chilpéric et de Michael. Cependant, ils n'auraient pas pu travailler si vous tous ici réunis, n'aviez pas construit les digues et le marais salant par vos corvées. Aussi, je prélève la moitié de ce revenu pour notre monastère et laisse le solde à votre chef. Nous aviserons, lui et moi, sous quelle forme nous vous en ferons profiter.

La foule était silencieuse, hypnotisée par le tas doré qui scintillait devant ses yeux. L'abbé respecta ce temps de calme. Puis il reprit de son accent chantant :

- Il est possible de cultiver d'autres marais salants. Ceux qui le veulent peuvent apprendre, comme Michael l'a fait cette année. Les conditions pour détenir un marais seront les mêmes que celles que vous avez connues. Corvée pour tous à la création des digues, des canaux et des bassins, puis travail à deux hommes par exploitation. Le monastère se charge de gérer la vente de la récolte. La moitié pour lui, la moitié pour votre clan.

Une telle fortune était inimaginable pour de pauvres hères comme nous. Elle signifiait un toit pour chacun et surtout de la nourriture pour tous. Le sel, ce grand mystère de la mer, se révélait être l'accès à la prospérité pour notre île. Soudain, une femme, de celles qui avaient jeté l'opprobre sur ma mère du fait de ma peau trop blanche et de mes yeux rouges, se mit à crier.

- Oyé ! Douar avait raison. Le Ru de la Guillemine a amené la richesse à notre clan. Il faut besogner dur pour créer de nouveaux marais. Noël ! Alléluia ! Mikael ! Mikael !

Ma mère se fraya un chemin vers moi. Elle prit mes mains dans les siennes. Elle rayonnait.

- Ton Dieu a raison, me dit-elle devant tous, et je te reconnais comme fils à présent que j'ai les yeux ouverts. Oyé ! Notre île vivra par ton sel. Noël ! Mikael !

J'étais heureux. Le mystère du sel avait été résolu par le miracle de la Foi dans le cœur des miens. Je n'étais plus un étranger. Je ne serai plus jamais le Ru.

Le sel a fait de moi un homme à part entière. Je suis saunier. J'appartiens au clan de l'Her et au Nermouster. Je m'appelle Mikael.

La lumière de Dieu

Île d'Oléron

1199

Nous étions trois jeunes fougueux jouvenceaux auxquels la vie souriait. Deux d'entre nous naquirent sur l'île, notre compagnon Guillaume de Fors et moi, Pierre Vigier de Dolus. Quant au troisième, si sa naissance n'avait pas fait de lui un Oléronais de souche, il l'était devenu de cœur. Richard le Poitevin² jurait en vrai îlien, riait en gai luron, courant les jouvencelles comme les damoiseaux.

De sa chambre en son château, nos regards tournés vers le bras de mer nous séparant du continent, nos cœurs réjouis par la danse des mouettes rieuses, nous joutions de rimes et de ritournelles. Nous rêvions de devenir troubadours dans de grandes cours d'Amour. En poésie galante, Richard était le meilleur d'entre nous. Détestant son géniteur, il avait rejeté sa langue paternelle, n'ayant fait aucun effort d'apprendre l'anglais. Il maniait cependant la langue d'Oc de façon fleurie, la langue d'Oïl magnifiquement, le latin savamment et le breton avec romantisme, pour créer pastourelles et cansons, mais aussi planhs, sirventes et tensons³. Ses poèmes d'amour courtois faisaient d'ailleurs le tour des Royaumes de France et d'Angleterre, lui valant haute considération et grand honneur. Il avait été formé aux arts à la cour de Poitiers, ainsi qu'à la chevalerie et aux techniques guerrières. Cependant il aimait venir régulièrement vivre avec simplicité auprès de nous, ses amis sincères sur l'île d'Oléron, et partager ses connaissances artistiques. Certains de mes écrits, chantant la courtoisie, la loyauté et la fidélité, avaient eu un petit succès, mais ils se trouvaient sans commune mesure avec la qualité littéraire proposée par notre ami. Quant à la prose de Guillaume, elle ne valait, selon un Richard hilare, pas même la peine d'être jetée au fond d'une auge à cochon.

S'il nous arrivait parfois de prendre l'épée pour nous amuser tous les trois, j'avoue humblement ma maladresse à soutenir un assaut. Je trouvais cette arme froide et lourde à manier. Je lui préférais la plume. Guillaume était notre champion, ce qui lui attirait le sourire et les faveurs des jolies filles. La force de Richard, s'opposant en valeureux adversaire, leur permettait de beaux combats. Guillaume était également un fier marin. Ce fut lui qui nous apprit à manier la godille et la voile dans les courants violents bordant le château d'Oléron. Richard apprenait rapidement et avec grand plaisir. Il aimait la mer. J'avais plus de difficultés. Je les suivais cependant avec grande facilité lorsqu'il s'agissait d'effectuer de belles chevauchées le long des plages de sable blond, sur le côté sauvage de l'île, laissant nos visages s'enivrer de vent salé.

Plus pacifique que mes amis j'aimais leur lire les Saintes Écritures et leur raconter la vie du Christ. J'enviais les nobles soldats partant conquérir Jérusalem et massacrer les païens, mais souffreteux, de corps débile, je savais n'avoir aucune chance de départ vers cette merveilleuse quête. Mes mots remplaçaient mes actes et mes deux

² Richard le Poitevin : Surnom d'enfance de celui deviendra Richard 1^{er} d'Angleterre, "Cœur de Lion"

³ Pastourelles, cansons, planhs, sirventes et tensons : types de chansons, plaintes, poèmes ou débats pratiqués en amour galant.

compagnons buvaient mes paroles. L'un comme l'autre voyaient dans ces voyages⁴ l'occasion de hauts faits d'armes et la possibilité de revenir auréolés de gloire au regard de notre très Sainte Mère l'Église. Je leur souhaitais de pouvoir partir un jour réaliser leur volonté.

Comte de Poitiers, Duc de Guyenne, fils préféré de sa mère la belle Éléanore, cadet de la famille, Richard vécut des années insouciant de l'héritage du trône d'un père qu'il n'aimait pas. Puis Henri, son frère aîné, décéda et le pouvoir lui parut soudainement accessible. Le 3 septembre 1189 fut un grand jour pour lui. Le Poitevin devint Richard 1^{er} d'Angleterre⁵, héritier d'Anjou, de Normandie et du Maine. Je réalisai pour la première fois que mon ami était également mon souverain. Guillaume mit son genou à terre et baissant la tête, il fit allégeance à son roi, lui offrant son bras armé pour partir en pèlerinage vers la Terre Sainte, le troisième, en compagnie de son ami Philippe II, roi de France. Je compris à ce moment-là que si l'épée servait le Royaume, le verbe se devait de rejoindre l'Église. Benjamin de ma fratrie, mon projet emporta l'agrément des miens. Avec la bénédiction de mon père, j'entrai dans les ordres à l'abbaye de Vendôme où je restais dix ans en qualité de frère abbé. C'est en ce saint lieu que j'appris, avec une profonde tristesse, la mort de mon ami et souverain. Je décidai de revenir sur mon île pour me rapprocher de ma reine et offrir ma peine comme mes souvenirs à Dieu. Je n'y retrouvais pas Guillaume, parti oublier sa peine dans d'autres batailles contre Philippe Auguste de France.

J'aurais pu, si j'avais voulu, être nommé chez moi sous la protection du clocher de Dolus ou sous celle de la grande paroisse de Saint-Georges dépendant directement de mon abbaye de Vendôme mais, me sentant coupable du décès de Richard, je voulais expier ma faute de ne pas avoir assez prié pour le protéger de la mort. Je demandai la plus humble des tâches. Je fus nommé chapelain à Saint-Pierre, une poignée de pauvres maisons ne formant qu'un hameau situé au cœur d'Oléron, pas très loin de la jolie bourgade de Bonnemie. Bien qu'ilien, jamais mes pas d'enfant ne m'avaient amené à découvrir ce triste lieu, agrémenté de deux horribles et très lourdes vieilles pierres datant des anciennes croyances impies dont l'une avait la forme d'une cuillère et l'autre d'une galoche. Elles représentaient à mes yeux un outrage à Dieu, mais je ne savais comment m'en débarrasser. La population locale, ayant toujours connu ces deux menhirs, n'y prêtait guère attention, haussant les épaules lorsque j'abordais l'idée d'organiser une corvée pour les déplacer. Aussi les deux roches continuaient-elles à me narguer quotidiennement, tout comme le pays alentour, semblant englué dans de sordides marais. Les vases glauques et noires renfermaient les antres des morts, des démons vicieux et des suppôts de Satan. Afin de lutter contre ces malédictions, une construction⁶ avait été bâtie au cœur du cimetière non loin de ma chapelle. Je n'en avais jamais vu de si belle. De conception toute récente et moderne, elle élançait son fût à l'assaut du ciel. Un astucieux système de poulies me permettait, à la pointe du crépuscule, de faire monter une lampe qui brûlait toute la nuit, remplaçant celle restant allumée pendant la journée.

⁴ Voyages : Le mot « croisade » n'apparaît dans les textes occidentaux qu'après 1250.

⁵ Richard 1^{er} d'Angleterre : Plus connu en France sous le nom de Richard « Cœur de Lion ».

⁶ Construction : Les « lanternes des morts » ne portaient pas ce nom à l'époque. On les appelait simplement « construction ».

Cette flamme était très importante pour notre petite communauté. Point de repère pour les voyageurs nocturnes et les bateaux naviguant au loin, elle était un hommage constant à nos morts, comme un avertissement à mes ouailles. Elle protégeait les âmes des défunts des attaques du Diable, rejetant également les revenants venant hanter les maisons. Lumière divine, elle préfigurait l'attente du Royaume Céleste et la rédemption. Promesse de vie après la mort, elle représentait la parole de la Lumière de Dieu devant luire sur les justes pour la perpétuité des temps, après le Jugement dernier. Cette lampe symbolisait également le sacrement du baptême faisant briller la lumière des âmes. Par-dessus tout, elle appliquait sa protection sur le cimetière, les morts y reposant et les vivants venant y prier.

Celui-ci, avec ses tombes et ses croix, semblait être un espace de médiation entre l'ici-bas et l'au-delà, entre la terre profane du village et celle sacrée de ma chapelle. Ce lieu particulier permettait aux esprits de se détacher de leur corps et aux revenants, ne se décidant pas à quitter leur enveloppe charnelle, de venir se montrer aux vivants, se manifestant sans complexe. Les âmes en peine pouvaient y réclamer des prières, surtout à la nuit, n'hésitant pas à intercéder auprès de quiconque se trouvant par malheur près d'une tombe. Traverser une nécropole pouvait donc être terriblement dangereux dans l'obscurité. Certains morts, disciples de Méphistophélès, étaient malfaisants. La flamme de la construction nous protégeait, mes ouailles et moi, des ténèbres de l'enfer. C'était la présence de Dieu dans la lumière qui éloignait les démons.

Je découvris qu'un souterrain courait de ma chapelle au long fanal funéraire, afin de m'éviter de traverser le cimetière de nuit en cas de nécessité de rallumer la lampe. Le tunnel, tout en voûte cintrée, était construit de belles pierres de taille blanche. Deux solides portes de chêne en fermaient l'accès à chaque bout. J'en possédais seul les clés. J'empruntais le passage par une trappe au sol cachée derrière l'autel de ma petite église et ressortais grâce à une échelle de bois me permettant d'accéder directement à l'intérieur du luminaire. J'aimais cette tournielle me rappelant les cierges de l'abbaye. Sobre et octogonale, la tour s'élevait en huit pans décorés de fines colonnettes marquant les arêtes du fût, descendant d'arcatures posées sur d'étroits tympans. D'une hauteur⁷ vertigineuse, elle offrait un escalier pour grimper à sa balustrade située à son sommet. Les marches de pierre étaient éclairées par deux étroites mais très longues fenêtres et des lucarnes astucieusement disposées. Je regrettai juste qu'une belle et grande croix ne culmine pas à sa cime et décidai d'en parler à ma reine, Éléonore de Guyenne⁸, résidant à présent à demeure en son château sur l'île, mais elle me répondit que ce projet n'était pas d'actualité. Elle eut cependant grand plaisir à me revoir et m'invita à lui servir de conscience dans le nouveau travail qu'elle s'était imposée, en hommage à son bien aimé fils Richard.

Je prenais donc régulièrement la route traversant l'île jusqu'au sud pour gagner le château dans lequel j'avais tant de souvenirs. Ma souveraine y rédigeait un tout nouveau code de bonne conduite sur la mer. Rien de tel n'existait jusqu'alors et j'admirais l'ardeur avec laquelle Éléonore travaillait pour le bien des marins. Elle

⁷ Hauteur : La lanterne des morts de Saint-Pierre est le plus grand fanal funéraire connu. Elle culmine actuellement à 25 mètres pour 4,50 m de diamètre. Une flèche et une croix de pierre, qui n'existaient pas dans ce récit, ont été ajoutées quatre siècles plus tard à son sommet.

⁸ Éléonore de Guyenne : Éléonore d'Aquitaine, en français moderne.

appelait ses règles maritimes « Les Rôles d'Oléron⁹ ». L'idée première en revenait à Richard, mais celui-ci était mort avant d'avoir pu réaliser son souhait. Ma reine était une femme d'une belle grandeur d'âme. Elle était profondément attachée à mon île et à ses habitants, leur faisant bénéficier de sa grande mansuétude. Grâce à elle, la vie était facile et agréable pour les Oléronais jouissant de grands privilèges. Ils pouvaient posséder des terres en propriété, disposer de leurs biens, chevaucher, construire des marais salants, travailler la vigne ou vendre librement le sel et le vin. Elle confia les affaires de justice aux bons soins de l'abbaye de la Trinité de Vendôme, hormis la rectitude maritime qu'elle se réserva.

Guillaume, Richard et moi étions encore jouvenceaux lorsqu'elle nous sensibilisa au manquement à l'honneur existant dans ce domaine. En revenant d'une promenade sur la côte sauvage par un jour de tempête, elle fut le témoin de l'échouage d'un navire en perdition. La pluie et le vent lui fouettaient le visage, soulevant son mantelet. Fascinée, elle ne pouvait quitter du regard les pauvres marins qui luttèrent contre les courants violents et la fureur des vagues pour parvenir sains et saufs à la côte sans être déchiquetés sur les rochers. Les îliens les attendaient, pour leur prêter main-forte pensait-elle, mais à peine les naufragés se traînèrent-ils ruisselants aux pieds des Oléronais qu'ils eurent la tête fracassée pour certains et le cou égorgé pour d'autres. Sous les yeux horrifiés de la jeune reine, le bâtiment en partie disloqué fut pillé et mis à sac sans considération pour les armateurs et les navigateurs dont le sang rougissait les flots. Les gens de l'île ne laissèrent aucun survivant derrière eux, assurant ainsi leur tranquillité.

Mis au courant par la reine, le sénéchal ne put que hausser les épaules. Il s'agissait du « droit d'aubaine », expliqua-t-il fataliste, un dû que Dieu envoyait aux îliens en réparation aux tempêtes qu'Il leur faisait subir. Mais Éléonore, traumatisée par ce qu'elle venait de voir, avait insisté pour créer une nouvelle loi. Celle-ci vit le jour en 1152. Elle devait être un des prémices de ce qui deviendrait « Les Rôles d'Oléron » des années plus tard. Ma souveraine prévoyait la punition à appliquer contre toute personne portant atteinte à un sinistré de la mer.

« Icelle manière de gens doit prendre le Seigneur et en faire punition, et doivent être mis à la mer et plongés tant qu'ils soient à demi-morts, et puis les retirer dehors et les lapider et assommer, comme on fait les loups et les chiens enragés », dicta-t-elle.

La sentence fut réellement mise à exécution, incitant les Oléronais à un peu plus de piété chrétienne et charitable envers les naufragés qui purent mettre le pied sur le sol îlien sans pour autant risquer d'être massacrés.

En dehors du temps que je passais au château, j'aimais vivre dans le petit presbytère attaché à ma chapelle. J'avais Josette pour me servir, une veuve sans enfant, un peu légère d'esprit et parfaitement muette. Elle entendait ce que je lui disais et me servait avec dévotion. Elle s'occupait de mon ménage, de mon linge et me faisait la cuisine. Très âgée, elle se déplaçait avec lenteur, mais effectuait son travail en me donnant satisfaction. J'appréciais le silence qui m'entourait, cependant à la belle saison, la présence de cette vieille femme que j'entendais bouger dans la chambre voisine de la

⁹ Les Rôles d'Oléron : Premiers codes du monde maritime, ils sont considérés dans le monde entier comme le fondement du droit international sur mer. Ils servent de référence jusqu'au 18^{ème} siècle.

mienne, me gênait parfois dans ma quête de solitude. Après les longues conversations avec ma reine et les confessions que j'entendais en ma chapelle, j'aimais retrouver ma quiétude me donnant l'impression d'être seul au monde face à Dieu, pour faire revivre Richard et le souvenir de Guillaume. Je partais alors m'enfermer dans ma lanterne, isolé du monde, près de mon Seigneur. Comme j'avais peur des démons et des âmes des morts sortant la nuit dans le cimetière pour agresser les vivants, j'empruntais le souterrain et montais vers la flamme représentant pour moi l'amour du Christ pour les hommes. Chaudement emmitouflé dans de belles couvertures de peaux et de laine me protégeant du froid, j'y passais la nuit, m'endormant près de la Lumière Divine. L'aube ouvrait mes yeux et je découvrais l'île s'éveillant à mes pieds. Elle s'étendait sous ma vue, bordée par la mer. Au loin, à l'est, je voyais le continent soutenant le lever du soleil. Ces nuits à la belle étoile près de mon Seigneur me laissaient emplis de paix dans le cœur.

C'est un soir, au crépuscule, alors que la nuit n'était pas encore venue, que je la vis venir vers moi. Elle était apeurée et courait de toutes ses frêles gambettes vers le cimetière. Je connaissais bien cette ouaille dépendant de ma chapelle. Elle hurlait mon nom tout en continuant sa course folle, passant le grand portail qu'encadraient les piliers de pierres blanches, adossés au grand mur formant l'enceinte de ce que j'appelais mon « champ du sommeil ». Je me précipitai dans l'escalier en colimaçon pour descendre à sa rencontre et ouvris la porte de la construction au moment où elle arrivait. Elle se jeta fébrilement contre mon torse, ses grands yeux gris assombris par la crainte, des mèches de ses cheveux longs blonds zébrant son petit visage maigrelet et sale. Devant tant de détresse, mes bras se refermèrent en réflexe autour de son corps fragile.

- Que se passe-t-il Loïse ? Pourquoi cours-tu ainsi ? questionnai-je calmement.

- Père Pierre, sauvez-moi, protégez-moi, supplia l'enfant apeurée en gardant son petit visage contre mon aube. C'est un démon, mon Père. Il est tout noir et très grand. Il est entré chez nous. Il a tué maman et Grégoire, Martin, Urbain et aussi mère-grand.

Les mots se bousculaient dans la bouche de l'enfant balbutiant.

- Ils sont tous morts à la maison. Tous morts, mon Père ! Maintenant, il me cherche et il veut me tuer. Protégez-moi, protégez-moi, je vous en supplie !

J'essayai d'analyser la situation. Colastie, la mère de Loïse, était une paysanne habitant une petite maison dans les marais près de Saint-Pierre. La vie ne l'avait pas épargnée. Elle avait été mariée à quinze ans à une grosse brute épaisse, m'avait-on dit, et Loïse était née l'année d'après. Malheureusement son époux, marin pêcheur, avait disparu en mer, avant même la naissance de l'enfant. L'océan, charitable, avait rendu son corps, entièrement nu et très abîmé, à peine reconnaissable, faisant de Colastie une veuve officielle. Elle vivait avec beaucoup d'humilité en compagnie de sa mère et de sa fille. Les années passant, Grégoire, un brave homme, pauvre veuf sans enfant, fit sa demande et Colastie, bénéficiant de la loi oléronaise permettant à une femme de se remarier, se retrouva sous la protection d'un mari venant vivre chez elle. L'année précédente, des jumeaux étaient nés. Martin et Urbain promettaient d'être de solides gaillards. Je les avais baptisés moi-même et tenais cette famille très chrétienne en bonne estime.

Je me demandai qui pouvait être ce monstre venant d'assassiner toute une famille. Dans ma tête passait des images d'Apocalypse, telles que m'en décrivait frère Roch à l'abbaye, et aussi de morts vivants comme on peut en voir parfois la nuit païenne de Samain. Mais nous n'étions pas la nuit de Tous les Saints. Je n'arrivais pas à trouver d'explication logique, troublé que j'étais par le petit corps tremblant contre moi. Je pris conscience que c'était la première fois de ma vie que je tenais un être humain entre mes bras. Je trouvais cela chaleureux de pouvoir donner ainsi du réconfort par le seul fait de ma bienveillance corporelle.

Je n'eus pas le temps de questionner l'enfant plus en avant que je le vis, telle que Loïse me l'avait décrit. C'était un homme immense, chauve, le visage barré de profondes cicatrices, les vêtements sombres, la main armée d'un long couteau ensanglanté. Il venait de passer le portail du cimetière et avançait vers nous à grands pas, piétinant les tombes sans respect pour les défunts. Sous son front buté, je voyais que couvait une folie meurtrière. J'attrapai Loïse et la poussai sans ménagement vers la construction puis fermai le passage derrière moi, laissant tomber le lourd rabat de chêne pour le maintenir clos. Je suivis de près les petits pieds nus et boueux volant sur les marches, grimpant vers la sécurité de la lumière divine que j'avais allumée en haut de la tour. Arrivé au sommet, en me penchant dans la pénombre de la nuit assombrissant l'environnement autour de moi, j'aperçus le monstre qui arrachait une belle croix de pierre pour s'en servir de bélier afin de fracasser la porte d'entrée du luminaire.

Loïse était accrochée à ma robe. J'entendais sa respiration haletante. Je priai de toutes mes forces. Incapable de me concentrer sur autre chose que le bruit régulier des coups de la croix sur le chêne, mes prières ne montaient pas au Ciel. Dieu, inconscient du drame se déroulant à ses pieds, ne venait pas à notre secours. Je savais qu'aucune de mes ouailles ne viendrait nous apporter son aide. Du bruit dans un cimetière la nuit invite les bons chrétiens à se calfeutrer chez eux plutôt qu'à sortir voir ce qui s'y passe. Je le comprenais aisément.

Le monstre mit un long moment à briser la barre de chêne maintenant l'issue fermée. C'est lorsque j'entendis la sinistre plainte du bois cédant sous les coups que mon regard fut attiré par l'éteignoir posé négligemment près de la balustrade. Il faisait à présent nuit noire. Un reflet du fanal, miroitant sur la tige de fer, captiva mon regard. Je me précipitai sur cette maigre arme, la prenant à deux main, le plus fermement que je le pus, les jambes bien campées devant l'escalier. J'espérai vendre chèrement nos vies. Alors que j'entendis les cris du forcené montant vers nous, je revis les scènes d'antan, lorsque Richard et Guillaume faisaient preuve d'adresse en se battant à l'épée. J'entendis presque leurs éclats de rire pendant que mes doigts fébriles se resserraient davantage autour du manche de l'éteignoir. Celui-ci était composé d'une fine barre de métal de la longueur de mon bras. Après un coude en forme de col de cygne, il s'évasait en une petite cloche sans battant, afin d'étouffer les flammes en les privant d'air.

Près de moi, la lampe du Christ éclairait la scène. Cette illumination était l'amour de Dieu et je ne pus m'empêcher de songer à sa signification de protection. Puisque le démon montant vers nous n'avait pas peur de la flamme divine, j'en conclus que ce n'était pas un revenant, mais un être vivant. Cette idée ne me rassura cependant pas vraiment. Loïse et moi sautèrent debout sur la porte de la trappe, mais d'un grand coup

d'épaule, l'homme nous fit tomber au sol et dégagea l'ouverture lui permettant de venir sur la terrasse de la construction à nos côtés. Immédiatement, sa main se tendit vers l'enfant effrayée qui se cacha dans mon dos.

- Oh là, moinillon, ôtez-vous de mon chemin que je puisse attraper cette gueuse et lui régler son sort, dit le sinistre individu en tendant la main vers Loïse se plaquant plus encore contre moi.

- Pourquoi t'en prends-tu à cette brebis égarée mon fils ? demandai-je d'une voix peu assurée, pendant que ma main maintenait l'enfant dans mon dos.

L'homme me regarda puis se décida à m'expliquer :

- Je ne suis qu'un pauvre pêcheur. J'étais marié et j'allais avoir un enfant. Mais une vague a fait chavirer mon navire et j'ai coulé. J'ai subi mille morts. De braves âmes m'ont ressuscité, recueilli et soigné. Au début, je ne savais même plus qui j'étais. Cela a duré des années. Mais un jour, la mémoire m'est revenue. Alors j'ai voyagé car la mer m'avait déposé sur une autre île, plus au nord. Et lorsque je suis rentré chez moi, j'ai vu ma femme ayant pris un autre homme pour époux et deux braillards n'étant pas de moi. Alors je les ai occis. C'était mon devoir de le faire.

- Je connaissais bien Colastie. Elle était effectivement mariée une première fois à un pêcheur, mais il s'est noyé et la mer a rejeté son corps. Elle était veuve. C'est pour cela qu'elle a pu se remarier avec la bénédiction de l'Église, répliquai-je avec courage.

- Je sais pas qui c'était le corps rejeté par la mer, mais c'était pas moi. Et maintenant, j'ai découvert ma femme dans le lit d'un autre. Je lui ai ôté la vie et je vais en faire de même pour la drôlesse derrière vous, dit-il en me saisissant à l'épaule gauche. Poussez-vous moinillon, je suis dans mon droit.

- Si Colastie était réellement votre épouse, alors Loïse est votre fille, tentai-je désespérément.

- Elle mérite pas de vivre, dit-il en tirant d'un coup sec sur le bras de l'enfant au grand regard horrifié mangeant son visage.

Mais avant que l'homme ait pu tenter d'occire la pauvrete, celle-ci se jeta en avant et mordit profondément la main qui la tenait. Fou de douleur, le monstre donna un coup de poing à Loïse pour la faire lâcher. Malheureusement, la fillette fut trop légère pour une telle attaque. Je vis son corps basculer par-dessus le parapet. Je hurlai son nom en voulant me précipiter, rappelant ce faisant ma présence au fou se tenant devant moi. Il dirigea la dague vers mon maigre torse, lorsque obéissant à une force venue de l'au-delà, je levai l'éteignoir et à l'aide du col de cygne je saisis le coutelas que tenait le meurtrier. D'un coup de poignet raide mais précis, je tirai sur la lame qui s'éleva dans les airs, étincela dans la lumière de Dieu et disparut dans les ténèbres vers le sol en contrebas. Délirant de colère, l'ancien mari de Colastie se jeta contre la rambarde, tentant de saisir sa lame au moment où elle passait à la portée de sa main. Ce voyant, je me précipitai vers l'unique cheville tenant encore l'équilibre du colosse, et tirai dessus de toutes mes forces. Désaxé, mon agresseur chancela, poussa un grand cri et fut aspiré dans la nuit, avalé par l'apesanteur l'attirant si bas.

Abasourdi et tremblant, je me retrouvai seul en haut de la lanterne, revivant chaque seconde avec grand effroi. C'est alors que j'entendis une faible plainte à mes pieds. Je me précipitai vers la balustrade, tentant d'apercevoir d'où venait l'appel. La main de Loïse m'apparut comme une tache claire dans la nuit. Elle était accrochée à un chapiteau situé tout en haut d'un des fins piliers, serrant ses jambes désespérément

autour de la colonne collée au fut. C'était un miracle et j'en remerciai Dieu. Le temps semblait suspendu alors que je mis tous mes efforts à secourir l'enfant. J'avais détaché ma ceinture de corde et la balançai devant Loïse pour qu'elle puisse la saisir. Enfin, je sentis sous mes mains la pression de son poids. Elle était frêle, mais je fus surpris de constater combien ce fardeau m'entraînait vers le vide. Je m'arque-boutai tentant de coincer mes pieds contre le parapet et tirai de toutes mes forces, gagnant sur la vie une bataille extraordinaire, celle des ténèbres du Diable nous appelant Loïse et moi vers le sol, contre la lumière de Dieu soutenant nos efforts. Je sentis bien que l'enfant m'aidait autant qu'elle pouvait. Diable ou Dieu... je priai de toute mon âme, pour sauver la fillette, promettant à mon Seigneur de m'occuper personnellement de l'orpheline, si nous en réchappions.

Dieu entendit ma prière. J'eus l'impression que mes amis Richard et Guillaume se trouvaient près de moi, lorsque dans un cri de rage portant tout mon espoir, je réussis à tirer sur la corde et à soulever Loïse au-dessus de la balustrade. Elle tomba sur la plateforme de la construction. Je m'effondrai sans force auprès d'elle. Je la pris dans mes bras. Nous étions sauvés, contre toute attente, mais avec la Foi nous ayant soutenus tout au long de cette épreuve. Nous n'osâmes pas descendre dans la nuit et attendîmes l'aube l'un contre l'autre, enveloppés dans ma couverture, éclairés par la lumière de Dieu.

C'est au petit matin que nous vîmes le corps de la brute au pied de la lanterne. Les premières femmes vinrent sur les tombes de leurs défunts, entourant la dépouille sans vie de l'homme ayant massacré toute une famille. Loïse descendit en ma compagnie et je dus donner des explications à mes ouailles. Bien entendu, j'interdis que le père de Loïse soit enterré dans le cimetière, condamnant ce faisant notre agresseur à errer loin de la paix de Dieu.

J'amenai la petite fille au presbytère. Josette comprit immédiatement la situation et prit l'enfant sous sa protection, partageant son lit avec elle, lui apprenant la cuisine, la couture, l'obéissance, l'humilité et la prière. Loïse fit preuve d'une grande reconnaissance et d'un réel intérêt à son apprentissage. Je décidai de tenter de lui enseigner à lire et à écrire et trouvai, à ma grande surprise, un esprit ouvert et curieux, apte à la connaissance. Chapelain de tout un village, je me découvris, auprès de la petite orpheline, l'âme d'un père.

Enfin, Richard et Guillaume ne vinrent plus hanter mes nuits. Avec l'aide de Dieu, ils m'avaient aidé à vaincre le démon et à sauver l'innocente. Ils pouvaient à présent me laisser vivre en paix, à partager mon temps entre ma paroisse et ma fille adoptive. Plus que jamais, je me tournai vers le Christ. Mon regard se portait tous les soirs en haut de la construction veillant sur mon champ de sommeil, sur la lumière de Dieu.

La Cinq Chemins

Île de Noirmoutier

1395

On donne souvent à une fille aînée le nom du moulin de son père. On me nomme « la Cinq Chemins ». Cette appellation m'emplit de fierté. J'ai l'habitude d'entendre dans mon sillage que je suis une belle femme. C'est vrai que je ne suis point laideron. Je suis solide et massive. Je possède une belle paire de mamelons, mes hanches sont larges, mon fessier rebondi et mon ventre tout rond. J'ai presque toutes mes dents. Mes cheveux, que je tresse soigneusement et coiffe quotidiennement, sont noirs corbeau. Ce sont surtout mes jambes que j'ai de séduisantes. J'ai le genou bien gras et la cheville solide. Je vois bien que les hommes me trouvent attirante. Mon mari me dit que je suis une belle plante, que ma beauté fait honneur à son moulin. Je suis la femme du meunier Jehan Groisart.

Notre tour est la plus importante de l'île. Il y a six moulins sur Narmoustier¹⁰. Certains, comme celui de mon époux, tournent avec le vent ; d'autres, comme c'est le cas pour celui de mon père, avec la marée. La confrérie des meuniers est une des plus reconnues, également une des plus riches de l'île. Pourtant, nous sommes fortement soumis à l'impôt. Le seigneur de Narmoustier nous protégeant des envahisseurs, perçoit un quart de la farine des meuneries. Le prieur de Saint Philbert reçoit quant à lui les trois quarts du revenu du moulin. En échange, il nous assure de l'entretien courant et des réparations nécessaires à la meule comme à la mécanique utilisée pour le broyage des graines. Ce qui assure la richesse de notre famille n'est donc pas la farine, mais le son restant une fois que j'ai terminé de tamiser la poudre blanche. Chaque sac de céréales nous laisse une belle récolte de cette enveloppe légère et douce entourant les milliers de petites graines écrasées sous le silex tournant.

Comme mon père à l'époque, mon époux me laisse la responsabilité de la séparation du son et de la féculé. Je passe de longues heures à tamiser le contenu de la caisse de bois rectangulaire placée devant la meule. Suivant le commanditaire, je m'applique plus ou moins. Pour les manants, je ne tamise qu'une seule fois, laissant une recoupette grossière et pailletée. Mais lorsque la destination de ma farine est pour le seigneur de Narmoustier ou pour le prieur, je tamise cinq fois, jusqu'à l'obtention d'une poudre douce et soyeuse, fine comme les cheveux d'un enfant, blanche comme le lait de l'ânesse. Pour les autres, trois fois suffisent.

Mon son est exempté d'impôt. Il est ma richesse et fait mon bonheur. En contrebas de notre moulin situé en haut de la dune, accolée à notre maison, nous avons une belle porcherie avec sept belles truies et un verrat. Chaque jour, je leur porte deux pleins sacs de balles de froment. Ces perpétuels affamés se jettent dessus, fouillant de leurs groins humides, poussant des grognements de contentement. J'aime les voir s'engraisser. Il me semble que parfois, lorsqu'ils lèvent la tête pour me regarder de

¹⁰ Narmoustier : un des anciens noms de Noirmoutier.

leurs petits yeux largement ourlés de beaux cils blonds, ils me sourient un moment avant de replonger dans le son étalé à leurs pieds.

En plus des cochons, j'ai cinq chats. Ils travaillent dur pour protéger le grain des rats, des souris, des mulots et des lérots. Je ne les nourris que très peu, pour leur laisser l'envie de chasser. Le gros roux est leur maître à tous. Énorme, tout en muscles, une oreille en lambeaux, un œil couturé de cicatrices, c'est le seigneur des matous. Grâce à lui, je sais que notre meunerie est bien protégée.

Le moulin de mon père, maître Chitard, est entraîné par la marée. Il est un modèle dans son genre. Des voyageurs intéressés viennent pour voir sa roue tourner et admirer ses courroies ainsi que ses engrenages. Ces étrangers curieux traversent le chenal des Coëfs puis passent le Pont de la Corbe sur le canal de l'Arceau, en montant vers le grand bourg. Le prolongement de la route accède au carrefour des Cinq Chemins, sur l'étier du Moulin devant son nom à la meunerie paternelle. Mon grand-père disait que c'était Saint Philbert lui-même qui avait amené les premiers grains à semer pour faire naître la farine sur notre île. Cependant, il ajoutait que c'était les Anglois qui nous avaient offert les moulins.

Placé sur son chenal, celui de mon enfance bénéficie de la force des courants maritimes. La meunerie, adossée à une jolie retenue d'eau, est une petite maison basse, blanchie de chaux, posée sur la digue de vase noire menant aux marais salants. Le cercle de bois, magnifique pièce de charpente massive et lourde, ne tourne qu'à marée descendante. Un astucieux système de clapets ne s'ouvrant que dans un seul sens, laisse entrer la mer lorsque celle-ci monte, puis la retient prisonnière le temps de rendre le dénivelé suffisant entre la retenue et l'océan se retirant. Mon père ouvre alors ses vannes. Les flots se déversent avec force, entraînant la roue dans leur action. Le moulin ne tourne donc que cinq heures toutes les douze heures, obligeant son meunier à se lever parfois la nuit pour suivre les marées. Il y a cependant de grands avantages à ce type d'ouvrage. Jamais il n'est menacé par les tempêtes, protégé de la colère du temps et des vagues par de robustes digues. Le mouvement de la pièce tournante est régulier, se faisant sentir sur la finesse de la mouture.

Le moulin de mon mari, maître Groisart, est mû par la force du vent. Placé en haut d'une courte dune, face à la mer, il hume l'air du large, sent la brise marine, frissonne de plaisir, prend le rythme du branle et danse sa ronde sous le souffle bienveillant d'Éole. Mon époux le veille comme on le ferait d'un enfant. J'ai l'impression que l'homme et la machine se parlent. Moi, je ne sais qu'écouter. Il m'arrive parfois de monter à la meule juste pour entendre la musique de notre meunerie. Les voliges craquent, les voiles claquent, la charpente grince, le silex crisse et le petit cheval se cabre pour libérer son grain avec régularité. J'aime le chant du travail s'accomplissant.

La naissance de la farine ne commence pas dans notre tour près de la Mer Océane. C'est dans le frimas de l'hiver balbutiant qu'elle débute sa vie, lorsque le manant, lié à son araire, a fini de préparer son sol d'automne et qu'à pleines poignées prometteuses, il lance les graines mères à la volée. De son pas régulier, la main plongeant avec régularité dans le vaste tablier relevé d'un pan, il avance en priant. La pluie que le Seigneur veut bien lui accorder est une bénédiction. Il faut laisser faire les forces obscures se battant dans les entrailles de la terre. Si la prière est suffisante, que la sueur

a bien coulé et que les tempêtes ne sont pas venues recouvrir le champ d'eau salée, brûlant tout sur son passage, on peut voir poindre de fines et fragiles petites brindilles d'un beau vert tendre dans une jolie lumière matinale. Elles sont des milliers à se présenter ainsi au froid soleil hivernal. Elles mettront du temps à grandir, forcer, blondir et enfin être à point.

C'est alors l'époque des moissons et des fenaisons. Mais d'abord, il faut que le prieur fasse le tour de toutes les parcelles pour les sacrer et bénir les travailleurs. Puis les faucilles entrent en scène. Elles chantent en se balançant sous les mouvements de poignets des hommes assoiffés. Seules les têtes sont coupées, tandis que les tiges restent sur place, les bêtes s'en servent comme pâture. Le reste est brûlé afin de fertiliser la terre. Les femmes suivent, avec les vieillards, glanant la récolte tombée au sol. Un grain est tellement précieux ! Un enfant tient un bœuf nonchalant remuant la queue négligemment pour se débarrasser des mouches envahissantes. Cet énorme bovin tire, apparemment sans effort, une lourde charrette aux grandes roues de bois. La récolte y est déposée. Des fillettes passent des uns aux autres en distribuant de quoi boire.

La grosse remorque arrive dans la cour de la ferme. Au petit matin suivant, une large toile de lin est posée à même le sol consciencieusement balayé. Un manant, debout sur la récolte, lance les épis sur le tissu tendu. C'est au tour des femmes d'entrer dans la danse. Abandonnant leurs marais salants pour un temps, elles sont les maîtresses du fléau pendant que leurs hommes retournent à la pêche. Les instruments sont faits de deux bâtons, reliés par des courroies de cuir. La plus longue barre dans leurs mains féminines, hanches contre hanches, elles sont unies lorsque, dans un même mouvement, elles martèlent avec le fléau sur l'aire à battre. Les souffles se mêlent, comme les transpirations. Sous les chocs répétés, les grains tombent dans le drap, tandis que les tiges vides sont transformées en paille qui servira de litière aux bêtes. Elles n'arrêtent pas ces robustes manantes. Leurs paumes martyrisées finissent en sang au soir des longues journées de battages. Il faudra pour certaines, se faire frictionner le bas du dos pour qu'elles puissent relever le torse.

Il faut encore que les paysans paient le cens et le champart. Si la taxe du cens est régulière, l'impôt du champart est lié au poids des grains ramassés. Une balance est fixée, offrant la grande part de la moisson aux moines et au seigneur. Enfin, les havresacs arrivent à notre moulin.

La plupart des meuniers versent directement la récolte en l'état entre les meules de pierre, mais enfant, j'avais remarqué combien celle-ci était sale. J'ai tenu à la nettoyer. N'en voyant pas la nécessité, mon père était mécontent au début. Il a changé d'avis depuis. C'est pour cela que moi, la Cinq Chemins, j'aide à faire une farine plus douce et plus fine que n'importe laquelle des autres moulins. Avec de larges lanières de cuir et de tiges d'osier, j'ai fabriqué un grand tambourin. Je me mets dehors, dans un endroit bien venteux. Je verse une mesure de grains dans mon plateau. Puis, je le soulève dans un vaste geste, comme pour l'offrir au Ciel. Les lourdes semences se lèvent en rideau pour retomber très vite dans mon récipient, tandis que le souffle de l'air fait s'envoler brisures légères, bouts de paille, insectes morts écrasés et autres déchets. Je sais que grâce à ce nettoyage, ma fécule est la plus belle de Narmoustier.

C'était déjà le cas à l'époque de mon père et ça l'est avec mon mari. Face à la Mer Océane, le vent ne manque jamais pour m'aider dans ma tâche. Puis, j'amène le fruit de mon travail à l'homme ayant mis le moulin en branle.

Pour cela, mon époux a d'abord positionné les élytres de notre meunerie face aux vents marins. Il est grand, costaud, particulièrement robuste, mais près de notre géant aérien, il semble petit. C'est pourtant à la force des reins qu'il oriente le toit circulaire. Celui-ci est muni à l'opposé des bras, d'un long gouvernail, fait d'une belle poutre de chêne bien droite dont l'extrémité est encordée au cabestan que mon mari manœuvre en bandant tous ses muscles. Lorsque le toit est bien placé, mon meunier grimpe aux ailes pour hisser les voiles et les amarrer sur les armatures de bois. Suivant la force du vent, il ne les étend qu'à demi ou entièrement. Il entre ensuite dans la tour où sont rangés tous les sacs de grains sur le petit muret placé à hauteur de son dos. Ainsi, il n'a pas à se baisser pour soulever sa charge.

Calant son lourd fardeau sur son épaule droite, il prend l'escalier courant à gauche le long du mur, ses vingt-neuf marches de bois enfoncées dans la pierre. Enfin, il arrive au cœur de l'édifice. Au-dessus de sa tête, le rouet monté sur l'arbre des membres offre à sa vue les quarante-deux alluchons, ces dents de roue d'engrenage entraînant à leurs suites tout le mécanisme menant, en passant par la lanterne, jusqu'au tournant. Celui-ci, formé des deux meules de silex écrasant la semence, est enserré dans l'archure, un caisson de bois circulaire. La gisante est enfermée dans le solivage du plancher. Au-dessus d'elle, à une hauteur que mon homme peut régler à sa volonté suivant le type de graines qu'il veut broyer plus ou moins finement, la courante est mobile. C'est elle qui tourne. Mon mari les entretient bien, les piquant lorsqu'elles s'usent, les rhabillant, comme il dit, taillant des rayons larges et des sillons plus petits, maintenant les aspérités à la bonne hauteur, ni trop pointues ni trop lisses.

La courante est percée en son centre par un œillard. Avec délicatesse, mon époux fait glisser les grains dans la trémie. Ceux-ci coulent vers les meules dans l'augette que le petit cheval, sorte de bâton vertical, anime d'un mouvement excentrique, agité en cadence, comme le trot d'un canasson. Il fait tomber la récolte avec régularité. La pierre tourne vite car le vent est bon sur Narmoustier. La poudre naissante est attirée par la force centrifuge vers l'extérieur du silex d'où elle sort par l'enchaste, pour tomber dans la caisse.

C'est là que je puise à la source, à l'aide d'un godet, la poussière blanche faisant de bonnes miches. Celle que je préfère est la fécule de froment, mais nous en faisons également d'orge, de seigle, d'épeautre, de millet, d'avoine, de sarrasin. Au printemps, lorsque les réserves précédentes sont toutes terminées et que la récolte de l'année n'a pas encore pu s'effectuer, il nous arrive d'en faire de glands, de vieilles châtaignes, de racines et même d'herbe pillée pour échapper à la famine.

Les talmeliers¹¹, formant comme les meuniers une corporation très puissante, viennent alors chercher la farine pour la mélanger avec du sel, du levain de la veille et de l'eau, afin d'en faire du pain en forme de boule. Certains sont directement attachés au monastère et d'autres au château. Quelques manantes font également cuire, se transformant pour l'occasion en talmelières, mais la majorité préfère fabriquer des

¹¹ Les talmeniers : ancien nom donné aux boulangers.

galettes car la cuisson des miches est sujette à redevance. Les fourniers sont d'ailleurs l'objet d'une étroite surveillance, pour l'impôt.

Personnellement, j'aime les galettes autant que le pain, surtout tartinées de la graisse de mes porcs. Sur l'épaisse couche adipeuse, j'étale quelques grains de sel de Narmoustier et je croque à pleine bouche. Le gras me coule au menton. Je suis heureuse.

Face de Lune

Île d'Oléron

1646

Face de Lune se tient devant une haute fenêtre de la chambre de sa maîtresse. Celle-ci est assise sur son lit, un fin mouchoir de dentelle humide à la main. Elle pleure. Il ne sait que faire, alors il reste là, sans rien dire, sans bouger, à regarder la pluie tombant sur le jardin de la jolie propriété de Saint-Denis d'Oléron. Il n'ose se tourner vers la femme en larmes, de crainte de l'indisposer. Elle l'a envoyé quérir mais depuis qu'il est entré, elle ne lui demande rien, restant immobile, toute à sa douleur et à son chagrin.

Il connaît la raison de la peine qu'elle ressent. Son fils bien-aimé, Louis, s'est engagé sur *le Saint Jacques de Dunkerque*, navire du grand Mathurin Gabaret, dans les armées navales du Roi. Ce gamin est bien comme tous les hommes de sa famille, pense le serviteur en contemplant l'ondée obscurcissant les massifs de fleurs, ce sera un marin comme les aimait Richelieu. Cet éminent personnage de l'État n'a-t-il pas dit à propos des officiers navigants devant servir le royaume : « *Je désire plutôt de gros marinières vaillants, nourris dans l'eau de mer et la bouteille, que des chevaliers frisés, car ces gens-là servent mieux le Roi* ».

Aujourd'hui, c'est le tout jeune Louis XIV qui est à la tête du royaume sous la régence de sa mère Anne d'Autriche. Le bras droit du Roi est Mazarin. Comme Richelieu en son temps, celui-ci préfère les hommes bouillonnants, valeureux, avides d'océan, sachant lever le coude à l'occasion, pour la bagarre comme pour le verre. Il n'apprécie guère les pantins de salons se disant « capitaine » mais se pâmant à la vue du sang, incapables d'encaisser un simple coup de poing non plus qu'une chopine pleine. Le ministre de la Guerre Michel Le Tellier, le responsable de la Marine Henry de Guénégaud et le commandant de la flotte Jean-Armand de Maillé-Brézé sont également de cet avis. Tous trois suivent d'ailleurs avec attention et bienveillance les exploits des officiers sur les mers.

Tous les Gabaret sont dans la marine : Mathurin de Saint-Martin en Ré, le plus grand de tous dans la Royale, dit *le Vieux* depuis que son fils navigue ; François de Saint-Georges d'Oléron, dit *le Gaucher*, est à ses côtés ; également à servir le Roi, Jean, quinze ans, le fils aîné de Mathurin et depuis aujourd'hui le cousin de Jean, Louis, né à Saint-Denis d'Oléron. Lui-même est la descendance de Pierre, capitaine dans la marine marchande. Il est fort à parier que Nicolas cinq printemps et Mathurin *le Deuxième* qui en a à peine deux, tous deux enfants du *Vieux*, seront dans la Royale lorsque sonnera leur heure du départ.

Louis, comme tous les Gabaret, a de l'eau de mer dans les veines à la place du sang. À son âge, il tient déjà la bouteille comme un homme. Pour ses treize ans, il n'est pas très grand, ses muscles sont développés. Sa carrure est masculine. Brun de poils, il ne se rase pas encore, mais regarde régulièrement dans son miroir si l'ombre qu'il sent poindre sous son nez ne se change pas en duvet. Il est la fierté de sa mère. Celle-ci lui a offert les meilleurs précepteurs, insistant pour qu'il connaisse bien le calcul afin de poursuivre le travail de son père dans la marine marchande, comme son frère aîné André. Mais Louis a eu d'autres rêves, peuplés de batailles navales, de gueules de

fonte dans les sabords, d'abordages intempestifs, de combats à l'épée et au coutelas, de corsaires triomphants... S'il a mis tant de cœur à apprendre les mathématiques, ce n'est pas pour devenir capitaine au commerce. Il veut suivre les traces de son oncle Mathurin : porter avec honneur le pavillon des vaisseaux du Roi. Louis ne veut pas du Levant. Il désire la Royale et fait ainsi le désespoir de sa mère, la pauvre Renée Picard, épouse Gabaret.

Une faible voix, cassée de sanglots, s'élève du lit.

- Il est parti, Face de Lune.

- Oui maîtresse, répond le serviteur en se tournant vers la femme éplorée.

- Je hais la mer ! Je la déteste, je ne veux plus jamais la voir !

- Oui maîtresse, répète le jeune homme ne sachant pas quoi répondre d'autre.

- Prépare mes affaires, tout de suite. Je pars. Cette maison vide m'est insupportable !

- Où va-t-on, maîtresse ? s'enquit le laquais sans marquer de surprise.

- Dans la famille des Gabaret, à Saint-Georges. Depuis l'embarquement de François, son épouse aussi est seule. De là-bas au moins, je ne verrai pas la mer. Je ne reviendrai ici que lorsque Pierre fera relâche sur l'île, le reste du temps, je vivrai chez elle à Saint-Georges avec mes trois filles. Il y a longtemps qu'elle me le propose. Prépare ma malle, nous partons ce tantôt.

- Bien, maîtresse, répond le nain en s'activant déjà.

C'est ainsi que Face de Lune est arrivé à Saint-Georges. Ce fut difficile. Les autres domestiques se moquaient ouvertement de lui. Ils lui jouaient de méchants tours. Il faisait le dos rond et laissait dire, se contentant de baisser la tête avec humilité. Il ne connaissait que trop la raison de tant d'acharnement contre lui. Il était né ainsi, malformé, son visage comme aplati lui ayant donné son nom, la taille petite, disproportionnée, les doigts courts et boudinés, les jambes minuscules, ridicules.

Sa mère était une noire des Amériques. Le droit du sang qu'elle lui légua, l'avait hissé au rang d'esclave avant même sa naissance. En voyant l'avorton sorti du ventre de son ouvrière agricole, le maître avait voulu jeter le bébé, refusant de voir une bonne travailleuse perdre du temps et des forces pour nourrir un tel monstre. Malgré les cris de la malheureuse, il prit l'enfant et le plaça de force dans un sac en toile de jute pour le noyer. C'est en arrivant au port tout proche qu'il croisa Pierre Gabaret sur le quai. Celui-ci s'enquit de ce qui gigotait dans le tissu et le propriétaire terrien en profita pour s'en débarrasser, lui en faisant cadeau. À bord du bâtiment français, il y avait une famille dont la jeune femme venait de donner naissance à une petite fille. Une nourrice les accompagnait. Pierre demanda à celle-ci si elle ne voulait pas se charger de nourrir le bébé abandonné. La brave Normande n'eut pas le cœur à refuser. Voilà comment Face de Lune navigua vers l'Europe.

L'enfant venait d'arriver dans la famille Gabaret, lorsque Pierre prit épouse. Étonnamment, celle-ci ne fut pas rebutée par le physique du petit garçon noir. Elle ne vit que les deux yeux pétillants d'intelligence et de gentillesse, dans le visage tout rond. Elle l'appela « Face de Lune », faisant oublier à tous le nom de baptême donné par le recteur du bord.

- Tu es comme la lune noire, dit-elle en prenant le petit bébé dans ses bras, la lune des femmes, celle aidant à mettre les enfants au monde. Tu représentes mon petit porte-bonheur et quand tu seras en âge de travailler, je te prendrai à mon service

exclusif. Je vais te confier à Marie-Jeanine, notre aide-cuisinière venant d'enfanter. Elle te nourrira en attendant que tu puisses te rendre utile.

Régulièrement, la jeune femme faisait venir Face de Lune pour jouer avec elle. Elle s'ennuyait souvent, seule, lorsque son époux naviguait. Elle était amusée par le petit garçon apprenant à s'asseoir, à marcher, à parler, à lui peigner ses longs cheveux blonds, à agraffer son habit de soie, à s'occuper de sa garde-robe. Face de Lune n'eut pas l'amour d'une mère, mais il reçut cependant beaucoup d'attention de la part de sa maîtresse. La naissance de Louis n'enleva rien à l'intérêt que recevait le garçonnet. Les domestiques avaient pris l'habitude de le voir et personne ne le maltraitait. C'est pourquoi il n'aimait pas sortir de la propriété. Les gens dans la rue le regardaient de travers, certains avec dégoût, parfois avec pitié, souvent avec méchanceté. Sa couleur et son handicap en étaient responsables.

Il retrouvait ces mêmes regards agressifs à Saint-Georges, mais la maison n'était plus un asile pour lui. Seule sa petite cellule, qu'il s'était installée dans un cabinet attenant à la belle chambre de sa maîtresse, lui offrait un havre de paix vis-à-vis de l'animosité des hommes.

Le mardi et le vendredi étaient les jours du marché sous la halle médiévale de la place de Saint-Georges. Régulièrement, sa maîtresse aimait s'y promener avec la femme de François. Elles allaient d'abord allumer un cierge dans l'église toute proche. Pendant ce temps, le petit noir aimait lever les yeux au plafond, se noyant dans les fines croisées d'ogives, cherchant à comprendre comment les pierres ne tombaient pas. Puis, en sortant, leurs pas se dirigeaient naturellement vers le marché coloré et odorant. Face de Lune portait réticules et paniers. La grosse cuisinière était déjà passée pour faire les courses, mais parfois, les deux dames se choisissaient un bouquet de fleurs des champs, une poignée de fruits rouges ou encore un beau carré de tissus vendu par un colporteur. Puis, lorsque le grand cadran solaire de l'église les rappelait à l'ordre, elles revenaient vers la maison. Aucune des deux femmes n'avaient remarqué les croche-pieds que le pauvre nain avait dû subir, ni les bourrades dans le dos, ni les crachats sur sa veste. Face de Lune ne répondait à aucune de ces incitations à la violence, conscient de sa condition d'inférieur.

Pourtant, un mardi, la vie changea pour lui. Il accompagnait sa maîtresse au marché, lorsqu'une explosion fit trembler une des maisons dont la façade donnait sur la place. Il s'agissait de celle de la mère Henriette. Son fils était un vrai chenapan. Celui-ci avait réussi à se procurer du soufre et du salpêtre. En grattant consciencieusement des morceaux de charbon, il obtint une poussière noire et fine, de qualité. En cachette, il voulut fabriquer de la poudre à canon et résolut de procéder à ses mélanges dans un coin de la remise accolée au dos de l'habitation. Il en était à un huitième de charbon et autant de soufre pour trois quart de salpêtre, lorsqu'il lui prit l'envie de fumer. Il n'avait pas réfléchi que la poudre et le feu ne faisaient pas bon ménage. Une étincelle de sa pipe atteint son expérience étalée sur l'établi. Le tout s'emballa dans une formidable pétarade. Nul ne sut jamais à quoi il destinait l'expérience qu'il était en train de créer, car on ne retrouva jamais ses restes.

Le feu se propagea très vite, alimenté par une brise marine soutenue. Les maisons de pierres blanches possédaient une toiture de bon chêne bien sec, ne demandant qu'à s'enflammer. Des ménagères s'occupèrent d'Henriette s'étant évanouie sous le coup de

l'émotion. Son panier de courses était étendu à ses pieds, mais nul n'y prêtait attention. Tous les hommes couraient se mettre en chaîne pour faire passer les seaux afin d'éteindre l'incendie. La maison voisine de celle d'Henriette était déjà en feu. Sa propriétaire, Madeleine sortit en trébuchant et en toussant, tentant désespérément de reprendre sa respiration. Des mains se précipitèrent pour la secourir, mais elle se tourna vers la maison, tendant les bras en hurlant.

- Mes bébés ! Mes bébés sont dans la chambre à l'étage ! Yves, Pauline ! Sauvez-mes enfants ! Ô mon Dieu, sauvez mes petits drôles ! Sauvez-les !

Ses cris étaient déchirants dans le tocsin sonnait à toute volée. Une épaisse fumée noire sortait de la porte d'entrée et des flammes léchaient l'encadrement de la majorité des fenêtres supérieures. Face de Lune ne comprenait pas que les hommes restaient sans bouger. Sans dire un mot, il s'approcha de sa maîtresse adorée, lui plaçant d'autorité son réticule et son panier dans ses mains, puis il lui tourna résolument le dos et se dirigea en courant vers la maison sinistrée. Il entendit le cri déchirant de Renée hurlant son nom. Il ne freina pas sa course. Il cacha sa bouche et son nez dans le pan de sa veste et pénétra dans la maison enfumée.

Au bout du couloir étroit, il aperçut les marches de l'escalier en bois. Il était encore intact et le jeune esclave put arriver sans encombre jusqu'à la chambre des enfants, montant avec difficulté les hautes marches de ses trop courtes jambes. Le plafond, au-dessus de sa tête, laissait tomber des flammèches. Il se demanda s'il aurait le temps de redescendre avant que tout ne s'écroule. Les jumeaux se tenaient assis sur leur lit, pleurant à chaudes larmes, appelant leur mère. Âgés de trois ans, ils tournèrent leurs bouilles rondes et barbouillées vers l'homme étrange s'approchant d'eux. Ils n'eurent pas peur lorsque Face de Lune prit Pauline contre lui. L'enfant s'accrocha à son cou et tous deux se dirigèrent vers la fenêtre que le jeune noir ouvrit. Une clameur lui parvint de la place. Tout le monde se tenait en contrebas. Il vit un homme tendre les bras. Se penchant il laissa tomber le chérubin en priant pour que la petite fille soit rattrapée et n'aille pas se fracasser sur le sol.

Mais avant qu'il ne puisse vérifier, un grand trou s'ouvrit autour du plafonnier. L'appel d'air, provoqué par l'ouverture de la fenêtre, avait attisé le feu, l'attirant dans la chambre. Face de Lune se précipita sur le berceau, saisit Yves s'étant tu pour regarder les morceaux de bois effondrés sur le parquet de sa chambre. Dans un fracas sinistre, le reste du plafond s'écroula, brûlant au passage le jeune esclave au bras. Il ne lui restait que l'escalier.

À présent que le haut de la maison avait commencé à s'abattre, il semblait que l'incendie entourait les deux naufragés de ses flammes. Yves, se sentant en sécurité contre son sauveur, mais paniqué par tout ce qui n'était pas les bras salvateurs, restait sage. La fumée s'infiltrait partout, âpre, acide, étouffante. Face de Lune se prit les pieds dans une carquette et s'affala sur le plancher, en maintenant fermement son précieux fardeau contre son torse. Immédiatement, il put respirer. Il prit conscience de la nécessité de rester au sol et descendit l'escalier en se laissant glisser à reculons, sur le ventre. Il invita le petit Yves à en faire autant, avant de le reprendre contre lui pour sortir.

Mais au moment où ils allaient se précipiter vers la lumière du jour et la liberté, le bois au-dessus de leur tête s'écroula à son tour, emplissant le couloir jusqu'à la porte d'entrée. Face de Lune se crut perdu lorsque, dans la pénombre des flammes et de la

fumée noire, il aperçut une porte basse sur la droite. Tête baissée, tenant toujours le bambin contre son cœur, il se jeta sur le pêne qui s'ouvrit instantanément. La pièce était minuscule, éclairée d'un simple fenestron bien trop petit pour y faire passer qui que ce soit. Au centre de cette salle, la margelle d'un petit puits d'intérieur prenait toute la place.

Face de Lune ne prit pas le temps de la réflexion. Il savait que d'un instant à l'autre le feu allait gagner son cagibi. Le gamin et lui risquaient de mourir dans d'atroces souffrances. Il se saisit du métal retenant le seau, fit glisser celui-ci jusqu'à l'eau et donna de grands coups violents pour faire couler le baquet, jusqu'à ce que la chaîne soit tendue à son maximum. Puis il enleva son pardessus, mis Yves sur son dos, l'attacha comme il pu avec sa veste et recommanda à l'enfant de bien s'accrocher à son cou. Enfin, il enjamba la margelle et descendit le long des parois du puits long et étroit semblant disparaître dans le néant d'une nuit noire et implacable. Un homme de taille normale n'aurait jamais pu passer par ce passage exigü. Ce fut la première fois que le nain remercia Dieu de lui avoir donné une petite taille.

Ses bras, désespérément courts, le faisaient terriblement souffrir. Porter son propre poids aurait déjà été un exploit, mais soutenir un enfant en plus était proche de l'héroïsme. Face de Lune luttait avec acharnement et désespoir, chaque maillon descendu était une immense victoire le motivant à continuer. Les petites mains d'Yves autour de son cou le serraient trop fort, mais il ne pouvait se libérer de cette étreinte. À présent, ils étaient dans le boyau de la terre et le rond d'éclairage se faisait de plus en plus étroit bien que très lumineux. Le jeune noir comprit que le plafond de la pièce était en feu. Enfin, ses pieds touchèrent l'eau. Il se laissa glisser doucement dans l'onde fraîche. Il perçut le souffle affolé de l'enfant à son cou et le rassura d'un mot. Enfin libéré de son propre poids, il put défaire les bras enfantins lui comprimant la glotte pour faire glisser le bambin contre son torse. Yves s'accrocha désespérément à lui.

Au-dessus, l'incendie faisait rage. De temps à autre, une flammèche descendait jusqu'à eux, grésillant en touchant la nappe aqueuse, mais le plus souvent, elle se consumait le temps de la descente dans le puits. Les heures passaient. Le feu s'éteignait doucement et l'eau semblait devenir de plus en plus glacée. Le temps s'écoula encore, graduellement, désespérément lentement. Ils étaient maintenant dans le noir le plus complet. Face de Lune sut que la nuit était arrivée puisque aucune lueur ne leur parvenait du haut du puits. Il avait peur de s'endormir et de couler. Il souffrait terriblement de la basse température et pensait qu'Yves était un petit garçon bien courageux. Il résolut de tenter sa chance et de commencer une montée périlleuse vers la délivrance, mais lorsqu'il tira sur la chaîne, s'y agrippant de tout son poids, il perçut nettement le craquement de la poutre de soutien calcinée. Il comprit qu'il ne pourrait pas remonter par ses propres moyens. Yves s'était assoupi contre lui. Il sentait la chaleur du petit corps se transmettre au sien. Il songea que dans une logique de partage, sa propre tiédeur s'offrait en protection du froid à l'enfant, bien qu'il se sente gelé.

Il réussit à ne pas s'endormir, somnolant de temps à autre, se réveillant brutalement lorsqu'il glissait trop profondément dans le sommeil. Il ne sentait plus ses jambes engourdis. Le petit Yves dormait toujours, d'un souffle tranquille, cependant, sa température perdait de sa chaleur contre le torse du jeune esclave. C'est au petit matin que le nain entendit des voix.

- Monsieur Yves, réveillez-vous, il y a du monde qui vient nous sauver, dit-il en secouant légèrement l'enfant.

Puis il tendit son cou vers la lumière du jour et hurla.

- Au secours, nous sommes-là ! Pitié ! Par ici, dans le puits ! Au secours !

Il lui semblait que sa voix ne monterait jamais jusqu'en haut de la margelle. Dans les décombres, les hommes passaient les dégâts en revue, voyant si quelque chose pouvait être encore sauvé entre les murs noircis, béants ouvertement vers le ciel. C'est en arrivant près de l'ouverture ronde que Raymond entendit de faibles plaintes.

- Taisez-vous, vous autres ! ordonna-t-il à ses compagnons. J'entends des cris.

- Sois sérieux, répondit André en secouant la tête, le drôle est mort et le monstre noir aussi. Il a sauvé la drôlesse mais le feu les a eus.

- Parsambleu ! tempêta Raymond, jurant en bon marin. Je vous dis que j'entends quelque chose !

- Oui, moi aussi, dit André après un court instant de silence. Mais d'où que ça vient ? continua-t-il en se tournant dans tous les sens dans la pièce entièrement brûlée.

- Du puits, morbleu ! grogna le gros Raymond en se penchant au-dessus de la margelle noircie. Y a-t-y quelqu'un là-dedans ? Bois d'ébène ? appela-t-il.

- Oui, oui monsieur, répondit la voix lointaine semblant venir du néant.

- C'est toi Face de Lune ? Est-ce que le drôle est avec toi ? s'enquit l'homme en se penchant vers l'obscurité, tentant d'apercevoir quelque chose, sans y parvenir.

- Oui, monsieur. Nous sommes tous les deux vivants.

- Alors accrochez-vous à la chaîne, on va vous tirer, ordonna Raymond.

- Je ne peux pas, monsieur, je n'ai plus de force dans les bras ni dans les jambes, répondit la faible voix venant du trou.

- Tiens bon mon gars, on va vous sortir de là, toi et le drôle. Y'en a plus pour longtemps !

Face de Lune se sentit le cœur en joie. On allait les sauver, les sortir du piège où ils s'étaient glissés. Et, pour la première fois de sa vie, quelqu'un lui avait donné ce nom amical résonnant à ses oreilles comme du miel : « mon gars ». Ce n'était pas le monstre, le diable, boule de suif, le nain, l'anormal, le négro. C'était mon gars.

- Vous avez entendu, jeune monsieur Yves ? dit-il au bambin, l'homme là-haut m'a appelé « mon gars ».

- Manman, répondit le petit garçon tristement.

- Oui, vous allez bientôt revoir votre maman, je vous le promets, dit le jeune noir en serrant l'enfant davantage contre lui.

Très peu de temps après, une voix de femme arriva de la margelle. Elle était émue, anxieuse et excitée à la fois.

- Yves, mon bébé, tu es là ? C'est-y vrai ? Parle-moi mon petit !

- Manman, pleurnicha le garçonnet en levant la tête vers la voix maternelle.

- Il va bien madame, répondit Face de Lune. Il a juste très froid et il a faim. Mais il va bien.

Raymond bouscula la mère.

- Poussez-vous Madeleine ! Laissez-nous travailler à sortir votre drôle de là. Hé, mon gars, cria-t-il à l'intention du jeune esclave, je vais t'envoyer un bout. Tu n'auras qu'à te le passer sous les bras et on vous hêlera tous les deux.

Ce disant, il fit glisser un cordage dans la gueule du puits, vers le néant des profondeurs sombres, jusqu'à ce que la voix venant des ténèbres ne le fasse arrêter.

- C'est bon, vous pouvez lever, dit Face de Lune après un bon moment.

Les hommes tirèrent surpris par la légèreté du poids qu'ils soulevaient. Ce n'est pas un visage lunaire et sombre qui apparut sur le bord de la margelle, mais la bouille ronde d'un petit blondinet dont les joues sales se rayaient de deux sillons de larmes. Son sauveteur avait coincé le bout sous les aisselles et sous les fesses de l'enfant. Madeleine se précipita dans un cri pour prendre son bébé, pleurant et riant à la fois. Ses doigts s'écorchèrent sur la corde pour la défaire rapidement, aidé en cela par Raymond, surpris de constater la perfection de conception des nœuds de marin qu'avait fait le jeune nègre.

- Laissez-moi faire, la Madeleine, il faut agir vite, intervint-il. Il y a un petit gars qui attend là au fond depuis près de vingt-deux heures.

- Oui, vous avez raison, père Raymond, il faut le remonter rapidement. Il a sauvé mon drôle et ma drôlesse, dit la mère laissant la place au marin, mais sans lâcher la main d'Yves vite libéré.

La femme, portant son petit contre son cœur, se précipita hors des murs sinistrés, raconter aux commères l'exploit fait par le jeune laquais des Gabaret, avant d'aller chez une voisine lui ayant donné l'hospitalité.

- Ce n'est pas un monstre, vous savez. Il a risqué sa vie pour sauver mes enfants. Il est juste un peu différent de nous. Mais c'est un être bon et généreux. Il faudrait que quelqu'un prévienne les dames Gabaret. Je vous laisse, je vais m'occuper de mon bébé !

Dans la maison en ruine, Raymond avait de nouveau fait coulisser le cordage vers le néant. Aidé de Jean, il héla le bout pour sortir le pauvre esclave glacé jusqu'aux os. Une chaude couverture l'attendait tandis qu'il s'effondrait sur le brancard qu'avaient préparé des mains secourables. Recroquevillé sur lui-même, le teint gris, il grelottait sans cesse, clignant puis roulant ses gros yeux dans sa face lunaire. Il les connaissait tous, les visages d'hommes penchés au-dessus de lui. C'était ceux qui l'insultaient quotidiennement, le bouscullaient et l'agressaient. Mais cette fois, les regards étaient bienveillants et les mains rassurantes.

- T'en fais pas bonhomme, dit le gros Raymond en lui remontant la couverture sous le menton, ça va aller pour toi. Tu es sacrément brave quand même ! Et tu fais tes nœuds comme un champion.

- C'est maître Louis qui m'a appris, souffla le pauvre hère entre deux claquements de dents.

- T'es un bon gars, Face de Lune, y'a pas à dire, t'es un bon gars ! reprit Raymond. On va te ramener chez ta maîtresse. Elle va prendre soin de toi maintenant.

Lorsque le brancard passa la porte calcinée de la maison en ruine, une grande clameur monta de la place encombrée. Les habitants de Saint-Georges semblaient être tous sortis pour saluer le petit noir. Un vaste élan d'applaudissements parcourut le chemin menant à la demeure de François Gabaret. Des voix s'élevaient, félicitaient, encourageaient. Face de Lune pensa qu'elles étaient à la destination de ses sauveteurs ayant également sauvé le petit Yves.

Ce n'est qu'après avoir recouvré la santé, la semaine suivante, qu'il se rendit compte du changement s'étant opéré envers lui. Les domestiques de la demeure ne le

tracassaient plus et lui parlaient amicalement. Lorsqu'il sortit pour accompagner sa maîtresse à la messe puis au marché du mardi, les gens lui souriaient, le saluaient d'un joyeux « Bonjour Face de Lune ». Madeleine se précipita à sa rencontre et lui serra la main en le remerciant chaleureusement. Ses jumeaux se portaient à merveille. Le jeune esclave se sentit un autre homme. Il avait l'impression d'avoir grandi en taille. Pour la première fois, ses épaules se redressèrent devant les autres.

Il vécut trois mois de bonheur à Saint-Georges. Sa maîtresse, en félicitation de sa bravoure, l'avait affranchi. Il avait fait le choix de continuer à travailler pour elle car Renée Gabaret représentait sa seule famille. Puis, un jour, alors qu'il était parti seul faire une course dans le bourg, il croisa sur son chemin un trio de marins passablement éméchés. Il ne les connaissait pas. Poli, il les salua d'un mouvement de tête tout en poursuivant son chemin. Mais une main s'abattit violemment sur son épaule.

- Dis donc négro, tu ne sais pas qu'il faut baisser les yeux quand tu rencontres un blanc ? demanda une voix éméchée.

- Pardon monsieur, répondit Face de Lune, reprenant d'instinct son attitude soumise, en baissant la tête.

- Tu répons en plus ? Tiens, prends ça, ça t'apprendras à m'insulter ! dit le gabier en enfonçant sa dague dans le ventre du serviteur tombant à genoux, les deux mains enserrant le manche de la lame.

- Voilà ce qui arrive aux monstres comme toi, continua le soudard en envoyant un grand coup de botte dans la tête du pauvre Face de Lune. Elle alla heurter le pavé, sous les rires gras des trois compères.

Des témoins accouraient déjà en criant et en appelant à la rescousse. Ils bousculèrent les ivrognes pendant que les femmes se précipitaient pour secourir le nain au sol. Celui-ci avait déjà rendu son âme à Dieu et rien ne pouvait plus être fait pour le sauver. Alors la foule menaçante se tourna vers les marins qui se défendirent comme ils purent.

- Allez quoi, ce n'était qu'un sale négro, un monstre ! Non mais vous l'avez vu ! Il nous a agressé le premier, plaidèrent-ils, ne comprenant pas la colère des gens autour d'eux.

- Un négro comme lui valait plus que trois arsouilles comme vous, pour sûr ! répliqua une femme menaçante. Il a sauvé mes enfants d'un incendie. Il était bon. Vous l'avez tué. Vous êtes des assassins ! La justice rendra son verdict. Vous méritez la mort !

Les trois hommes furent rapidement garrottés et emprisonnés. Mais la justice n'avait que faire d'un pauvre handicapé, noir, ancien esclave, à la face ronde et sans réelle identité. Malgré les témoignages des dames Gabaret, de Madeleine et du gros Raymond, les gabiers furent relâchés. Ils eurent interdiction de remettre les pieds dans Saint-Georges, encore que cette décision juridique fut plus prise pour les protéger de la vindicte populaire que dans un but de punition pour le crime commis.

Face du Lune fut mis en terre avec les honneurs. Le sermon du prêtre, sur la tolérance et l'amour à donner à son prochain, fut éloquent. Il parla avec ferveur du courage du nain et de sa droiture. Tous les Saint-Georgeais étaient là, accompagnant le petit homme noir à sa dernière demeure, lui rendant ainsi hommage. Les dames Gabaret payèrent la sépulture et la question se posa pour savoir quel nom graver sur la

pierre. Il fut décidé d'inscrire « F. de L. Gabaret » car, dit son ancienne maîtresse éplorée, il faisait partie de la famille. Pendant quelques années, sa tombe fut entretenue, puis au fil des décennies, plus personne ne vint nettoyer la mousse s'accumulant sur le marbre. Face de Lune avait vécu. Ne restait pas même son souvenir.

Renée Gabaret reporta son attention à l'attente des nouvelles de son fils Louis. Celui-ci se comporta avec bravoure. Capitaine de vaisseaux pour le Roi, il fut anobli pour belle conduite en 1673. Quatre ans plus tard, il mourait sur *L'Intrépide*, lors de la prise de Tobago. Juste avant de rendre l'âme, il eut l'impression de voir des petits doigts noirs et boudinés se tendre vers lui. Un visage lunaire et bon lui souriait, l'invitant à le suivre dans la paix et la sérénité. Confiant, sa grande main de marin saisit celle du nain vers les chemins de l'Éternité.

La Jeune Marguerite

Île de Sein

1781



Fanch Thymeur était un des maîtres de barque le plus renommé du village. Il habitait sur la mer, un pauvre rocher régulièrement submergé par les flots des tempêtes d'équinoxe, oublié parfois de Dieu et souvent des hommes. Les soixante-quatre familles peuplant ce bout de granit n'étaient pas des enfants de chœur, pourtant l'appellation de leur « île-bourg » aurait pu le laisser penser. L'Isle des Saints était posée sur l'Iroise à moins de deux lieues du Bec de Ratz, la terre continentale la plus proche, et à plus de quatorze lieues¹² de Quimper, son évêché.

Solide et fier, la trentaine bien entamée, Fanch connaissait toutes les étroites passes menant à son île. Sa peau, burinée par le soleil et la mer, se ridait sous l'effet de l'âge. Il était brun de poils, avec une superbe moustache garnie lui retombant devant la commissure de ses lèvres légèrement pulpeuses, débordant sur sa barbe de marin. Celle-ci protégeait son cou du noroît, traîtreusement froid les matinées d'hiver. Mince et sec, le Breton se tenait droit, grand, avec un regard gris, clair et perçant. Il était l'heureux possesseur d'une belle barque qu'il pouvait faire naviguer à la voile ou aux avirons. Pour l'aider à la manœuvre et faire bonne pêche, six hommes étaient suffisants.

Il existait, à l'extrême ouest de l'île, s'étendant loin à l'horizon, un amas de rocs égratignant pour certains à peine la surface, formant un dédale infranchissable pour quiconque n'étant pas natif de cette mer. C'était le lieu de prédilection de pêche de Fanch sachant y trouver des bars, des maquereaux et des vieilles de belles tailles. Il y posait également de solides casiers se remplissant de jolies araignées, de tourteaux énormes et d'homards frétilants.

En ce lendemain de jour du Seigneur, le 23 avril 1781, il y emmena son équipage comme de coutume, en vue de faire bonne pêche pour la marée de fin d'après-midi. De leur lieu de travail, ses hommes et lui pouvaient voir passer, sur la route maritime contournant l'enchevêtrement des roches meurtrières, des voiliers de tous gabarits entrant ou sortant de la Manche. Son regard fut attiré vers une belle flottille de navires marchands voyageant rassemblés, doublement escortés par un cotre lourdement défendu et une frégate du Roi de France. Ces passages groupés et armés n'étaient pas inhabituels du fait des nombreux corsaires anglais pullulant dans ces courants maritimes. La chasse aux bateaux de commerce était un sport national pour certains

¹² Lieue : La lieue change suivant les époques. Dans ce récit, une lieue représente une heure de « chemin à pied », soit environ 4 km (on compte 58 km entre l'Île de Sein et Quimper).

Britanniques. Les Français avaient trouvé la riposte en formant des flottilles serrées, rendant la prise difficile par un seul navire ennemi, fut-il pirate. Les armateurs se groupaient donc en alliance pour partager la dépense de l'armement et effectuer du cabotage le long des côtes du Royaume.

Ce qui interpella plus spécialement Fanch Thymeur, dans cette colonne marchande voguant vers le golfe de Gascogne, fut le dernier des vaisseaux arrivant loin derrière les autres. Il s'agissait d'un brick, facilement reconnaissable grâce à sa voile carrée. Ses deux mâts, solidement gréés, donnaient toutes leurs toiles, tentant de rattraper la distance séparant le navire du reste du groupe. Sa ligne de flottaison se posait haute au-dessus de l'eau. Mais malgré son poids léger, il n'arrivait pas à regagner son retard pour se placer sous la protection de la frégate de la Royale à la Fleur de Lys. Fanch secoua la tête sans rien dire : « Piètre capitaine » pensa-t-il. S'il avait tenu la barre, la goélette aurait déjà rejoint le groupe, mais le bâtiment peinait à avancer et semblait perdre du terrain plus que d'en gagner. Fanch Thymeur le suivit longuement des yeux avant de se remettre au travail auprès de ses hommes pour les aider à remonter les casiers. De retour au port sur l'Isle des Saints, il ne put s'empêcher de se demander si le brick n'allait pas faire une mauvaise rencontre, isolé comme il était. On parlait régulièrement de l'*Actif*, un britannique croisant dans les parages, faisant de grosses prises parmi les navires marchands de France.

Fanch avait connu personnellement un homme de la génération de son père. C'était un notable de l'île, Valentin de Lessegue de Trévascoët, capitaine de la *Marthe*, s'étant vu délivrer officiellement en 1744 une lettre de marque confirmant sa commission de corsaire. La *Marthe* et son propriétaire avaient ramené au pays de bonnes saisies, mais depuis quelques années, il n'y avait plus d'écumeur des mers sur le rocher. Cependant, vingt ans auparavant, en 1761, des pêcheurs de l'île avaient fait acte de bravoure en prenant par ruse et courage le *Saint Pierre*, beau navire de vingt-cinq tonneaux, que son capitaine pro-Anglais, Daniel Delarue, avait chargé de toutes ses cales de fret à Guernesey, en vue de ravitailler une escadre d'Albion mouillant au large de Belle-Isle. Dans un accès de patriotisme et craignant d'être accusés de piraterie, les pêcheurs offrirent le *Saint Pierre* à la Commission Maritime, attendant une juste récompense. Mais, si le navire anglais fut déclaré « de Bonne Prise » par l'administration, celle-ci décréta également que les îliens, ne possédant pas de lettre de marque les confirmant corsaires, n'avaient pas à recevoir de gratification. Le bateau britannique et sa cargaison furent vendus au bénéfice de l'Amiral de la Commission. Ainsi se terminèrent les actions des habitants de l'Isle des Saints pour le compte de leur souverain.

Le mercredi 25 avril, Fanch Thymeur venait de finir son temps de pêche lorsqu'il vit repasser le navire qu'il avait remarqué deux jours auparavant. Il le reconnut aussitôt. Sa ligne de flottaison était haute, signifiant sans aucun doute que les cales du bateau étaient toujours aussi vides au retour qu'à l'aller. Immédiatement, le fin marin comprit la situation. Le piètre capitaine du brick n'avait pu rejoindre la flottille commerçante et s'était fait arraisonner par le corsaire britannique l'*Actif*. Celui-ci commençait à être tristement célèbre parmi les armateurs français. Fanch encouragea ses hommes à souquer plus fort encore sur leurs avirons tandis qu'un plan se formait sous son front pensif. À peine sa barque frôla-t-elle la jolie cale de granit du port naturel de l'Isle des

Saints, placée dans l'anse de Saint Guénolé, qu'il avait déjà sauté à terre, abandonnant à son équipage la responsabilité du déchargement de la prise du jour. Les marins se regardèrent, étonnés. Ce n'était pas dans l'habitude du patron d'agir ainsi. Ils le virent se diriger d'un bon pas vers Paul Piton et Jean Spinec, ses amis, courageux maîtres de barques de la même classe que lui. Une poignée de main et trois mots furent échangés. Aussitôt après, Paul et Jean se mirent à courir vers le centre du bourg.

Les hommes avaient terminé de débarrasser le poisson lorsque les trois patrons-pêcheurs revinrent, lourdement chargés de sept mousquets, de plombs et de poires à poudre. Le recteur les accompagnait ainsi que quelques solides rameurs de l'île portant des sacs de biscuits, de poissons séchés et des bonbonnes d'eau douce. Arrivé devant son canot, Fanch prit la parole.

- Un brick, battant pavillon français, s'est fait abordé par un corsaire d'Albion. J'ai besoin de huit hommes pour reprendre ce navire aux anglaises. Cela peut être dangereux, mais j'ai espoir d'une belle récompense de la part de la Commission Maritime. Trois fins possibles à l'aventure : mourir, être fait prisonniers ou toucher une jolie prime. Appareillage immédiat. Qui veut en être ?

Comme il l'avait prévu, plus de marins que nécessaire se présentèrent spontanément. Les connaissant tous, il choisit les plus sérieux et les plus forts. Ils allaient devoir ramer durement pour rattraper leur retard sur le vaisseau. Henri Gueguen largua l'amarre et fut chargé de prévenir le représentant de l'Amirauté que chacun avait bien pris soin de tenir à l'écart du départ de l'embarcation. Il partit remplir sa mission sans se presser. Le recteur les bénit en entamant le « De Profundis » et le canot quitta son mouillage. Fanch comptait sur la chance et sa connaissance des lieux. Les vents étaient contraires à l'avancée du bâtiment, lequel, ignorant les passes du Pont des Saints, se devait d'effectuer un large détour. Le maître de barque fit route au nord, vigilant à chaque roche frôlant la surface à peine recouverte d'une eau trompeuse. Il attrapa les courants favorables qu'il savait trouver dans ces parages tourmentés. Son équipage était composé de solides îliens dont il connaissait la force et le caractère droit. Il y avait là ses deux amis Paul Piton et Jean Spinec, également Jos Canté, Maurice Salaün, François Follic, Pierre Porsmoguer, Jean-Marie Fouquet, Jean-François Milliner, Dominique Menou, et Joseph Guilcher.

L'Iroise, compréhensive, s'ouvrait et se laissait traverser sans piéger le canot lourd de halètements et de transpiration. Sous les bonnets de laine et les larges bérets, la sueur perlait. Les muscles tendus sur les bancs de nage et les avirons travaillaient sans relâche. Il leur fallut six heures d'effort et ramer sur douze lieues pour rattraper le brick. Enfin, ils purent voir son nom. La *Jeune Marguerite* voguait légèrement devant eux.

Sur le navire, on avait aperçu la barque de pêche, mais que pouvait donc une légère embarcation contre un bon deux mâts sous voile ? Il ne restait à bord que deux Français, Jean Morgan de Ploujean, officier navigant au service du Roi et Maurice le Cléac'h de Plouézoc'h, encadrés par cinq marins anglais dont la mission était de conduire la *Jeune Marguerite* dans un port du Pays de Galles, pendant que l'*Actif*, ayant suivi une autre route maritime, portait dans ses cales le gros de l'équipage prisonnier. Le capitaine corsaire, William Scott, avait en vue l'idée d'enfermer les Français sur un ponton flottant au large d'une quelconque terre britannique et de toucher une belle prime pour cette prise. Il avait été tout d'abord désappointé de

découvrir que les soutes du bateau étaient vides, mais songeant à la valeur de l'embarcation et de son équipage, il en fut rasséréiné.

Il est vrai que la *Jeune Marguerite* était un fier vaisseau dont le port d'attache était Morlaix. Il s'agissait à l'origine d'une ancienne prise anglaise, faite par des corsaires du Roi de France et vendue judiciairement en 1779. Les acquéreurs étaient des négociants armateurs, père et fils. Ils avaient besoin de cette goélette jaugeant cent soixante tonneaux pour commercer avec Bordeaux. L'un des deux nouveaux propriétaires, Toussaint Allain, décida d'être le commandant du bâtiment qu'il rebaptisa du nom de sa fille. Il se choisit un équipage d'une douzaine d'hommes au bureau d'inscription maritime de Morlaix. Depuis deux ans, il prenait du fret à Bordeaux avant de remonter en Bretagne pour une vente avec bénéfices substantiels. Cependant, la somme à déboursier pour protéger son brick des Anglois devenait chaque fois plus lourde et il réfléchissait à une façon de ne pas s'acquitter de ce droit d'être défendu. En ce mois d'avril de l'an de grâce 1781, il avait eu connaissance du départ d'un groupe de marchands. Refusant de payer pour se joindre à eux, il envisagea qu'il lui suffirait de voguer en vue de la flottille pour n'avoir rien à craindre des corsaires et des pirates pullulant sur les mers. Il avait appareillé à peine une heure après le départ du convoi, mais piètre commandant, il ne put rattraper son retard, se laissant au contraire distancer davantage. C'est dans la matinée du 24 avril qu'il croisa la route de l'*Actif* l'amarinant sans autre forme de procès. Ne disposant pour se défendre que d'un petit canon et de deux barils de poudre, Toussaint Allain s'aperçut alors qu'il ignorait le fonctionnement de l'arme. La prise fut facile pour William Scott.

Délaissant la barque de pêche dans son sillage, les cinq hommes formant l'équipage britannique de la *Jeune Marguerite* continuèrent leur route vers le Pays de Galles lorsqu'ils entendirent un coup de mousquet. Le commandant en second de l'*Actif*, ayant la charge d'amener le navire prisonnier à bon port, eut un hoquet de surprise en découvrant Fanch Thymeur, debout sur sa barque au milieu de ses hommes, balançant au bout du canon d'un fusil un tissu blanc, le sommant de montrer son pavillon. Tout d'abord, l'officier haussa ses épaules et refusa d'obtempérer. Qu'avait-il à craindre de simples pêcheurs ? Mais déjà, Fanch avait placé le bout de son mousquet sur l'épaule de Paul Piton pour pouvoir viser plus aisément et tirer une deuxième fois contre le brick, provoquant un mouvement d'humeur de l'Anglais, perdant son flegme britannique. Le pavillon rouge fut hissé en même temps que le petit canon sur roues fut placé au-dessus du couronnement de poupe, menaçant de sa gueule sombre la barque française et son équipage. À bord de la goélette, un tonnelet d'eau de vie fut mis en perce pour se donner du cœur à l'ouvrage et aider à couler la barque de pêcheurs. Les cinq Anglais y plongèrent allégrement leurs gobelets d'étain.

Pour les marins de l'Isle des Saints, la menace était réelle. Mais loin d'abattre les Bretons, elle sembla leur donner un regain de force et de fureur. Immédiatement, Fanch donna le commandement du feu à Jean Spinec, pendant que lui gardait celui de la barque. Paul Piton secondait les deux hommes. C'est dans une parfaite cohérence qu'ils géraient l'embarcation louvoyant, virant de bord et évoluant avec facilité dans les eaux du navire.

À bord de la *Jeune Marguerite*, on ne savait où donner de la tête. Trop peu nombreux pour gouverner le bâtiment et se défendre, les cinq Anglais, de plus en plus saouls, ne savaient que faire. Le canon en fonte, petit de taille, était cependant très

lourd et difficile à manœuvrer, alors que la barque de pêche se rendait particulièrement mobile. Dès le début des hostilités, Jean Morgan et Maurice le Cléac'h avait été enfermés dans l'entrepont d'où ils ne pouvaient rien faire, sinon prier pour le salut et la réussite de leurs sauveurs. Ils écoutaient l'aboiement du canon mais savaient que les boulets tombaient à l'eau sans toucher leur cible mouvante car aucun cri de victoire ne ponctuait la canonnade. Par contre, ils entendaient les coups de mousquets fusillant sans relâche la moindre tête anglaise dépassant du bastingage.

Le second de l'*Actif* commandant le brick ne savait plus comment se défendre. Le harcèlement de ces Français lui faisait penser aux moustiques de l'été, tournoyants, agaçants, énervants, mais insaisissables. Une balle lui avait frôlé le cuir chevelu, faisant s'envoler son chapeau et laissant une longue traînée sanguinolente sur son front. Un de ses hommes se tenait à terre, peut-être mort, un autre était blessé à l'épaule. Il aurait été tellement plus simple pour lui de tourner le dos aux pêcheurs et de fuir de toute sa toile, mais Dieu lui-même semblait l'avoir abandonné et les voiles refusaient de se gonfler, alors que les Bretons avaient des avirons pour manœuvrer avec agilité. Enfin, la barque des pêcheurs fut à sa portée au bout de la gueule de son canon ne demandant qu'à cracher son boulet. Mais lorsqu'il voulut charger la bête, il se rendit compte qu'il n'avait plus d'explosif. Dans un début de panique dû à son ivresse, il se souvint qu'il y avait un quartaut de poudre dans l'entrepont. Hurlant, il ouvrit la porte verrouillée, ordonnant aux deux prisonniers de trouver ce tonnelet et de le lui apporter.

Aussitôt, Jean Morgan et Maurice le Cléac'h se mirent à chercher et découvrirent rapidement le baril. Désireux de venir en aide à leurs compatriotes, ils ouvrirent le sabord et voulurent le jeter à la mer. Mais celui-ci était trop volumineux. Avec des gestes fébriles, ils ôtèrent son couvercle et balancèrent à l'eau tout son contenu. Lorsque, excédé d'attendre, le second de l'*Actif* descendit chercher lui-même l'explosif, il ne trouva que la barrique vide. Comme assommé par ce coup de grâce, de plus en plus ivre, il regagna le pont où il abaissa lui-même son pavillon, provoquant des hurlements de joie de la part des pêcheurs de l'Isle des Saints. La *Jeune Marguerite* revenait sous Fleur de Lys.

Fanch Thymeur fut le premier sur le pont, accueilli par Jean et Morgan, ravis d'avoir échappé au ponton britannique. La barque fut solidement arrimée au vaisseau. Les îliens s'égayèrent bruyamment dans toutes les coursives du bâtiment. Ils le fouillèrent de l'entrepont aux cales, du carré des officiers à la cambuse mais aucune découverte de fret ne vint récompenser leurs efforts. Tout au plus ramenèrent-ils le tonnelet d'eau-de-vie déjà bien entamé, des cruchons de vins, sept tonneaux de lard salé, un de beurre, un de farine, un de biscuits et deux quintaux de pois secs. Seuls Fanch, Paul et Jean, les maîtres pêcheurs, savaient avant la fouille que les cales étaient vides, le navire laissant paraître sa ligne de flottaison très au-dessus de la mer. Tous trois espéraient sur la probité du Conseil des Prises pour recevoir une récompense méritée.

Avec Fanch comme capitaine, la *Jeune Marguerite* gagna rapidement l'anse de Saint Guénolé où elle fut accueillie sous les ovations des îliens. Les Anglais furent débarqués et soignés chrétiennement sous la protection du recteur. Le représentant de l'Amirauté, en place dans le bourg pour veiller aux effets de débris provenant des naufrages arrivant à l'Isle des Saints, ne put empêcher le pillage en règle de la nourriture trouvée à bord du bâtiment. Il assista, impuissant, à la distribution des barils entre les femmes ainsi qu'à la magistrale beuverie des hommes se partageant tout

l'alcool qu'il y avait à bord. En colère après la population îlienne ayant refusé de lui obéir, il fit un compte rendu de l'état de la nourriture trouvée puis volée et évalua traîtreusement la perte de ces provisions pour l'Amirauté à plus de six cents livres.

Il fallut deux journées entières aux îliens pour dessaouler. Enfin, les trois maîtres de barque mirent leurs plus beaux habits pour se rendre auprès du greffe de l'Amirauté de Quimper à Audierne, sur le continent. Celui-ci, calé derrière son bureau, les avant-bras bien protégés par des manchons de velours, fronça un sourcil en apercevant les trois compères debout, mal à l'aise devant lui. Ils se tenaient droits cependant, les larges bérets de laine noire dans leurs mains craquelées par la pêche et les avirons. Sous leurs vestes en bure sombre, ils portaient des paletots de laine écrue sur leur chemise de toile de lin. Leurs culottes bleues de laine bouillie étaient enserrées aux genoux par des gamaches boutonnées tombant jusqu'à leurs sabots cloutés. Ils restaient dignes ces fiers îliens. Pourtant, en les contemplant, le greffier ne pouvait s'empêcher de plisser son nez et d'y porter un fin mouchoir parfumé. Pour lui, ils sentaient tous les trois le poisson.

- Vos noms ? s'enquit-il.

- François Thymeur, Paul Piton et Jean Spinec de l'Isle des Saints, répondit Fanch. Nous venons réclamer notre part pour la prise de la *Jeune Marguerite*, pour nous et pour notre équipage.

- Nous verrons cela. Conte-moi donc comment cette embarcation arriva sous votre protection.

Fanch s'exécuta de bonne grâce, confirmé silencieusement par de grands hochements de têtes de ses amis.

- Montrez-moi votre lettre de marque, confirmant votre commission de corsaires, demanda alors le secrétaire.

- Nous n'en avons pas, répondit Fanch, mais nous avons repris ce navire à l'Anglais pour le rendre au Roi de France.

- Qu'est-il advenu du fret du bâtiment ? continua le greffier sans tenir compte de l'intervention du marin.

- Il n'y en avait guère, répliqua Jean.

- Je suppose que vous avez une lettre pour moi de la part du représentant de l'Amirauté de votre île, prouvant vos dires, insista le fonctionnaire en les regardant par-dessus ses lunettes.

- Oui, répondit Paul en lui tendant un pli, ignorant ce qu'il contenait car ils étaient tous les trois illettrés.

- Voyons ça... Il est écrit là que vous avez volé une cargaison évaluée à six cent trente-deux livres !

- Six cent trente-deux livres ? cria Jean étonné.

- Mais quelle cargaison ? demanda Fanch.

- Du beurre, de la farine, des pois, des biscuits, du lard salé, de l'alcool, indiqua le secrétaire en suivant du doigt les lignes écrites finement à la plume.

- Ça valait pas six cent trente-deux livres ! s'emporta Paul en serrant le poing.

- Non, ça les valait pas ! rugit Fanch en attrapant le greffier par le col. Nous, on a risqué notre peau pour vous ramener un navire français et maintenant vous nous traitez de voleurs ! Ah ça, monsieur, prenez bien garde ! Ce n'est pas la première fois que

l'administration maritime nous fait coup bas. Mais n'oubliez pas que nous, les gars de l'Iroise, avons le pouvoir de lutter contre les corsaires et les forbans d'Albion. Et n'oubliez pas non plus le nombre de marins de la Royale ou du Levant que nous sauvons en cas de naufrages. Ne nous traitez pas de moins que rien, monsieur ! continua-t-il en relâchant brutalement le secrétaire terrorisé. Nous sommes tous trois de grands maîtres de barques, honorablement connus.

- Calmez-vous messieurs, tremblota le gratte-papier en remettant ses lunettes en place, je pense que le mieux est que j'en réfère à mes supérieurs. Je vais leur écrire et vous recevrez leur décision par votre représentant de l'Amirauté de votre bourg.

- Ah gast¹³ ! Ce crétin ! murmura Jean entre ses dents.

- Je ne peux rien faire de plus pour vous, messieurs ! Maintenant, laissez-moi je vous prie. Vous serez prévenus en temps et en heure de ce qu'il adviendra de la *Jeune Marguerite*.

Les îliens se retrouvèrent sur la place du port. Ils remirent leur béret et se dirigèrent silencieusement vers la taverne d'Ys. Ils avaient le sentiment qu'ils allaient se faire avoir. Après plusieurs gobelets de vin, il ne leur restait dans le cœur que la fierté de l'aventure tentée et réussie de main de maître. Ils avaient tous les trois conscience que si un bâtiment de guerre français ou anglais les avait arraisonnés, ils auraient été pendus comme pirates car, comme l'avait fait remarquer le petit gratte-papier qu'ils venaient de quitter, ils n'auraient pu produire ni lettre de courses ni commission pour prouver leur bonne foi.

Le greffier prit son temps. Il n'avait pas apprécié se faire malmener par des sauvages de l'Isle des Saints. Il écrivit à l'Amirauté le 3 mai, en relatant l'affaire du mieux qu'il put. Il avait pensé falsifier la vérité pour amoindrir le rôle des pêcheurs, puis il se rappela que le recteur de l'île savait lire et qu'il pourrait avoir copie de sa lettre si son évêque en faisait la demande. Aussi, peureux, craignant de voir revenir les trois hommes dans son bureau, s'en tint-il à la vérité telle que les marins la lui avaient contée et confirmée par la lettre du représentant de l'Amirauté.

Pendant ce temps-là, à bord de l'*Actif*, William Scott avait invité à sa table le capitaine de la *Jeune Marguerite*, traitant ainsi avec honneur son prisonnier, pendant que le reste de l'équipage français restait à fond de cale aux biscuits secs et à l'eau croupie. Le repas se déroula dans une parfaite courtoisie. Monsieur Scott parlait couramment le français et la langue ne fut pas un obstacle entre eux. Toussaint Allain provoqua un énorme éclat de rire chez son voisin de table lorsqu'il raconta qu'il avait refusé de verser la somme imposée par le convoi de navires marchands afin d'être sous protection armée.

- En grande ligne, mon cher ami, vous êtes en train de me dire que les Français sont des voleurs ! s'exclama gaiement le capitaine anglais.

- Mais oui, confirma fermement le sieur Allain. L'Amirauté nous tient à sa merci et la somme demandée s'apparente à une rançon, rien de moins. C'est comme si nous lui livrions nous-mêmes nos vaisseaux de commerce et qu'elle nous libère contre forte somme d'écus. Car, dites-moi Capitaine Scott, que fait-elle au juste pour nous défendre ? Rien du tout ! Je reste persuadé que si nous nous mettions en convoi sans protection

¹³ Ah gast ! : juron.

militaire, vous, Britanniques, ne tenteriez rien pour nous attaquer, car nous serions bien trop nombreux ! N'ai-je pas raison ?

- Je ne sais pas, c'est à voir. Mais votre récit me plaît. Pourquoi n'avoir pas mis votre idée à exécution ?

- Parce que les autres armateurs sont trop frileux ! répondit Toussaint dépité. Aucun n'a voulu tenter l'aventure avec moi sans être armé. C'est là que j'ai décidé de suivre le convoi, en restant assez loin pour n'avoir rien à payer et assez près pour être sous protection.

- Lorsque je vous ai abordé, vous en étiez bien éloigné, remarqua l'Anglais en souriant.

- C'est ma foi vrai que j'ai parfois du mal à gouverner la *Jeune Marguerite*. Au fond, je suis un négociant, pas un navigateur.

- Vous avez mille fois raison, Monsieur. Aussi, je n'ai pas à vous garder à mon bord en tant que navigant prisonnier. Je propose de vous rendre votre liberté dans un port, du côté de Vannes où nous allons bientôt faire relâche. Sans rançon ! précisa-t-il.

- Mais pourquoi feriez-vous ça, Capitaine ? s'étonna le Français.

- Parce que vous m'avez amusé, et également parce que j'aime votre idée de convois marchands non armés, qui me rendra les prises plus faciles. Je vous en prie, poursuivez dans cette idée, lorsque vous déciderez de refaire du cabotage le long des côtes du Royaume de France.

- Vous me rendez également mon brick et mes hommes ?

- Que nenni, sourit cruellement l'officier. La vente de la *Jeune Marguerite* et la récompense pour la prise de votre équipage me revient, naturellement. Ce sont des marins ! Je peux donc les traiter en tant que tels. Mais vous, mon cher monsieur Allain, je crois que vous me serez plus utile affranchi que prisonnier. Vous êtes libre. Considérez-vous dès à présent comme invité à bord de l'*Actif*.

Comme promis, Toussaint Allain retrouva la terre ferme du côté de Vannes où un canot le déposa sans dommage. Surpris de sa bonne étoile, il prit la diligence pour regagner Morlaix au plus vite. Mais alors qu'il faisait une halte dans une auberge de Quimper, il entendit raconter les exploits des pêcheurs de l'Isle des Saints. Immédiatement, il songea à récupérer son navire. Le lendemain, au lieu de poursuivre son voyage, il se rendit au siège de l'Amirauté où il se fit confirmer que la *Jeune Marguerite* était bien sous protection de la France et qu'elle allait bientôt être vendue au profit personnel de l'amiral. Celui-ci, également duc de Penthièvre, accepta de le recevoir et écouta sa supplique.

- Je vous présente une requête à fins de restitution, osa le commerçant après les salutations d'usages.

- Vous me demandez donc de vous rendre votre bâtiment, Monsieur ? J'en suis fort marri, car qu'aurais-je à y gagner ? demanda le représentant du Roi pour les affaires maritimes.

- Voyons monsieur le Duc, je suis un détaillant. Nous pouvons certainement faire affaire vous et moi. Il doit y avoir dans le fret que je transporte habituellement, quelques articles vous intéressant pour votre usage personnel... des tissus, ou quelques tonneaux.

- Cela se peut, effectivement, que votre idée m'inspire... Dites-moi, monsieur Allain, vous faites bien le négoce de cette eau-de-vie gasconne descendant en gabare jusqu'à Bordeaux ?

- Mais oui, Amiral, tout à fait, je commerce de l'Armagnac, mais aussi du Cognac et du vin d'Aquitaine que l'on trouve tout le long de la Garonne.

- Du sel, du safran et aussi de ces pruneaux à demi séchés ?

- C'est cela même monsieur le Duc. Pensez-vous que nous pourrions faire affaire vous et moi ? insinua l'habile acheteur.

- C'est bien beau tout ça, mais qu'en sera-t-il des frais d'enquête, de justice, de gardiennage du bâtiment, tous les frais... je dirais... officiels ? insinua le noble rusé.

- Je prends tout à ma charge ! s'exclama Toussaint Allain. Et dans un élan de générosité, il ajouta : Je vais même indemniser les pêcheurs s'étant portés au secours de mon brick !

- Vous feriez cela ? insista le duc amusé.

- Sur mon honneur ! répondit Toussaint Allain, se levant de sa chaise, la main droite posée sur sa poitrine à l'emplacement de son cœur.

- Asseyez-vous, monsieur. Je pense que nous allons pouvoir nous entendre, entreprit l'aristocrate en trempant la pointe d'une plume d'oie dans son encrier.

Sur l'île, la réponse du Conseil des Prises parvint au représentant de l'Amirauté. Elle était datée du 23 mai et signifiait un arrêt de confiscation pure et simple du brick, avec mise en vente au profit du duc de Penthièvre, Amiral de France. Rien n'était prévu pour les pêcheurs îliens qui en ressentirent un profond désappointement. Puis, quelques jours plus tard, une seconde missive arriva sur l'île. Il y était précisé que Toussaint Allain se proposait d'indemniser raisonnablement les pêcheurs ayant repris la *Jeune Marguerite* aux griffes anglaises. Le procureur du Roi, le sieur de Kergoz, fixa le montant de la gratification. Morgan et le Cléac'h reçurent cent livres chacun, ainsi que la barque de pêche comptant pour une part entière. Quant aux îliens, ils devaient recevoir la même somme mais il fut ôté les six cent trente-deux livres de « cargaison volée ». Ils eurent donc en récompense à peine quelques pièces par personne. Pourtant, sur l'Isle des Saints, nul ne regretta cette aventure, car elle contribua à faire reconnaître ses habitants comme des marins intrépides et hors pairs.

- Et puis, lança Fanch Thymeur en levant son verre dans un éclat de rire, c'était une bonne blague à jouer aux Anglais !

La nuit du canon

Île de Noirmoutier

1793

C'est le 29 septembre qu'il est arrivé au passage du Gois. La veille, il a campé à une lieue de là, pour être certain d'être au rendez-vous de la marée. Maudit endroit qui l'oblige à prendre des guides locaux ! Il plisse le nez de dégoût sous l'odeur vivifiante de l'iode. Une mouette traverse le ciel et semble l'appeler d'un cri strident. Hautain et indifférent, face à la mer, il ne lui lance pas un regard.

L'ancien lieutenant de vaisseau de la marine royale, François-Athanase de Charrette de la Contrie, porte haut le verbe et l'uniforme. En pleine force de l'âge, il accuse à peine les trente années ne pesant guère sur ses épaules. Grand et mince, il aime sacrifier à la mode, cependant en ce moment stratégique, il ne pense point à sa mise pourtant élégante. Toute sa concentration est tournée vers son Roi, auquel il a fait allégeance. Il est prêt à donner sa vie pour l'armée catholique et royale, ainsi que pour le Royaume de France.

De l'autre côté de la mer, une île semble le narguer. C'est pour elle qu'il est là. Il la veut. Il l'aura. Il a tout prévu pour ça. Derrière lui, deux mille hommes attendent son ordre de marche. Ils sont dans l'obligation de garder le silence, car l'eau porte les sons mieux encore que l'air. Pourtant, des chuchotements parviennent aux oreilles délicates du jeune officier.

Une saute de vent secoue le panache blanc ornant le chapeau de monsieur de Charrette. Son alliée sur l'île est Madame Mourain de l'Herbaudière, l'épouse du premier maire noirmoutrin, à présent condamné. Elle lui a garanti que les îliens sont majoritairement royalistes et que la garnison n'est que peu peuplée, à peine un bataillon d'infanterie de trois cents hommes, menés par le colonel Wieland. Mais François-Athanase est un trop fin stratège pour avoir la naïveté de croire que la prise de l'île sera aisée. Il préfère pêcher par excès de prudence. Debout face à la mer, il fronce les sourcils et repasse dans sa tête les différentes phases de l'attaque qu'il a programmées de main de maître.

Cette île qu'il convoite, il ne peut pas se permettre de la laisser à d'autres. Elle représente trop d'avantages pour lui. Avec elle, il commandera les communications entre le Royaume d'Angleterre et celui de France ; il aura un bon port de relâche et de ravitaillement ; enfin, il possédera le filon de l'or blanc. Gouverner l'île, c'est faire une brèche importante dans le plan des Révolutionnaires. Il veut devenir « le Maître » du lieu, au nom du Roi. Cette terre serait un navire, il y a beau temps qu'il aurait fait cracher les gueules de ses canons et il posséderait le bâtiment. Elle se positionnerait sur le continent, il aurait déjà lancé l'assaut comme il l'avait fait à Saumur en juin de cette même année 1793. Mais voilà, Noirmoutier est une île, munie d'une excellente ligne de défense contre les vaisseaux ennemis, et d'un étroit gué dans les vases maritimes, sur lequel il est impossible d'aller sans guide ni sans se salir les bottes. Seule la marée donne son aval pour un passage.

Le chevalier de Charrette ne peut retenir un mouvement d'humeur. Il espère au moins qu'il y aura quelques jolies jouvencelles pour mettre dans son lit une fois la prise réussie. Peut-être même Madame Mourain. Il a cru comprendre qu'il ne lui était

pas indifférent. Il se targue d'être un amant expérimenté. Sauf peut-être avec Marie-Angélique. Mais elle, c'est différent. C'est son épouse, assommante au demeurant. Elle l'attend en son château. Et bien qu'elle l'attende longtemps ! Il a vu, en passant, quelques femmes du Poitou et du Pays de Retz lui semblant agréablement girondes. Il espère que les îliennes seront aussi jolies.

Sans un mot, mais en claquant des talons tout en le saluant, un vaguemestre lui amène un pli. Selon ses ordres, une avant-garde de son armée s'est déguisée en pêcheurs. Ils sont prêts à embarquer sur les canots réquisitionnés pour l'occasion. Le vent tourne, la mer monte. « Allons ! La nuit prochaine s'annonce tout de même de bon augure », soupire le jeune noble avant de quitter son léger promontoire. D'un pas alerte, il part surveiller le déroulement de son plan.

Il est trois heures du matin lorsque Louis et Pierrick, deux des guides locaux aux idées royalistes, donnent le signal du départ. Le chevalier de Charrette est le premier à les suivre. La mer a bien amorcé sa descente et le passage est praticable. On ne voit rien à trois pas devant soi. Seul le doux clapotis de l'océan se retirant, trouble légèrement l'atmosphère. Bien qu'on soit fin septembre, le fond de l'air est doux. Près de deux mille ombres avancent par couple vers la grève noire et se laissent avaler par la nuit. Toutes les trois paires d'hommes, une lanterne est portée à bout de bras. Vu de loin, l'ensemble s'apparente à un gigantesque monstre serpentant, dont les pattes lumineuses balancent régulièrement des éclats mystérieux.

Dans la nuit et le silence, ils marchent. Les soldats sont aveugles de toute chose qui n'est pas le dos de celui qu'ils suivent. Ils glissent et s'enfoncent parfois légèrement dans la vase, mais les guides sont bons et jamais ils ne sont pris dans des sables mouvants, leur hantise. Dans la pénombre, la côte n'est déjà plus en vue, mais l'île n'apparaît pas non plus. Ils errent sans repère, entre la Terre et les étoiles, entre l'eau et l'air. Ils n'appartiennent plus à ce monde. Ils flottent dans un univers irréel. Un certain nombre de ces soldats, ayant pourtant vu d'innombrables atrocités, a peur. On peut voir de furtifs signes de croix ici ou là, et parfois, le souffle à peine perceptible de la légère brise se retirant avec la marée, emporte avec lui un lambeau de prière. Plus la piétaille avance, plus elle a les tripes retournées. Piètres soldats ! Uniquement à l'aise sur la terre ferme, ils perdent peu à peu de leur superbe en marchant sur ce qui n'est ni terre ni mer, mais un mélange des deux éléments. Ils aimeraient tellement que les îliens dorment, qu'ils puissent quitter le gué du Gois pour prendre les trois cents hommes de la garnison sans bataille ! Ils n'ont plus le cœur à se battre.

Pourtant, sur l'île, tout le monde ne sommeille pas.

- Maria ? murmure une voix pressante dans la nuit.

- Ne fais donc pas tant de bruit, René, j'arrive ! chuchote une fraîche et rieuse voix féminine.

Un jeune homme au regard clair, bien fait de sa personne, prend la main de celle venant de sortir par la porte basse. Ensemble, ils courent pour échapper au regard inquisiteur des fenêtres noires de la maison. Leurs sabots à la main, ils laissent éclater leur joie dès qu'ils ont tourné au coin de la façade. Le père de Maria ne risque plus de les entendre, maintenant. Ils connaissent, près du bois Gaudin, à proximité de la grève, un endroit douillet sous les chênes, où il leur sera possible de passer du bon temps sans

que personne ne vienne les déranger. En courant des Onchères au bois, ils n'en auront pas pour longtemps avant d'être enfin enlacés. René est un jeune artisan du sel. Maria n'a pas besoin de la lumière du jour pour voir son visage tant aimé. Elle le connaît par cœur. Ses yeux sont du bleu-gris illuminant le ciel après la tempête. La peau de son visage et de ses avant-bras, burinée par le vent, est dorée comme la croûte du bon pain du dimanche. Ses mains sont rugueuses et viriles, cuites par les cristaux. Il sent bon l'homme et la marée. Ses cheveux blonds sont longs et coiffés en catogan, juste reliés par une fine bande de soie marron. Ce ruban est la seule fantaisie du jeune ouvrier. Il l'a trouvé au sol, un jour qu'il est allé du côté du château. Sûrement un riche révolutionnaire l'aura perdu. Les muscles ronds et fermes jouent sous la chemise de lin qu'il porte sans jaquette ni veste, pour mieux guider sa belle. Maria ne l'en trouve que plus séduisant. Elle ignore combien elle-même est mignonne, la tête prise dans sa claire coiffe de travail. Sa robe et son tablier noirs se perdent dans la nuit. Seul semble présent son adorable petit visage fait pour l'amour. Sa bouche, ronde et pulpeuse, laisse apparaître les délicates perles d'émail éblouissant son sourire mutin. Ses yeux légèrement bridés sont de couleur noisette, et ses joues roses se creusent de deux irrésistibles fossettes. Sa main est confiante dans celle de son ami. Elle se laisse guider le long du chemin la menant au bout de son bonheur.

Maria est la fille unique d'un riche laboureur, qu'elle nomme, comme le font les autres personnes autour d'elle : citoyen Ganachaud. Bien qu'il soit son père, elle le craint un peu mais elle a du caractère et refuse de le laisser entièrement gérer sa vie. Le citoyen Ganachaud vient de décider sur un coup de tête, de la marier à son vieil ami Henri. Cela paraît le comble de l'horreur pour la jeune Maria. Du haut de ses dix-sept ans, le prétendant lui paraît tellement vieux et puis, oui, dégoûtant ! Alors que son jeune ami, c'est la vie, la fraîcheur, la promesse de plaisirs et d'avenir.

René est orphelin. Il travaille au service d'un riche saunier. Tous les jours, il s'occupe de son marais afin que le vendeur ait son dû de sacs de cristaux pour s'enrichir. Lui n'est pas fortuné, mais il apprécie son métier et il est courageux au travail. Il a créé de ses mains la bogue lui permettant de nettoyer les marais sans jamais abîmer la couche d'argile dormant dans le fond. Il a également fabriqué l'ételle pour le gros sel, ainsi que la lousse pour la délicate fleur saline. L'artisan qu'il est aime le travail bien fait et il ne se ménage pas pour donner satisfaction à son employeur. Tout l'été, du lever du soleil au coucher du dernier rayon, il est là, debout, à récolter l'or blanc, comme l'ont enseigné les moines. Mais maintenant que les jours sont plus courts, il a enfin du temps à lui, et celui-ci, il a envie de le consacrer à celle ayant pris ses pensées et son cœur. Il a demandé à son patron s'il voulait bien aller parler au citoyen Ganachaud, puisqu'il n'a plus de père. L'entremetteuse fut mandatée pour faire la demande. Le laboureur ne voulut rien entendre. Sa fille unique était trop bien pour ce chenapan d'artisan. Maria, cachée derrière la porte, a redressé fièrement la tête lorsqu'il l'a appelée afin de lui faire part de son refus. Elle attendit d'être seule la nuit pour laisser couler ses larmes et sa peine. Non seulement elle ne sera pas l'épousée de René, mais elle devra s'unir à Henri, un vieillard – très riche – auquel son père s'adressera dès qu'il le sera possible dans des termes bien sentis, lui a-t-il promis.

Elle a toujours connu René, mais n'en faisait pas cas jusqu'à peu. Pourtant, dernièrement, elle remarqua que ce voisin était un beau jeune homme aux yeux couleur tempête. Elle ne put s'empêcher de rougir sous son regard. En un instant, elle

perdit son cœur. Elle s'en était allée chercher le lait à la sortie de la messe et s'était aperçue qu'il l'avait suivie. Il mit plus d'un mois pour oser l'aborder, maladroit, le chapeau à la main. Elle avait fondu de plaisir à le voir s'empêtrer dans sa demande. Le premier baiser s'était donné la semaine d'avant. Le refus du Sieur Ganachaud les avait poussés l'un vers l'autre. En voulant consoler sa tendre amie, les lèvres du jeune homme avaient naturellement trouvé celles de la demoiselle en détresse sous sa blanche coiffe du dimanche. Maria en avait été bouleversée. Lorsque René lui avait proposé de la rencontrer en cachette de son père, au milieu de la nuit, elle en avait frémi de peur, mais elle avait dit oui.

À présent, elle court joyeuse dans la nuit, ravie à l'idée de retrouver les câlins la faisant trembler de bonheur, avec ce petit frisson donnant à l'interdit un piment merveilleux. Ils vont arriver à leur refuge lorsqu'ils entendent le galop d'un lourd cheval juste derrière eux. Le citoyen Ganachaud monte à cru son postier breton qu'il n'a pas pris la peine de seller et s'interpose déjà devant eux.

- Ah ça, chenapans, je vous aurai ! Encore heureux que j'ai eu envie de pisser un coup et que je vous ai vu fuir comme des malpropres ! vocifère-t-il. Que fais-tu ici, fille de rien ? Pauvre sotte ! Dieu du ciel, merci d'avoir pris ma défunte épouse sous votre protection. Tout cela l'aurait tuée ! Quant à toi, toi ! Toi ! continue-t-il d'un ton plus encore chargé de haine, un doigt menaçant tendu vers le jeune homme, toi, tu vas connaître le goût de mon bâton sur ton dos. Tu as déshonoré ma descendance !

- Mais je suis prêt à vous donner réparation, répond calmement René, devenu un peu pâle dans la nuit. Je vais marier votre Maria.

- Jamais, entends-tu ? Jamais tu ne l'auras !

- Citoyen Ganachaud, regardez... interrompt la jeune fille qui, malgré sa détresse, a le regard attiré par un filet de lumières mouvantes serpentant au loin.

- Tais-toi, donzelle indigne ! Laisse-moi régler cette affaire avec ton galant faisant le joli cœur comme si...

- Mais citoyen ! ... Père ! ose la gamine.

- Attends, je vais te souffleter pour t'apprendre à me répondre ! rétorque l'homme furieux.

- Maria a pourtant raison. Regardez sur le Gois, citoyen Ganachaud, intervient René.

- Toi, ne détourne pas la... mais, mais... que se passe-t-il donc là-bas ?

- C'est un fantôme, tremble la voix de la jeune Maria se précipitant dans les bras sécurisants de son bon ami.

- Un fantôme ? s'inquiète son père. Quelle sorcière nous a jeté ce mauvais sort ?

- Non pas, répond René. Voyez ! On dirait une longue ligne d'hommes avançant.

- Que peuvent-ils faire là au milieu de la nuit ? demande le père intrigué, toujours perché sur son large cheval.

- Ils veulent envahir l'île, citoyen. Il faut vite prévenir la garnison ! Ce sont probablement des Royalistes. Laissez-moi votre monture, j'irai vite.

- Mais... et si c'était un fantôme ? Il faut plutôt...

- Non point monsieur ! Je vous en conjure. Il s'agit bien de Vendéens. Laissez-moi prévenir l'armée. Elle est à la Maison Rouge ! C'est une supplique que je vous adresse citoyen Ganachaud, au nom de la Révolution et de la France !

- Non, jeune homme. À la réflexion, je crains que tu n'aies raison. Je te charge de raccompagner Maria chez nous. Et pas de bêtise, n'est-ce pas ! Je connais bien le colonel Wieland. Je pourrais plus facilement que toi le tirer du lit. Allez, hue Caporal ! crie-t-il en donnant de grands coups de talons dans les flancs équins. Galope mon beau ! Hue ! Hya !

Le jeune couple, encore tout surpris de la tournure que prennent les événements, se dirige de nouveau vers la grève afin d'y observer la longue file humaine patauger sur le Gois. En tendant l'oreille, ils peuvent entendre parfois les murmures des voix des militaires. Il ne fait plus de doute que René a vu juste et que des Royalistes vont envahir l'île.

Malgré les ordres du père, ils ne peuvent se résoudre à laisser leur observatoire. Main dans la main, ils ne quittent pas des yeux la triste colonne s'avancant vers eux. Le temps n'existe plus. Le Gois, qui les a toujours protégés des envahisseurs, s'offre à l'ennemi, comme la Mer Rouge s'était ouverte devant Moïse. Troublée, Maria ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre les deux histoires. Bien qu'elle se pense Républicaine, elle a sincèrement la Foi. Est-ce que Dieu veut que ces Vendéens prennent notre île ? se demande-t-elle.

Mais avant d'avoir eu le temps de répondre à cette question dérangeante, un puissant bruit de canon part de l'île. Le grondement roule et court en direction des soldats toujours sur le passage du gué. Il y a un moment extraordinaire, durant deux ou trois longues secondes, pendant lequel le temps est figé. Puis c'est la débandade et l'affolement au sein des Royalistes. Un seul coup du canon des Républicains a suffi à semer la panique.

À présent, les amoureux entendent parfaitement les cris sur le Gois. Les officiers hurlent, commandent de continuer à avancer. Mais la piétaille, à demi-morte de peur, s'éparpille dans la vase glissante et le sable humide. Certains gardent à l'esprit de ne pas quitter le chemin qu'ils viennent d'emprunter, mais d'autres n'hésitent pas à se jeter droit devant eux, sans repère pour les guider, courant à une mort presque certaine pour ceux ne sachant pas nager. Des appels répondent aux vociférations. Des militaires, violemment bousculés, tombent face contre terre dans la grève et des petites lumières s'éteignent au contact de l'eau.

Charrette hurle de colère, l'épée à la main. Sa rage surmonte le tumulte, mais personne ne l'écoute. Son courroux est au summum de son exaspération. Il piétine, il remue les bras, il est aveugle dans la nuit au milieu de la débâcle. Il ne sait plus penser. La nausée le prend. Son rêve tombe à l'eau, au sens réel du mot. Mais il veut y croire encore. Il crie, il encourage ses conscrits. Il les maudit, les menace. Le bruit du canon résonne encore dans sa tête, sonne comme un glas, alors même que le sinistre roulement est loin maintenant. Il hurle encore et toujours, des ordres, des sommations, des recommandations. Une recrue passe devant lui et Charrette le saisit par le cou. Il a envie de serrer, serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive pour punir l'homme de sa désertion... un reste de dignité lui rend la raison et les mains relâchent la proie affolée fuyant dans la nuit. Le chevalier a perdu son épée en attrapant le soldat. Ses cris de commandement se font moins forts. Sa voix s'enraille, elle s'éteint. Seul, il gesticule, tend la main vers l'île inaccessible, puis laisse retomber son bras.

À la fin, de guerre lasse, abandonné des siens, il se tourne vers le continent et commence la longue marche du retour. Louis et Pierrick ont pris la fuite eux aussi, ainsi que les autres guides. Il se fie au gros des lanternes ondulant au loin devant lui et suppose que la terre doit être dans cette direction. Déjà les courants s'inversent. La débandade a pris du temps, mais la marée ne s'est pas arrêtée pour autant. Elle continue son cycle immuable, impitoyable.

À son tour, il prend peur de cette immensité noire l'entourant et de l'eau léchant à présent ses bottes. Ses bas sont déjà trempés et la mer monte toujours. Il accélère le pas, encore plus vite, puis commence à courir devant l'avancée de l'océan. Comme beaucoup de marins, il ne sait pas nager. Lui, ayant vécu de grandes batailles sans avoir perdu la vie, va maintenant bêtement mourir à cause d'un simple mouvement de panique ! Il ne sait plus ce qu'il ressent : de la lassitude, de la peur, de la colère, de la haine ... Tout cela lui donne du cœur aux tripes pour avancer encore et avancer toujours, vers ce qui semble se dessiner devant lui comme une terre promise. Sans savoir qu'une jeune îlienne a eu, peu de temps auparavant la même association d'idées, Charrette ne peut s'empêcher de penser à ce passage de l'Ancien Testament, au moment où la Mer Rouge a refermé ses doigts de linceul glacé sur les soldats Égyptiens. L'aube charitable daigne enfin s'annoncer et lui ouvrir plus facilement le chemin. Finalement, il met le pied au sec sur le continent. Il est temps, il a de l'eau jusqu'à la taille.

Le beau chevalier de Charrette est triste à voir. Un trait de sable noir raye sa joue gauche. Il a perdu son beau panache blanc et son foulard clair. Il erre, tête nue, les cheveux dégoulinants sur ses épaules. Sa chemise sale déborde largement de sa ceinture. Pour avancer plus vite, il a voulu gagner en aisance de mouvements en quittant sa belle veste à boutons. Elle doit maintenant flotter entre deux eaux, quelque part dans la mer, en compagnie de son chapeau et de sa cravate. L'étui de son épée pend, lamentablement vide contre sa culotte de soie trempée et ses bottes sont fichues... François-Athanase n'est plus que l'ombre de lui-même.

Il se retourne vers l'île émergeant doucement de la nuit, rayonnante sur son écrin de mer scintillante. Puis, brusquement, il tend le poing vers elle : « Je t'aurai, même si cela doit être la dernière chose que je ferai, je te prendrai ! Par l'Arche de l'Église près de laquelle je suis, j'en fais le serment ! »

Sur Noirmoutier, les îliens se sont réveillés à l'aboiement du canon. La grande majorité de la population discute, se demande ce qui s'est passé, crie et rit en même temps. À la Maison Rouge, on danse le branle pour fêter la défaite des Royalistes. À la Bassotière, François-Christophe Richer fait chanter un chant républicain par ses hommes.

Wieland va voir le maire et lui raconte comment le laboureur Ganachaud a sauvé l'île des Vendéens. Celui-ci est sommé de s'expliquer. Il en oublie sa honte de devoir raconter la fugue de son enfant et le peu de moralité liée à cette fuite, pour mettre en avant que sans cette escapade, tous seraient sous la coupe des Royalistes à l'heure actuelle. Honnête, il explique que c'est l'ami de sa fille qui, le premier, a compris ce qui se passait sur le Gois. René est mandé à son tour, ainsi que la jeune Maria. Elle en profite pour parler au maire de ses amours contrariés. Son histoire émeut le premier citoyen de la commune. Dans un grand mouvement de bras, il invite la foule venue

l'écouter à ovationner le couple « sauveur de Noirmoutier ! ». Le citoyen Ganachaud n'ose plus s'opposer à la proximité de l'ouvrier du sel auprès de sa fille. Il songe à la notoriété d'être le beau-père d'un gendre aussi populaire. Et puis, après tout, il est suffisamment riche pour doter le jeune ménage. Il pourrait aussi gagner les deux bras du garçon pour l'aider aux labours. Il s'approche du saunier venu acclamer son artisan. Le maître de René se considère un peu comme son père. Une poignée de mains est vite serrée. Le vieil Henri n'aura pas la jolie jeune fille. Le 9 vendémiaire an II, jour du panais, voit célébrer les fiançailles de Maria et de René.

Sur la place d'Armes, dans le magnifique hôtel particulier Jacobsen, Madame Mourain de l'Herbaudière déchire son mouchoir de dépit. Elle a tant rêvé que le chevalier François-Athanase de Charrette de la Contrie dorme cette nuit en sa demeure, et peut-être même dans son lit. Mais l'histoire ne s'arrêtera pas à la débandade du passage du Gois, pense-t-elle. Son héros n'a pas dit son dernier mot. Elle a des amis Vendéens. Elle pourra de nouveau l'aider. Que nenni, le nom de Ganachaud ne sera pas retenu par la mémoire îlienne ! Celui du chevalier de Charrette, par contre ...

La longe de Boyard

Île d'Oléron

1837-1857

Non, je ne peux pas ! Vous me demandez l'impossible ! Je refuse ! Faites donc appel à quelqu'un d'autre !... Connaissez-vous la longe de Boyard ? Ce n'est que du sable ! Vous me demandez de construire un fort sur un banc immergé à cinq mètres sous l'eau ! Comment pouvez-vous même penser cela ? C'est complètement irréalisable... Je vous dis que c'est du sable ! C'est hors de question, m'entendez-vous bien monsieur le ministre ? Hors de question !

Le vieil homme à qui s'adresse cette diatribe reste impassible devant un tel accès de colère. Toujours confortablement assis dans son fauteuil Louis XV, il observe le personnage agité faisant les cents pas sur le parquet magnifiquement ciré de son bureau. Les hautes fenêtres, situées à l'est, laissent abondamment entrer la lumière du jour naissant, éclairant le jeune inspecteur des travaux maritimes toujours furieux.

- Assez de rodomontade ! continue celui-ci. Sébastien Le Prestre de Vauban lui-même refusa. Savez-vous ce que ce grand commissaire général des fortifications du Royaume de France répondit à Louis XIV lui faisant la même requête que celle que vous me faites aujourd'hui ? Il lui dit ceci : « Sire, il serait plus facile de saisir la Lune avec les dents que de tenter en cet endroit pareille besogne ! ». Vauban, le génie militaire, l'ingénieur, l'architecte surdoué ! Vauban a déclaré que cela était impossible ! Et Filley lui-même s'y est cassé les dents ! Forregeau a déclaré forfait... Non ! Comprenez-moi bien amiral Rosamel, monsieur le ministre, c'est impossible ! On parle de génie militaire, pas de miracle militaire. Votre fort Boyard est une utopie, un caprice, un rêve irréalisable. Un peu de sérieux voyons... Louis XIV et Napoléon 1er ont jeté l'éponge. Notre roi Louis-Philippe 1er ne peut vouloir s'y risquer à son tour ! Je crois savoir que les dix années de travaux pour tenter d'empierrer la longe ont coûté une fortune à Napoléon. Et pour rien ! Elle est toujours sous l'eau !

- Le coût était exactement celui-ci : trois millions et demi de francs, vingt mille mètres cubes de pierres, six cents hommes, deux cents marins et vingt-sept navires employés, répond impassiblement le ministre amiral. Cela en excluant les centaines de prisonniers français et autrichiens ayant travaillé sur ce projet, et sans compter non plus la construction de la base de stockage du matériel sur l'île d'Oléron, à l'embouchure du chenal de la Perrotine. Elle s'est tellement développée que les îliens l'ont appelée, sous forme de boutade, « Boyard Ville », ajoute-t-il dans un sourire.

Mais l'inspecteur des travaux maritimes ne goûte pas à la plaisanterie. À l'évocation des chiffres vertigineux, il a le souffle coupé. Il devient rouge, semble avoir du mal à respirer, rejoint brusquement sa chaise. Le ministre de la Marine se lève à son tour et contourne sa table de travail pour se placer derrière son interlocuteur. Amateur de mode, il prend le temps d'admirer la mise de ce dernier. Il s'attarde sur le pantalon collant couleur champagne, bien tenu par des guêtres laissant deviner la pointe des fines chaussures de cuir noir et souple. La chemise est de batiste de grande qualité et le nœud du foulard, servant de cravate, remonte savamment sous le menton. La veste

noire, à grandes basques et à larges revers, s'ouvre sur un élégant gilet brodé de fils de soie abricot. Le chapeau haut-de-forme, posé sur un coin du bureau, est ample. Une belle canne d'ébène cirée complète la toilette masculine de l'homme abasourdi et silencieux. L'allure soignée du trentenaire plaît à l'amiral Rosamel posant une main ferme sur l'épaule du contrôleur avant de parler.

- Ce n'est pas une demande, monsieur, c'est un ordre direct du roi. Vous ne pouvez vous y soustraire. Vous et moi allons ériger ce fort pour la gloire de la France ! Il en sera alors terminé des attaques maritimes anglaises et hollandaises. Rochefort gardera sa suprématie militaire sur les mers du Royaume. Nous bâtissons sur la longe de Boyard. La technique a fait d'énormes progrès en trente années. Nous sommes en 1837, que diable ! Nous avons les erreurs de nos devanciers pour nous servir de leçons et éviter les écueils. Ce banc de sable se laissera dompter. Le roi a demandé, le roi obtiendra satisfaction... Et si les caisses de l'État deviennent vides par rapport à ce projet, alors je puiserai dans ma cassette personnelle.

Claude du Campe de Rosamel a fière allure en disant cela. Il connaît bien la mer. Marin depuis l'âge de seize ans, vice-amiral, il est devenu ministre de la Marine et des Colonies en 1836. Il est le principal interlocuteur du souverain pour le projet du fort Boyard. À soixante-trois ans, il pense que l'assemblage, réputé impossible, de cette fortification, sera le fleuron d'une carrière bien remplie pour l'honneur de son pays. Ses atouts sont nombreux par rapport à ses précurseurs : les ruines de l'ancienne plateforme abandonnée par Napoléon sont faites de roches et vont pouvoir servir d'assise au nouveau monument. De plus, le roi a choisi les plans corrigés par l'empereur, réduisant fortement la taille du bâtiment en surface mais rendant celui-ci plus imposant en lui offrant un étage supplémentaire. Les techniques sont différentes et le génie militaire a fait de nombreuses améliorations. Enfin, il espère la paix dans la guerre opposant la France à l'Angleterre, laquelle a provoqué de nombreux dégâts pendant le faux départ de construction du fort sous Napoléon. Claude du Campe de Rosamel a bon espoir.

Il songe à ne pas faire travailler de prisonniers et préfère motiver les Oléronais à venir s'investir dans ce projet pharaonique, au moyen d'un petit salaire de compensation. Il en a discuté avec le préfet maritime qui abonde dans son sens.

- On trouve désormais facilement des manœuvres habitués à courir sur les rochers et à ne pas craindre à se mettre à l'eau. Et cependant, leur salaire n'excède pas quelques francs par jour. Il en résulte un grand avantage, c'est que l'on peut renvoyer ces manœuvres et même quelques maçons dès qu'on cesse d'avoir besoin d'eux, en étant assurés de les retrouver pour les marées suivantes ! est la réponse du préfet.

- Alors, vogueons vers la grande aventure ! lance le ministre en levant les deux bras dans un geste théâtral.

Jeannette relève son torse douloureux. Elle a dix-sept ans et elle est jolie. Depuis des jours entiers, elle travaille au goémon pour le fort. Elle n'a pas hésité à enfiler un pantalon d'homme pour entrer dans l'eau trop fraîche et tirer avec son crochet sur les algues récalcitrantes. Ordinairement, chaque tempête fait le plus gros du travail d'arrachage, mais il n'y a pas eu de grain depuis plusieurs jours. L'ouvrage doit être fait en totalité à la main. Le four à sarr¹⁴ n'attend pas et réclame chaque jour sa quantité de

¹⁴ Le four à sarr : brûlerie d'algues sèches pour en extraire la soude

varech. Il est temps pour la jeune fille de regagner la plage. Elle se sent gelée et sait que ses pieds nus sont fripés à force d'être restés trop longtemps dans la mer. Mais la besogne n'est pas terminée et il lui faut encore étendre sa récolte de la veille s'étant bien égouttée, pour la mettre à sécher au vent et au soleil, dans l'abri d'une dune de sable pâle. Avant de l'étaler, elle prend sa jupe et se la passe rapidement pour pouvoir ôter ses braies trempées. Elle retrouve un semblant de chaleur au contact du tissu épais. La kichenotte lui a bien protégé la tête et les joues de l'air marin vivifiant, mais ses lèvres sont encore bleues de froid. Elle a hâte de finir sa journée pour aller se mettre au chaud dans la maison paternelle qu'elle partage au lieu-dit Bretagne avec son frère Pascal et son père Isidore, à l'autre bout de la forêt des Saumonards. Beaucoup d'ouvriers sont obligés de rester sur Boyard Ville. Elle habite assez près pour pouvoir rentrer tous les soirs. Elle va rendre son râteau, son crochet et faire marquer ses heures par l'intendant de la Royale, avant de longer la plage sur près de deux lieues et demie¹⁵ afin de regagner son bercail.

Les hommes ne sont pas encore rentrés. Elle sait qu'ils ne vont pas tarder et prend à la crémaillère une belle marmite de mojhettes¹⁶ qu'elle a mis à tremper toute la nuit de la veille et fait précuire au petit matin. Un bel oignon vient tenir compagnie aux haricots ainsi que deux douzaines de jolies cagouilles¹⁷ améliorant encore le ragout. Un délicieux fumet accueille les travailleurs fatigués par leur journée de labeur. « Ol'é beu bon ! Jh'cré beun ol'é benèze ! »¹⁸ dira le vieux à la fin du repas en rotant un bon coup et en faisant chabrot.

Ils sont des centaines d'îliens à participer à la construction du fort. L'intendant de la Royale gère cette main d'œuvre locale, rustre, travailleuse, courageuse et dure à la tâche. Ceux du continent les appellent les « Cayens » pour se moquer, insister sur la débilité du peuple des îles inférieure à eux et accentuer sur la chance qu'ils ont de pouvoir toucher une paye de la Marine. Car tout le monde reçoit un salaire, les continentaux pleins tarifs, les Oléronais trente pour cent de moins, les Oléronaises un peu moins que leurs hommes et les enfants bien moins que leurs mères. Cayens et Cayennes acceptent les bas tarifs sans mot dire. Cet argent représente une manne providentielle pour eux et ils ne rechignent pas à besogner.

La première tâche consiste à bâtir une grande digue, la risberme, pour servir de barrage au chantier balbutiant. Il faut donc planter d'énormes pieux et y intercaler un batardeau. Tout le temps de la construction de l'assise du fort, les vagues destructrices et les courants ne peuvent ainsi plus atteindre l'édifice naissant. L'empierrement de la longe de Boyard est devenu une affaire d'État. Pour fabriquer le ciment, on installe à Boyard Ville une machine à broyer la roche. La pierre vient de différentes carrières dont les principales sont à l'île d'Aix et à Fouras. L'enrochement est directement construit sur le banc et les ruines des anciens soubassements avortés. Ceux-ci ont été entièrement détruits par trente années de tempêtes, de marées et de courants maritimes impitoyables. Cependant, en s'enfonçant dans le sable, ils ont stabilisé le plateau sous-marin et permettent un bâti plus sûr. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées comme les

¹⁵ Près de deux lieues et demie : 9 km

¹⁶ Mojhettes : haricots blancs du pays charentais

¹⁷ Cagouilles : escargots

¹⁸ Ol'é beu bon ! Jh'cré beun ol'é benèze ! : C'est bien bon ! Je crois bien que je suis rassasié !

architectes officiers du Génie et de la Marine revoient malgré tout leurs copies et consolident plus encore leurs fondations.

La soude obtenue, grâce aux algues récoltées en mer, séchées au soleil puis brûlées dans les fours à chaux, est placée dans des caissons destinés à être noyés pour caler les fondements du fort. À l'embouchure de la Perrotine, un véritable bourg prend vie et Boyard Ville prend officiellement le nom de « Boyardville » dépendant de la commune de Saint-Georges, s'étendant chaque jour davantage pour pouvoir abriter les nombreux travailleurs du chantier. Des commerces se montent. Il faut loger et nourrir les ouvriers. Une aumônerie s'installe également. Attirés par le complément financier qu'ils peuvent en retirer, les Oléronais accourent de Saint-Pierre, de Saint-Denis, du Château. De la pointe de Gatseau à celle du Chassiron, de la Côtinière aux Saumonards, toute l'île semble vouloir participer à l'aventure. Jeannette, Pascal et Isidore retrouvent de vieilles connaissances, des cousins éloignés qu'ils n'ont pas vus depuis longtemps, c'était à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. La corvée ressert les attaches îliennes. La langue parlée est le patois local. L'aumônier sert souvent d'interprète auprès des officiers de la Royale. Pendant que les femmes et les enfants travaillent au goémon, les hommes sont divisés en deux groupes. L'un reste sur l'île à broyer la pierre pour faire du ciment et préparer du béton, pendant que l'autre besogne sur la longe à tasser le soubassement. À marée basse, la première communauté apporte sur le banc le mortier frais à prise rapide et travaille conjointement avec la seconde pour sceller l'enrochement avec la soude et les gros blocs de granit. Pour gagner du temps, un remorqueur à vapeur très moderne est chargé d'amener les gabares du port de la Perrotine à la longe de Boyard. Ce moyen de transport particulièrement rapide permet d'économiser de nombreux jours de labeur.

Il y a peu d'interruptions sur le chantier. Une fois le granit manquant et la commande n'arrivant pas, les hommes sont renvoyés chez eux. Ces quelques jours de congés forcés permettent aux Oléronais de retourner à leur terre, leur pêche ou leurs marais salants. Mais très vite, ils sont rappelés et les cadences infernales reprennent. Une autre fois, une épidémie végétale touche les travailleurs indirectement. En effet, c'est la pomme de terre qui, en cette année 1845, est décimée, provoquant des carences de nourriture importantes auprès de la population. Les champs oléronais sont réquisitionnés et de maigres rations de haricots secs remplacent les pommes de terre dans les gamelles quotidiennes.

Au mois d'octobre de la même année, particulièrement froid et humide, une autre contagion fait son apparition dans cette époque de demi-famine. Les intendants de la Marine, ne comprenant pas le patois, ne savent plus où donner de la tête. Tout le monde se plaint : « O m'chacote dans l'calâ »¹⁹. « Ol'é cadut »²⁰. Lorsqu'ils demandent aux ouvriers ce qu'ils ont attrapé, ils s'entendent répondre : « In chaud-feurdit »²¹. Et quand ils disent aux Oléronais de sortir travailler sous la pluie glacée, ils se sentent agressés par des petites phrases assassines faites de mots qu'ils ne comprennent pas « O fait' in temps à pas mett' in cheun d'houère²² ! ». Heureusement, la maladie ne dure pas et tous peuvent reprendre le travail.

¹⁹ O m'chacote dans l'calâ : J'ai mal à la tête.

²⁰ Ol'é cadut : Je suis malade.

²¹ In chaud-feurdit : Un chaud et froid.

²² O fait' in temps à pas mett' in cheun d'houère ! : Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors !

Rosamel, n'étant plus ministre mais député du Var, sait maintenant de façon certaine, l'inutilité de la future bâtisse sur la longue de Boyard, déjà obsolète avant même d'être commencée. Il y a quelques jours à peine, il a étudié les plans de nouvelles armes vraiment performantes. Il s'éteint le 27 mars 1848 sans avoir vu le fort Boyard jaillir de la mer. Les ministres de la Marine et des Colonies se succèdent rapidement et laissent faire le destin du vaisseau de pierre dont les fondations sont encore recouvertes à marée haute : Jean Tupinier, Guy-Victor Duperré, Albin Roussin, Ange-René-Armand de Mackau, Napoléon-Auguste Lannes sous la Monarchie ; Dominique-François-Jean Arago, Victor Schoelcher, Joseph-Grégoire Casy, Jules Bastides, Raymond-Jean-Baptiste de Verninac-Saint-Maur sous la Seconde République.

En octobre 1848, l'assise est terminée. Il aura fallu onze années de labeur, sans compter le travail d'étude fait sous Louis XIV ni la mise en place des soubassements sous Napoléon. À sa base, elle est de cent mètres de long, cinquante mètres de large. Elle fait sept mètres de haut dont les deux mètres supérieurs sont au-dessus de l'eau à marée haute. Rien que l'assemblage des fondations a coûté à la France deux millions neuf cents mille francs. Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République Française a d'autres préoccupations et ne donne pas l'ordre d'arrêter les travaux.

La construction du monument à proprement parler peut commencer. Celui-ci est prévu de forme elliptique, long de soixante-huit mètres, large de trente et un mètres, haut de trois étages sur une vingtaine de mètres contenant soixante-six casemates. Il s'agit d'un gigantesque anneau de pierre, aplati, posé sur la mer, à mi-chemin entre l'île d'Oléron et l'île d'Aix. Comme la portée des canons, au début de l'assemblage de la forteresse, est de mille cinq cent mètres, laissant un passage hors de portée des batteries françaises contre les navires ennemis, le bâtiment devait permettre de verrouiller l'entrée de la Charente et d'assurer la sécurité du port de Rochefort. Pourtant, de Verninac-Saint-Maur est inquiet. Alors que les Anglais se tiennent relativement tranquilles, on parle dans son entourage de nouvelles pièces d'artillerie capables de tirer très loin avec une grande précision. Le ministre de la Marine s'interroge sur l'utilité du futur fort en cas de réussite de telles armes. Mais, sans contre-ordre du président Bonaparte, il n'ose interrompre le chantier et laisse la structure se monter. Le vaisseau de pierre prend forme sous la force et la motivation des hommes.

C'est Marc-René marquis de Montalembert qui en a lui-même dessiné les plans, s'appuyant sur ses études très sérieuses parlant de la fortification perpendiculaire, rendant l'art défensif supérieur à l'art offensif. Créateur de ce nouveau système, il avait du talent pour l'amiral Rosamel, lequel reconnaissait de plus les hauts faits de guerre de ce génie de l'architecture militaire. Le fort Boyard est un parfait exemple de cet esprit cartésien au service de la défense navale. Tout est prévu. On y accède par la façade sud-ouest. Quelques échelons conduisent de la mer à la solide porte de bronze barrant l'entrée. Pour résister aux éventuelles attaques de navires de guerre, le mur extérieur fait deux mètres vingt, alors que les plafonds voûtés mesurent un mètre vingt d'épaisseur. Les magasins à vivre sont nombreux et les soutes à munitions bien placées. On peut compter soixante-six pièces et treize soutes, ainsi qu'un sous-sol en forme de cave, placé sous le niveau de l'eau. Deux volées de marches en bois facilitent l'accès aux étages en partant de la cour centrale, véritable cœur du vaisseau. En tout,

quatre escaliers montent du rez-de-chaussée au premier étage. En haut, la terrasse sert essentiellement à la récupération de l'eau de pluie canalisée vers les vastes citernes. Celles-ci permettent une réserve de trois cent vingt-cinq mille litres d'eau douce, pour abreuver un contingent de deux cent cinquante hommes pendant deux mois. Comble de confort, un système ingénieux de pompes modernes fournit l'eau courante dans les étages tandis que des égouts évacuent les eaux usées vers la mer.

Jeannette est fière de travailler au fort. Elle envie son frère et son père de pouvoir monter sur les bateaux pour aller sur le chantier lui-même. Elle ne se doute pas qu'elle et les îliens travaillent peut-être inutilement parce que la portée des nouvelles armes est telle, qu'elles peuvent maintenant tirer d'une île à l'autre, sans avoir besoin d'un relais central.

Les gabares transportent inlassablement des pierres provenant des carrières de Saintonge toutes proches. Celle de Crazane, dure, est choisie pour sa résistance. Elle sert pour le mur d'enceinte. Celle de Saint-Savinien, plus tendre mais plus chaleureuse couvre les parois intérieures. On met de la brique aux embrasures. En moins de deux ans, un débarcadère est mis en place pour permettre le déchargement plus facile des matériaux et des ouvriers. Ceux-ci sont les premiers à habiter le fort dès qu'une partie du rez-de-chaussée est terminée. Cet arrangement permet d'accélérer encore les cadences et Pascal ne rentre plus le soir dans la maison paternelle. Il imagine sa jeune sœur Jeannette, seule avec son père au coin du feu, pendant qu'il souffre de l'humidité des froides nuits d'hiver. Mais il est heureux de participer à l'élaboration de ce bâtiment faisant la fierté des îliens. Il sait qu'au petit matin par temps clair, lorsque les siens quittent leur maison à Bretagne, ils peuvent voir de leur plage le grand monument s'élever lentement vers le ciel et cela le contente.

La valse des ministres de la Marine continue : Destutt de Tracy, Romain-Desfossés, Ducos, Vaillant, de Chasseloup-Laubat, Fortoul, pour la Seconde République. Puis, le Second Empire prend place, avec le régime Bonapartiste de Napoléon III. Mais rien ne change pour la longe de Boyard se bâtissant contre vents et marées, bouleversements climatiques comme politiques. Ducos reprend le ministère, mais c'est Alphonse-Ferdinand Hamelin qui a le plaisir d'annoncer à Napoléon III la fin des travaux.

En effet, en à peine neuf années, la construction du fort sur ses fondations est achevée sur la longe de Boyard. Il aura coûté un peu moins de cinq cent mille francs, peu de choses en comparaison du prix des assises. Comme pour permettre au cœur du vaisseau de pierre de battre, une gigantesque horloge est installée à l'opposé de la tourelle. Avec la mise en place du sémaphore, c'est la dernière fois que la Royale a besoin des Oléronais. Pascal sent une larme couler sur son nez en montant sur la gabare le ramenant vers le chenal de la Perrotine pour un voyage sans retour. Cela fait maintenant vingt ans qu'il travaille sur ce chantier de l'armée.

Pourtant, il y a eu peur. Un jour, en débarquant du matériel, il est tombé à l'eau. La roche l'ayant entraîné dans sa chute l'a poussé vers le fond et il a cru qu'il allait mourir noyé. Il a pu, sans savoir comment, contourner le granit avant que celui-ci ne touche le sable et ne l'écrase. Puis il est remonté à la surface où des mains secourables l'ont agrippé. Une autre fois, alors qu'il logeait sur l'enceinte, une violente tempête a soulevé la mer. Les vagues étaient monstrueuses. Elles jaillissaient haut dans le ciel, se fracassant contre le rempart en construction, inondant les lieux. Le fort tremblait, oscillait, les pierres nouvellement scellées tombaient et roulaient au sol, écrasant tout

sur leur passage. Les ouvertures dans le mur laissaient entrer des paquets d'océan allant rejoindre les déferlantes sautant par-dessus bord dans la cour au centre du fort. Les manœuvres et les ouvriers étaient persuadés que jamais ils ne reverraient leur île. Suite à cette tempête monstrueuse, certains ont par la suite refusé de revenir sur la forteresse. Jacques y est retourné et il ne l'a pas regretté.

Il sait que ses pas le porteront dorénavant souvent vers la plage de Boyardville pour admirer le fier vaisseau immobile, insubmersible, indestructible. Il va rejoindre sa petite maison à Bretagne où l'attend son père Isidore. Jeannette est mariée avec un ouvrier du fort venant de Bonnemie. Ils ont une ferme et quelques acres de marais. Comme tous les Oléronais, ils se sentent un peu dépossédés de l'encartage du fort Boyard sur le cadastre de l'île d'Aix. Mais demande-t-on l'avis de Cayens ? Ils sont juste bons à servir de bêtes de somme.

Et les militaires font leur entrée. Les gabares portent maintenant des munitions, des uniformes. Les soutes se remplissent peu à peu. L'intendance prend position dans le rez-de-chaussée, ainsi que le magasin à poudre et le corps de garde. Les officiers et les sous-officiers se réservent le premier étage. Au-dessus d'eux se trouvent les chambres des soldats. Les petits métiers y prennent également place, la blanchisseuse et la lingère, les deux cordonniers et la couturière, la cantinière et le marmiton, l'armurier et le charpentier, le barbier et le chirurgien, le pharmacien et l'infirmière, tous les corps de métiers nécessaires au bon fonctionnement d'une armée. La vigile gagne son poste dans la tourelle et le sémaphore est prêt à envoyer et recevoir des signaux lumineux. Seules manquent les soixante-quatorze pièces d'artillerie. Vu les progrès des armements, elles sont devenues inutiles. Un brise-lame fait également défaut et l'accostage des bâtiments est toujours délicat. Aussi cette construction est-elle mise en projet pour une date ultérieure.

Debout sur la muraille en arc de cercle enserrant le fort de la Rade sur l'île d'Aix, un homme d'une cinquantaine d'années regarde le vaisseau de pierre lui faisant face, avec en arrière fond la côte de l'île d'Oléron. Il est élégant et porte à la main une canne d'ébène cirée, la même qu'il avait dans le bureau d'un vieil amiral lui ayant affirmé : « Nous bâtirons sur la longe de Boyard ! ».

L'inspecteur des travaux maritimes se perd dans ses souvenirs et sourit à l'évocation de sa colère et de son refus de construire sur du sable. À l'époque, il croyait que la fameuse longe tenait son nom des Slaves, ces boyards aristocrates des pays orthodoxes de l'Europe. Il sait à présent qu'il n'en est rien. Le nom Boyard vient juste d'une déformation de ce patois local qu'il n'a jamais réussi à comprendre. La longe de Boyard signifie Le banc des Hollandais. Ce sont des navigateurs de ce pays qui l'ont découvert et encarté les premiers sous le nom de « Banjaert²³ Hollandis ». Les îliens souvent illettrés ont rapidement déformés le premier mot qu'ils entendaient.

Oui, l'inspecteur craignait de bâtir sur du sable. Et pourtant, le vieil amiral avait raison. La longe s'est laissée dompter. Le fort devant lui s'éclaire de mille feux sous les rayons d'une aurore lumineuse, riche de promesses. Il sait, le technicien, que son édifice ne servira jamais pour l'artillerie. Les plans d'architecte de cette forteresse ont connu de nombreux bureaux, royaux, présidentiels, révolutionnaires, d'empire. Ils ont

²³ Banjaert : prononcez "Banyart". Les îliens comprenaient "Boyard hollandis"

vu passer une vingtaine de ministres de la Marine et des Colonies du début à la fin de sa construction depuis 1837. Aucun n'a ordonné l'arrêt des travaux.

L'inspecteur pense qu'un jour le fort Boyard sera connu du monde entier. Il ne peut expliquer pourquoi. Il le sent en lui. Il n'a aucun doute.

Petite Falaise

Île de Sein

1900

Je vous en prie, madame Quéméré, racontez-moi ! supplie la journaliste.

- Pourquoi veux-tu savoir ? interroge la vieille dame. Tu n'étais même pas née.

- Parce que vous êtes la seule à y avoir été heureuse.

- C'est pourtant vrai, répond la Bretonne.

- Mais tous les autres sont devenus fous ou ils sont morts ! insiste la chroniqueuse en avançant le magnétophone allumé devant son interlocutrice, sur la table de la cuisine qui les sépare.

- Gast, c'est que la *Petite Falaise* ne les a pas voulus, reprit doucement Marie. Alors, elle les a rejetés. Pour certains, c'était terrible !

- Expliquez-moi ! Pourquoi appelez-vous *Tévennec* la « Petite Falaise » ?

- Tu n'es pas bretonnante toi, n'est-ce pas ? sourit alors l'espiègle Bigoudène. *Petite Falaise*, c'est *Tavenok* en vieux breton. Et *Tavenok* a donné *Tevnenneg* puis *Tévennec* en breton moderne...

Les yeux bleus se perdent dans les brumes des souvenirs, mais la voix ne raconte pas. La journaliste décroise et recroise ses longues jambes fines pour marquer son impatience qu'elle n'ose cependant pas afficher trop ouvertement. Cette interview que Marie Quéméré lui a promis, elle la veut, quitte à y passer la journée. Elle tente une autre approche.

- Bien ! Le phare de *Tévennec* a été érigé de 1869 à 1874 dans le Raz de Sein.

- Oui, c'est ça. En même temps que celui de La Vieille. En fait, c'était les ouvriers de l'Ar Men qui travaillaient là. Lorsque, dans la Chaussée de Sein, la roche de l'Ar Men ne permettait pas l'accostage et qu'ils ne pouvaient pas accomplir leur labeur là-bas, alors on les voyait arriver. Ils construisaient les trois phares.

- Ils ont bâti *Tévennec*, culminant à vingt-huit mètres au-dessus de la haute mer. Et la maison d'habitation ? J'ai lu qu'elle faisait neuf mètres sur sept.

- À peu près, répond la vieille dame dont le regard s'anime. Dans ces soixante-trois mètres carré, on trouvait une grande cuisine et deux cabinets. On avait aussi le grenier, et puis la place pour la vache.

- Vous aviez une vache ? demande, incrédule, la jeune citadine.

- Ça oui. Elle ne quittait pas la *Petite Falaise*. C'était une brave bête. Elle n'a pas toujours eu son content de fourrage, mais elle ne se plaignait pas trop. Nous possédions également un cochon ! En plus de la maison, nous avons une plateforme de quatre mètres sur deux, entourée au nord et à l'ouest d'un haut mur pour nous protéger des vagues. À l'est et au sud, s'étalait un parapet bas d'où on voyait la Pointe du Raz et aussi l'île de Sein par temps clair.

La vieille voix s'éteint de nouveau. Alors la jeune intonation secoue la torpeur des lieux. Elle reprend son attaque première.

- Mais les gardiens, ils sont morts ou ils sont devenus fous. Je veux dire, votre famille mise à part...

- Allons petite, je vais te dire. Le problème vient d'une mauvaise connaissance de l'administration dans les bureaux de la capitale, à Paris. Tu sais qu'il y a des phares sur terre ? On les appelle les « Paradis ». Et ceux sur les îles, on les nomme les « Purgatoires ». Enfin, il y a les « Enfers ». Ce sont les tours en mer. La *Petite Falaise* n'est qu'un gros rocher qui émerge de l'eau, à mi-chemin entre le continent et l'île de Sein. Dans les bureaux, les grands ingénieurs ont décrété que *Tévennec* était un fanal de quatrième catégorie. Sauf qu'ils ne sont jamais venus voir... En réalité, ce feu aurait dû être classé parmi les « Enfers ». Mais ils ne l'avaient pas compris les bureaucrates ayant fait de Grandes Études. Alors, ils ont envoyé des petits gars qui n'étaient pas assez solides pour tenir le coup. Même proche du continent, ce bâtiment présente les inconvénients d'un phare de pleine mer.

- L'administration a d'abord nommé Henri Guézennec, lit la journaliste à haute voix, en consultant ses notes.

- Oui. Il est devenu dément... à cause des oiseaux.

- Comment cela ?

- C'est leurs cris. Ça faisait comme ça. Et la vieille femme de prendre un ton aigu : « Kerz kuit ! Kerz kuit ! ». Puis de sa voix naturelle elle reprend. En breton, ça veut dire « Va-t-en ! Va-t-en ! ». À force de les entendre crier qu'il devait partir, Henri a perdu la raison.

- Ensuite, il y a eu Alain Menou, continue la jeune femme.

- Oui, Alain. Lui aussi est devenu fou. Il a quand même tenu sept ans.

- Ensuite, je vois messieurs Kerliviau et Coquet.

- Pauvre Corentin Coquet. Son équipier a péri devant lui. C'était terrible. Leur successeur aussi est mort, continua la bigoudène. Il s'était déchiré une artère fémorale. Il n'y avait personne pour le secourir. Quand on l'a retrouvé, il n'avait plus une goutte de sang dans son corps. Celui qui est venu après, ça a été bien tout le temps de son séjour sur la *Petite Falaise*. Mais lorsqu'a sonné l'heure de rentrer à terre, les gars sur la vedette de la relève lui ont annoncé que ses trois enfants étaient décédés. C'est là qu'il a perdu la tête. On ne l'a plus revu...

- C'est terrible tout ça, frissonne la journaliste après un court silence. Et ce n'est pas fini.

- Oh non, ma petite. L'administration, ne trouvant plus de candidat pour venir travailler sur le phare, a eu l'idée d'associer un couple au gardiennage. Le premier, c'était les Milliner. Ils sont arrivés en fin d'année 97... 1897. Elle, je ne l'ai pas connue. Mais lui... Il a rendu son dernier soupir dans ses bras... Elle ne savait pas quoi faire du corps en attendant la relève pour le rapatrier sur le continent ou sur l'île de Sein. Il n'y a pas de terre sur *Tévennec* pour enterrer les défunts. Et elle ne voulait pas le donner à bouffer aux crabes. Ce n'est pas correct pour un bon chrétien !

- Alors, comment a-t-elle fait ? demande, curieuse, la chroniqueuse.

- La seule chose qu'elle pouvait faire. Elle l'a salé, comme une conserve, jusqu'à ce que le bateau arrive. Et elle a continué à faire tourner le phare toutes les nuits.

- C'est répugnant ! s'écrit la journaliste en plissant son nez délicat.

- C'est la vie, ma petite ! corrige d'un ton sans réplique la vieille bretonne.

La jeune femme se sent mal à l'aise. Elle souhaite échapper à cet instant de nausée qu'elle a ressenti et choisit de se donner contenance en reprenant son interview.

- Et puis, il y a eu vous, je veux dire avec votre mari et vos enfants. C'était en 1900.

- Et oui, il y a eu nous, pendant cinq ans. Pas de mort. Pas de fou non plus... Mais après nous, la malédiction a repris, avec la famille Roparz. Pauvre femme. Sur la *Petite Falaise*, elle a perdu son père puis son bébé nouveau-né... Le toit de la maison s'est envolé... Plus aucun gardien ne voulait aller sur ce phare, alors il a fonctionné sans homme pour le veiller. On arrivait au début de l'année 1910, en février. Le feu était allumé en permanence grâce à ses réserves de gaz. C'est un peu comme s'il était le premier automatisé... Je me souviens...

Un silence s'installe dans la cuisine. Le tic-tac de la grosse pendule égraine ses secondes dans l'odeur de cire. La pénombre prend ses aises. Les yeux bleus s'embrument. Les souvenirs sont là, ils flottent, s'arrêtent, tourbillonnent et se posent enfin sur la toile cirée de la table, dans le petit magnétophone tournant silencieusement.

- Oui, je me souviens, commence Marie.

Elle était la belle Marie-Jacquette, celle des Le Gloanec. Elle étalait sa beauté insolente aux regards de tous les hommes de Penmarc'h. Ses grands yeux bleus, ses longs cheveux blonds, sa peau diaphane n'étaient que peu de choses face à son sourire aussi innocent que ravageur. Ses parents étaient charcutiers. Elle les aidait en livrant les commandes. Elle aimait particulièrement porter la viande aux familles des gardiens du tout jeune phare d'*Eckmül*, au village de Saint-Pierre. C'est là qu'elle a rencontré le beau Louis, ancien pêcheur, nouveau gardien. Il lui a présenté « sa » tour, a expliqué le feu, montré le cap Caval, offert son cœur. Elle a tout pris, l'amour de la mer, la curiosité des phares, la passion pour son homme. Elle a dit oui. Le 18 avril 1899, elle est devenue madame Quéméré.

Avide d'un amour qu'il envisage de vivre en liberté, le jeune couple est enthousiaste lorsque l'administration des Phares et Balises lui accorde d'être muté sur *Tévennec*. Il faut quelques mois pour régler les détails. Un petit Louis est né. Il accompagne ses parents lors du déménagement sur la *Petite Falaise*. Il a neuf mois à peine. Marie est heureuse. Elle a ce qu'elle aime le plus dans la vie : son mari, son enfant et la mer. Dans cette fraîche journée de décembre 1900, elle est montée sur le cartahut²⁴ pour la première fois.

La maison d'habitation, accolée à la tour carrée, lui plaît immédiatement. La porte d'entrée donne sur l'est, le côté le plus à l'abri des lames et des embruns. Le carrelage du couloir, formant des suites de grosses croix marron et beiges lui semble le comble du raffinement. Elle monte les quatre marches qui mènent jusqu'à l'escalier en colimaçon, mais ne grimpe pas immédiatement dans la lanterne. Louis, lui, s'y précipite. Elle passe par la cuisine, dans les deux cabinets, envisage leur installation pour un maximum de confort de vie et de travail. Elle visite les petites salles de l'étage, apprécie les parquets cirés et les poutres apparentes. Son bébé bien calé sur sa hanche, elle va sur la terrasse et découvre, ravie, la pièce isolée accolée à la maison, protégée d'un toit... le seul four à pain d'un phare en mer ! Elle a conscience que c'est un luxe d'avoir un fournil à sa disposition.

Il fait froid et humide sur la *Petite Falaise*. Les tempêtes sont nombreuses, submergeant la sentinelle lumineuse et la maison, les noyant littéralement sous des vagues furieuses. L'assaut des flots est tel que les portes de la maison s'ouvrent

²⁴ Cartahut : léger filin servant de va-et-vient pour les transbordements du navire au phare.

violemment. Il faut les attacher à l'aide de fil de fer. La famille Quéméré découvre une des raisons de la folie des anciens gardiens. Des grottes souterraines sous la roche s'emplissent brutalement de trombes d'eau, comprimant violemment l'air prisonnier. Le granit hurle, tremble, et ses cris montent jusque dans les murs de l'habitation. C'est agressif, menaçant, rageur. Lorsque Marie découvrira les bombardements en 1944, elle leur trouvera la même résonance que celle de *Tévennec* grelottant de toutes ses cavernes, sur son assise.

Les Quéméré apprennent à vivre dans un lieu semblant vivant tellement il est bruyant et mouvant. Ils font fi des insultes des oiseaux de mers qui les injurient copieusement, leur criant de partir. L'homme et la femme sont amoureux.

Marie demande à Louis de lui enseigner à s'occuper de la tour. Sait-on jamais, un accident est si vite arrivé. Dès lors, ils sont deux à grimper dans l'étroit escalier en colimaçon pour s'occuper de la lanterne. C'est avec passion qu'elle apprend le métier de gardienne de phare. Il lui faut vérifier les niveaux d'huile et de carburant, briquer l'optique, allumer et veiller le feu. Elle doit aussi regarder la mer différemment. L'étroite bande de passage dans le Raz nécessite une grande habitude de la navigation. Nombre de navires, ayant voulu se passer de pilotes locaux, s'échouent encore sur les roches acérées. Louis lui enseigne les signes maritimes pour qu'elle puisse juger si un bâtiment est en danger ou pas. Il lui explique comment hisser le pavillon noir pour que la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés de l'île de Sein puisse le voir et envoyer le canot de sauvetage à la rescousse d'une embarcation en détresse. Elle aura à s'en servir de nombreuses fois, priant pour que les courageux Sénans puissent arriver à temps. À la nuit tombante, elle doit vérifier que toutes les lumières, montrées par Louis, s'allument effectivement. Il faut être solidaires dans ce métier et veiller les uns sur les autres. Enfin, elle doit être d'une grande vigilance avec la météo qu'elle note de sa belle écriture fine, consciencieusement, dans un cahier épais. Elle craint par-dessus tout la brume, sorte de nuage bas noyant chaque chose dans ses entrailles. Ce brouillard maritime cache tous les dangers aux marins, il avale les sons, rendant les bruits feutrés. Il donne naissance à des êtres de l'au-delà, venant du monde des morts. Louis lui apprend à actionner la corne. Loin de l'énerver, son chant lancinant la rassure.

La vie s'écoule sur *Tévennec*, faite de labeur, mais aussi de grands moments de joie. P'tit Louis a très vite un frère, Charles. Lorsqu'elle sent qu'il est bientôt temps, Marie-Jacquette prend le va-et-vient et part dans sa famille maternelle, pour donner naissance. Elle revient dès que possible, le nouveau bébé bien calé dans ses bras. Mais pour sa première fille Alexia, elle s'y prend trop tard et c'est en urgence que le canot de sauvetage de l'île de Sein vient la chercher. La fillette est une vraie Sénane. Pour sa quatrième grossesse, la maman est plus vigilante. Elle a le temps d'aller jusqu'à Penmarc'h pour accoucher en sécurité, d'une jolie Marie, alors que P'tit Louis a juste cinq ans.

La vie s'organise autour des approvisionnements, tous les quinze jours. C'est l'occasion de recevoir le courrier, des colis de la famille, de la nourriture, de la farine, du vin, du fourrage pour les bêtes, du bois, des produits de premières nécessités, comme du savon, des bougies, du pétrole, des plumes ou de l'encre pour écrire. La lanterne aussi y trouve son compte. On lui apporte son carburant, des pièces nécessaires à son entretien ou à ses réparations. En hiver, la quinzaine se transforme

parfois en trois, voire en quatre semaines. Lorsque le navire de ravitaillement arrive, il n'est pas rare que des vagues trop fortes submergent en partie les marchandises devant monter sur *Tévenec*. Tout est alors trempé d'eau de mer, rendu parfois complètement inutilisable.

Ils vivent le pire en 1903. La *Petite Falaise* connaît ouragans sur tempêtes. Les grains se succèdent sans jamais s'arrêter. Il est impossible de sortir. La vie devient difficile à l'intérieur de cette prison sans barreau. Dans le hurlement et la fureur des éléments, les jours passent, désespérément lentement. Les secondes ralentissent leur cadence, les minutes s'égrainent mollement, les heures sont interminables, le temps s'écoule sans fin... Une semaine, deux. Pas de ravitaillement. Une tempête, encore une autre. Troisième semaine. Pas d'approvisionnement. Il commence à faire faim et soif sur *Tévenec*. La mer, sautant par-dessus la tour et la maison, s'infiltré dans la citerne, rendant l'eau saumâtre, de plus en plus salée. Quatrième semaine. Le navire est là. Il tente d'envoyer son chargement. Presque tout se noie, peu est sauvé. Le premier réflexe est de se débarrasser de la farine mouillée, salée, inutilisable. Le pain détrempé suivrait bien le même chemin, mais Marie craint ces grains n'en finissant pas. L'humidité de l'air est telle qu'il est impossible de sécher quoi que ce soit. Elle garde l'ensemble. Un mois déjà. Six semaines. Pas de ravitaillement. Sept semaines. C'est la disette. Plus de huit semaines. Les Quéméré mangent tout ce qu'ils trouvent, ce qu'ils avaient voulu jeter : la farine et le pain suintants, les biscuits secs et véreux, les épiluchures des légumes à moitié pourries, le cuir... Pas d'approvisionnement. La faim est présente, le phare n'a presque plus de carburant. Mais le temps semble s'assagir. Deux mois... là, ce point sur la mer ?... C'est le navire qui vient ! Les Quéméré sont sauvés ! *Tévenec* peut continuer à briller dans la nuit.

Il y a aussi les belles journées, lorsque le continent s'étire paresseusement à l'horizon accueillant le lever du soleil dans un éclat de lueur matinale. Au loin, posée sur l'eau, l'île les salue parfois dans son écrin de brume, rendant hommage aux magnifiques voiliers traversant le Raz de Sein, majestueux, superbes. Un geste de la main aux marins de passage, les yeux brillants des enfants qui grandissent vite, restent des moments de bonheur intense, comme ces belles parties de pêches à la ligne lorsque l'Iroise est particulièrement sage. Les bars sont magnifiques dans le Raz. Ils font la joie de la famille, leur offrant des repas de fête. Marie n'hésite pas à sécher le poisson en prévision des longues semaines de famine sous les embruns en colère.

Les enfants poussent comme des fleurs sauvages. Sans entraves, libres de leurs mouvements et de leurs cris, ils s'enivrent de l'air marin. Ils n'ont qu'un seul interdit : la roche. En grandissant P'tit Louis est attiré par ce granit l'appelant sous la terrasse. Sa mère le surprend une fois, en train d'enjamber le parapet pour aller « toucher la mer ». Elle le gronde et lui redit l'interdit. Pourtant l'attrait de la pierre sous le phare est la plus forte pour le garçonnet de cinq ans. Les Quéméré comprennent que leur temps sur *Tévenec* vient de s'achever. Les enfants ont besoin de plus d'espace et surtout de moins de danger.

C'est la mort dans l'âme que Louis et Marie-Jacquette demandent la direction d'un nouveau poste qu'ils obtiennent sans difficulté. Une dernière fois, le cartahut effectue son éternel va-et-vient pour eux. La petite dernière dort dans son berceau. Elle a seulement quatre mois. P'tit Louis va sur ses six ans. Il comprend que sa vie va être bouleversée.

La voix de la Bretonne s'éteint dans la cuisine. Juste avant que la main aux longs ongles peints de rouge n'appuie sur la touche « off », elle reprend dans un souffle.

- À *Tévenec*, ce furent peut-être les plus belles années de notre vie.

La vieille Bigoudène est fatiguée d'avoir tant parlé. Elle ferme les yeux, insensiblement. Elle n'entend pas la jeune femme se faisant discrète pour ranger son matériel. La journaliste quitte la petite maison basse sur la pointe des pieds. Le temps d'un rêve, Marie-Jacquette retrouve son jeune gardien de phare. Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds et le teint diaphane. Elle habite sur la *Petite Falaise* et elle y est heureuse. Au loin, l'île de Sein s'endort doucement sur la mer apaisée.

Le garde-Goâ

Île de Noirmoutier

1905

Je suis garde-Goâ. C'est mon métier. Fonctionnaire pour le département de Vendée, je travaille lorsque les flots le permettent, au moment de la basse-mer. J'ai vingt-sept ans. Je suis Noirmoutrin. Comme j'ai brillamment obtenu mon certificat d'étude, l'administration m'octroya cet emploi. Ce poste fut créé quasiment un siècle auparavant, en même temps que la douane et les infrastructures construites de part et d'autre de la chaussée submersible.

Tous les ans, on entend dire qu'un jour, au lieu d'empierrier les trous, on mettra des pavés sur toute la longueur du Goâ, ce long ruban n'étant ni la terre, ni la mer. J'ignore si cela se fera. On a besoin de beaucoup d'argent pour entreprendre de tels travaux. Il faut que ce soit « rentable ». C'est le mot qu'emploient mes supérieurs de l'administration... Pour le savoir, nous devons évaluer le nombre d'usagers passant au quotidien. J'ignore à partir de quel chiffre on est dans le « rentable ». Alors, consciencieusement, je compte et note fidèlement, la nuit, le jour, ceux qui arrivent de l'autre côté, restent coincés, entrent, sortent. Je ne dois pas me tromper. J'écris une barre sous la colonne correspondante. Tous les quatre traits, je les raie, me procurant ainsi la cinquième marque. Ensuite, c'est un jeu d'enfant. Il suffit de calculer de cinq en cinq et de reporter le nombre trouvé en bas de la colonne. À la fin du mois, j'additionne mes chiffres. Ce sont eux qui définissent si le « rentable » est au rendez-vous ou pas.

Par exemple, le mois dernier, j'ai consigné :

<i>Voie départementale : n°5</i>	<i>Année :</i> <i>1905</i>
<i>Garde-Goâ :</i> <i>Patrick Gauvaign</i>	<i>Mois : Mai</i>
<i>Passages notés</i>	<i>4241</i>
<i>Définis comme suit :</i>	
<i> Piétons</i>	<i>1025</i>
<i> Charrettes</i>	<i>2986</i>
<i> Voitures hippomobiles</i>	<i>121</i>
<i> Voitures automobiles</i>	<i>9</i>
<i> Équidés</i>	<i>49</i>
<i> Bovins</i>	<i>51</i>
<i>Incidents</i>	<i>3</i>
<i>Pertes humaines</i>	<i>0</i>

Puis, sous forme de rédaction, je décris les incidents ayant eu lieu dans le mois, en précisant le jour et l'heure, avec l'évaluation des pertes matérielles, animales et humaines. Je relate également mes interventions.

Compter n'est pas la seule de mes occupations. Il me faut veiller à ce que des paquets d'algues n'encombrent pas la route et que des fondrières ne se creusent pas dans la vase. Si c'est le cas, je dois y déverser des cailloux afin de niveler le plus possible le passage. Il y a cent vingt ans environ, l'administration installa dix-huit balises pour délimiter le chemin. À moi de veiller à leur solidité. Au soir, il me faut également allumer les lanternes. Et naturellement, en cas de besoin, je dois prendre un canot pour aller chercher les malheureux piégés par les courants. Certains mois, il peut ne pas y avoir de prisonniers de la mer, mais d'autres semaines, je fais jusqu'à deux sorties pour secourir des gens dans la marée montante. Quelques-uns rigolent de voir les malheureux coincés par l'eau. Pas moi. J'ai vu trop de morts sur cette route pour savoir prendre ce passage avec sérieux et respect.

Passer sur ce gué n'est jamais dénué de danger. On a dressé à chacune de ses extrémités une belle croix afin que les passants puissent se recueillir et confier leur âme au Seigneur le temps de la traversée. Vous ne voyez jamais personne pénétrer le Goâ sans se signer auparavant et demander la protection Divine.

Il faut un long moment pour franchir ses quatre mille cent vingt-cinq mètres. Or, pour traverser, le temps est compté : deux heures avant et deux heures après l'étale de basse-mer. Au-delà, l'eau montante est dangereuse. Elle est rapide, la vitesse d'un homme marchant d'un bon pas. C'est ce que nous, les Noirmoutrins, appelons « la fermeture du Goâ ». Pour certains imprudents, c'est l'heure des émotions fortes. Combien de jeunes têtes en l'air cherchent à prouver leur virilité en passant au tout dernier moment ? Est-ce pour démontrer qu'ils sont plus forts que les autres ? Il y va de leur honneur. Ils passent à l'instinct. Généralement, ils en sont juste quittes pour une bonne trempette. Mais pour quelques-uns, c'est le drame. On ne met pas la mer au défi en toute impunité.

Le Goâ faisait cinq kilomètres autrefois. Et il ne s'écrivait pas ainsi. Il y a des siècles de cela, on notait Goy, Goye, Goïe puis aussi Gois. Mais les gens d'ici, de nos jours, l'écrivent Goâ, comme ça se prononce.

Notre gué n'a pas toujours existé. À l'origine de cette route, il eut deux courants de mer. L'un venait de l'est, l'autre de l'ouest. Se rencontrant, ils dressèrent et agglutinèrent du sable vaseux et des alluvions à leur point de jonction, formant ainsi un passage, décennies après décennies. C'est vers 1750 que ce phénomène laissa réellement une trace assez large pour que l'administration le prenne en charge et commence à le noter sur les cartes. Mais le Goâ est officiellement un chemin départemental depuis environ cent ans. C'est l'époque des premières balises. On peut dire qu'elles en ont sauvé des vies !

Les historiens de l'île pensent que c'est au IX^e siècle que le passage commença à être emprunté. On retrouva le journal de frère Ermantaire, vivant au monastère de Saint-Philbert sous la protection du père abbé Hilbod, vers l'an 820. Les moines demandèrent au roi d'Aquitaine, Pépin, de veiller sur la sécurité de l'île d'Her²⁵ contre les invasions normandes. Mais le roi refusa, arguant « *qu'on ne pouvait en tout temps porter secours à l'île d'Her, parce que l'accès de cette île n'était pas toujours accessible par les marées de morte-eau* ». Cela tendrait à prouver que le Goâ existait bel et bien à cette époque.

²⁵ L'île d'Her : un des anciens noms de Noirmoutier

Des hommes franchirent de façon certaine le gué en l'an 843. Ce furent des prisonniers Nantais que les Normands emmenèrent sur Noirmoutier afin de les retenir captifs. Mais à l'occasion d'une marée basse à fort coefficient, les détenus prirent ce qu'ils pensaient être une langue de sable allant de l'île au continent. Ils avaient vu juste. Par la suite, quelques personnes s'y risquèrent, mais beaucoup ne parvinrent pas sur l'autre rive. Il fallait un passeur.

Le grand architecte Vauban étudia le cas du gué, pour la défense de l'île, à la demande du roi Louis XIV. En 1689, il écrivit : « *L'endroit du royaume ou les entreprises des Anglois et des Hollandois sont le plus à craindre est par la baie de Bourgneuf près l'isle de Noirmoutiers parce qu'une armée navale y peut demeurer avec autant de sureté que dans un port, que l'isle de Noirmoutiers qui n'est séparée de la terre ferme que par un petit bras qui assèche quelquefois jusqu'à y pouvoir passer à pied sec...* ».

Masse, qui faisait des cartes, nota le Gois sur celles-ci. En 1701, il consigna sur le gué : « *Vases fermes sur lesquelles on passe de basse mer de Noirmoutiers en Bouing vis à vis le village de l'Epois* », avant d'ajouter : « *Route que tiennent les gens de pieds qui passent en basse mer de l'isle de Noirmoutiers à la terre ferme, le fond étant de sable, meslé d'un peu de vase et entrecoupé de petits chenaux* ».

Il faut savoir qu'à l'époque, les bateaux faisant la traversée entre Noirmoutier et le continent se trouvaient être payants, alors que le Goâ était dangereux, mais gratuit. Ce fut en 1766 qu'un cavalier osa y risquer sa monture. Il s'agissait d'Auguste Gauvrit, un tailleur de Barbâtre. On considère que c'est lui qui montra la voie à suivre pour passer sur le continent. C'est vrai que cela changea la vie des Noirmoutrins. Ce chemin devint stratégique et primordial pour les habitants de l'île. Le cheval d'Auguste ouvrit la route aux véhicules et aux autres animaux. C'est toute notre vie, notre économie et notre politique qui furent bouleversées par cette première traversée équine.

Enfin, en 1800, l'ingénieur Plantier décréta : « *Ce passage nommé Gois, et qu'on peut passer avec des guides et de grandes précautions, mérite l'attention du gouvernement sous le double rapport que ce chemin est le seul qui communique avec le continent et qu'il est si dangereux que plusieurs citoyens y ont perdu la vie* ». C'est suite à ses études que le département se pencha sur notre gué. Le métier de garde-Goâ fut créé. En 1872, l'administration demanda d'empierrier la route. À présent, c'est fait, mais les pierres ne tiennent pas. Les forts courants les entraînent souvent. Il faut sans cesse les remettre et on parle de paver le Goâ. J'ignore si ça se fera un jour. Mais je ne comprends pas pourquoi des pavés tiendraient mieux que des pierres sur le sable, alors j'avoue que je n'y crois guère.

Lorsque le Goâ se ferme et que les flots reprennent leur droit, le chemin disparaît sous une hauteur d'eau pouvant aller d'un mètre cinquante à plus de quatre mètres de haut, perdu sous les flots des deux courants marins soulevant écume et vagues. C'est le temps pour les canots et les bateaux, là où peu de temps auparavant il y avait des charrettes et des piétons.

Certaines personnes veulent savoir si le Goâ est unique au monde. J'ai longtemps cru que c'était le cas. Depuis, j'ai appris qu'il existait des gués analogues, comme la Passe-aux-Bœufs de l'île Madame à l'embouchure de la Charente, l'île de Berder dans le Golfe du Morbihan ou encore la route Mando au Danemark, un pays du nord de

l'Europe. Mais comme je suis persuadé qu'aucun autre passage ne vaut mon Goâ en longueur et en beauté, je réponds qu'effectivement, il est unique au monde.

D'autres me demandent si c'est ainsi que Moïse et les Hébreux ont traversé la mer Rouge. Je leur dis que le Goâ est un miracle de Dieu. Comme son peuple élu, ils peuvent marcher sur le fond de la mer. Cette similitude avec l'Ancien Testament nous amène un grand nombre de curieux dont le but de promenade dominicale est notre gué. Ils arrivent à pied ou en voiture, vêtus de leurs beaux habits. Certains sont en famille, munis de seaux et de baquets. Ils viennent ramasser des coquillages. Les palourdes sont délicieuses sur le Goâ ! D'autres ne recherchent que la beauté du site lorsque la départementale cinq s'enfonce dans la brume matinale sous les premiers rayons d'un soleil estival. Elle se confond alors dans un mirage étincelant avec les vaguelettes de sable s'étendant à perte de vue. Le sol vaseux s'irise des mille couleurs du ciel, des gris argentés aux roses fanés, des bleus légers aux pailletés des éclats de diamant. C'est beau !

Et puis l'odeur est là. En fait, c'est la première qui vous accueille, avant même que le paysage ne se découvre à vos yeux. Elle est forte, vivifiante, tonique. Elle vous surprend les narines de ses nuances salées perçues entre marées et goémons, poissons et coquillages, sable et vase fine. C'est l'émanation du Goâ. Moi, je ne connais pas les mots, je ne sais pas décrire ce que je ressens devant tant de majesté, de poésie, de recueillement. Alors, je regarde. J'ouvre grand mes yeux, mon nez et mes oreilles. Le clapotis de la mer se retirant ou montant, les mouettes et les cormorans criant dans le ciel, les enfants s'exclamant sur un joli crabe vert, l'harnachement des équidés traversant d'un bon pas, le crissement des roues des charrettes chantant sur le sable, le rire des demoiselles trouvant que l'eau est froide ...

Je ne suis pas le seul à regarder. Ici, la piétaille traverse pieds nus. Les gens enlèvent leurs sabots ou leurs gros souliers. En riant, les filles ôtent leurs bas et relèvent leur jupe. Pour se faire, elles attrapent la traîne de derrière, la passe entre leurs jolies jambes et la remonte devant pour la coincer dans leur ceinture. Ça leur fait comme une culotte bouffante mettant en valeur leur beau postérieur et leurs gambettes bien aguichantes. C'est pour voir cela que les gars du coin aiment bien venir me rendre visite. C'est vrai que ça offre des avantages d'être garde-Goâ, la vue est belle !

Sur le refuge central, placé à peu près au milieu de la départementale, j'ai installé mes aises, pour pouvoir y rester lorsque la mer est haute, en y montant une belle cantine couverte de bitume la rendant entièrement étanche à la pluie comme aux vagues et aux embruns. À l'intérieur, il y a une grosse couverture de laine, un beau carré de toile cirée imperméable, ma pipe avec une jolie réserve de tabac hollandais et une flasque de cognac. Par précaution, j'ai apporté un pantalon de rechange ainsi qu'un pull et une veste. J'y ai également ma boîte de pêcheur, avec mes lignes, mes plombs, mes hameçons et mon couteau. Ainsi, lorsque je veux pêcher, je n'ai plus qu'à amener mon appât et ma besace pour mettre mes prises. Bien sûr, tout cela n'est pas très réglementaire, mais personne ne m'a jamais rien dit.

Il m'est arrivé une drôle d'aventure il y a peu. Je m'en vais vous la conter.

Je n'étais pas de garde ce soir-là. Je décidai de passer du bon temps. Certains en profiteraient pour partir loin de leur lieu de travail, mais moi, le Goâ, je l'ai dans le sang. Je ne peux pas m'en passer. Je m'installai donc confortablement, alors que le gué

se fermait. Le pied de mon refuge commençait à se recouvrir par la marée, lorsque j'entendis un cri de femme et vis arriver vers moi, par la route submergée, une charrette malmenée par une mule effrayée. Sur le banc, se trouvait une jeune personne en robe blanche. L'équidé, freiné par l'eau montante, galopait de moins en moins vite. Je descendis de mon abri pour me jeter à sa tête et l'obliger à s'arrêter.

Malheureusement, la pauvre bête glissa sur une pierre et versa sur le côté, entraînant la voiture dans sa chute et la demoiselle à l'eau. Celle-ci poussa un grand cri, disparut sous l'onde et se releva sans dommage. Je choisis de m'occuper en priorité de la mule qui donnait de grands coups de reins sans réussir à se redresser. J'eus tôt fait de la libérer de son harnais. Elle se leva aussitôt, roulant ses gros yeux apeurés et se mit en route vers la côte de l'île. Je savais qu'elle devrait finir sa course en nageant, mais fus rassuré sur son sort.

Je me tournai alors vers la jeune femme. Oh, mon Dieu, je ne l'avais tout d'abord pas reconnue ! C'était la jolie demoiselle, celle ensoleillant mes dimanches. Je m'étais renseigné. Elle s'appelait Agnès Raguideau et était la fille benjamine d'un charcutier de La Guérinière. Un beau parti ma foi. Tous les dimanches, elle venait en promenade avec ses parents, dans la petite carriole à un essieu. C'était mon bonheur de la regarder assise entre son père et sa mère, toute belle. Elle aussi m'avait remarqué, car son regard me suivait longuement. Un jour, elle m'a même souri et j'ai eu le cœur en joie toute la journée. J'en ai parlé à Yann, mon collègue et ami. Il pense que j'ai mes chances. Je suis fonctionnaire, j'ai une bonne solde, je suis sobre et propre. Je change de linge toutes les deux semaines. J'ai de la religion et fais fidèlement mes Pâques. Seulement, je n'ose pas aller voir ses parents pour me déclarer.

Et voilà qu'elle était là, en face de moi, trempée mais malgré ça toujours aussi belle, et fichtrement en colère.

- Comment ! Vous préférez vous occuper d'une mule que de moi ! Vous êtes... vous êtes... un malotru ! Oui monsieur ! Un malotru !

- Mademoiselle Agnès, calmez-vous ! La bête serait morte noyée si je ne l'avais pas détachée, tentai-je d'expliquer.

- Oh, mais moi, je peux bien me noyer ! Vous vous en moquez bien ! Quand je me plaindrai à mon père, il... il préviendra l'administration, et vous serez révoqué ! continua-t-elle toujours aussi furieuse.

- La mer monte, mademoiselle Agnès. Grimpez vite au refuge, dis-je en lui prenant le bras pour l'aider.

Mais d'un mouvement brusque, elle se dégagea.

- Ne me touchez pas !

Puis elle s'approcha du premier barreau et se tourna vers moi, l'air mi-figue, mi-raisin.

- Je prends cet abri-ci. Vous n'avez qu'à vous en prendre un autre, dit-elle finaude dans un demi-sourire de mauvaise foi.

- C'est ça, répondis-je sèchement, la moutarde commençant à me monter au nez. Je vais m'en aller me noyer pour vous faire plaisir. Montez, maintenant !

- Pas question ! répliqua-t-elle.

- Grimpez ! ordonnai-je d'un ton sans réplique, l'eau m'arrivant déjà à la taille. Et si vous ne le faites pas toute seule, je vous mets mes mains au derrière et je vous pousse. Vous avez le choix, mais pas le temps de réfléchir. Alors montez !

Elle eut un hoquet de surprise. Probablement que personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Cependant, elle se fit docile devant l'urgence de la situation et entreprit de vouloir escalader l'échelle. Sa jupe mouillée, alourdie par l'eau, collait à ses jambes. Elle avait le plus grand mal à pouvoir avancer d'une barre à l'autre. Je compris qu'il me fallait agir. Prestement, je lui passai devant afin de me retrouver au-dessus d'elle. Mi la tirant, mi la portant, je réussis à la faire accéder à la plateforme salvatrice. Elle n'eut pas un mot pour me remercier. Elle n'avait pourtant pas été légère à soulever. Quel sale caractère ! Aussi belle que pimbêche, la demoiselle Agnès !

Elle me tourna le dos et se mit à regarder en direction de l'île. Le ciel se teintait de mille feux. On aurait dit une explosion de lumière sanguine, l'éclat de l'enfer mêlé au romantisme du paradis. J'admirais la courbe de ses reins à contre-jour du coucher de soleil. Mes sentiments étaient doubles. La colère de devoir renoncer à une belle partie de pêche nocturne pour une demoiselle capricieuse et la joie d'être auprès de celle me faisant rêver depuis de nombreux mois. Je profitais qu'elle ne me regardait pas pour me changer le pantalon et mettre ma veste sèche à même ma peau, réservant le grand pull pour la compagne donnée par la marée.

Elle croisa ses bras contre sa poitrine, frissonnant dans l'air rafraîchi par le flux. La brise maritime se fit plus forte, plaquant la jupe mouillée contre ses jambes. Elle se tourna vers moi, les sourcils froncés.

- J'ai vraiment froid, vous n'auriez pas une couverture dans cette cantine ? demanda-t-elle en regardant ma malle.

- Si fait, répondis-je, mais je n'en ai qu'une et il nous faudra la partager. De plus, je refuse que vous vous y enveloppiez, trempée comme vous êtes. Vous allez entièrement la mouiller, et elle ne nous sera plus d'aucune utilité contre le froid. Il faut vous dévêtir !

- Comment ? s'écria-t-elle horrifiée, vous souhaitez me voir me déshabiller ici, devant vous ? Ça jamais, monsieur Patrick ! Jamais !

- À votre bon plaisir, rétorquai-je en soulevant le couvercle de ma petite malle pour en retirer la belle couverture de laine et la poser sur mes épaules.

Elle ne tint pas cinq minutes, dans la brise frisquette de cette nuit de juin. Les étoiles, curieuses, venaient la regarder, la piquant de leur dard froid. D'un air de chien battu, elle baissa les armes.

- D'accord, j'enlève ma jupe et mon jupon et vous me donnez la couverture, proposa-t-elle.

- Que nenni, demoiselle Agnès. Je vais me tourner pour ne pas regarder, mais si vous ne voulez pas attraper la mort, il vous faut enlever tous vos vêtements mouillés.

- La totalité est trempée !

Je pris le gros pull marin et le tendit à la jeune fille.

- Mettez ça sur votre dos, il est chaud et surtout, il est sec. Allez-y, je ne regarde pas.

- Mais... commença-t-elle, provoquant mon impatience.

- Il suffit maintenant. Soit vous vous déshabillez seule, soit je le fais pour vous, menaçai-je.

Choquée, elle me regarda de ses grands yeux, puis ses mains cherchèrent la cordelette qui retenait sa jupe. Lui tournant le dos, je contemplai la nuit prenant ses aises sur le Goâ et commençant à nous envelopper. Elle lançait à mes pieds chacun de

ses habits au fur et à mesure qu'elle s'effeuillait. Je n'aurais pas su nommer ceux-ci. Je n'imaginai pas qu'une femme puisse porter autant de choses. Châle, bottines, bourse, chemisier, caracos, bustier, dentelle, jupe, jupons, rubans, bas, faisaient un tas impressionnant. À un moment, gênée, elle m'appela.

- Je ne peux pas enlever mon corset toute seule. Vous devez m'aider pour dénouer l'attache dans mon dos. Retournez-vous, mais fermez les yeux et défaites ce nœud ! m'ordonna-t-elle.

- Comment voulez-vous que je fasse ça les yeux fermés ? demandai-je.

- Je n'en sais rien, débrouillez-vous ! a-t-elle rétorqué.

Nous nous retournâmes tous les deux. Je ne fermai pas les yeux. Elle se tenait là, devant moi, offrant sa délicieuse cambrure à mes doigts maladroits. Elle était vêtue d'un petit pantalon court de drap blanc, agrémenté de jolis rubans voletant dans le vent. Le corset lui faisait une taille si fine que, je suis sûr, en mettant mes mains de chaque côté, mes index et mes pouces se seraient touchés. Le nœud de coton était mouillé, le rendant particulièrement difficile à enlever, mais je ne m'en plaignis pas car la brise m'enveloppait de son parfum de rose douce. Pourtant, je la vis frissonner et je fis mon possible pour l'aider de mon mieux. J'aurais aimé rester une éternité avec elle comme cela, mais Agnès avait vraiment froid. Comme je n'arrivai pas à enlever le ruban trop serré, je lui proposai de le couper au couteau, ce qu'elle accepta avec joie, ravie d'accélérer le moment lui permettant d'enfiler le chandail de laine chaude. De nouveau, je me tournai pour qu'elle puisse achever de se débarrasser de ses vêtements trempés. Enfin, elle me dit que je pouvais regarder. Dans la pénombre presque totale, je l'aperçue, terriblement frêle dans mon grand tricot lui descendant jusqu'aux genoux, ses mains délicates noyées dans les manches trop longues, ses douces épaules disparaissant sous les mailles chaleureuses. Ses jambes étaient nues, fines, blanches, se terminant par deux chevilles semblant si fragiles et deux adorables petits pieds. Elle se tenait là, désirable.

J'écartai les pans de la couverture que je tenais toujours sur mes épaules. Elle n'hésita que peu de temps avant de s'avancer timidement. Je refermai mes bras avec bonheur sur son petit corps tremblant. Je lui proposai de nous asseoir, pour être plus à l'abri du vent. Nos épaules se touchaient mais nos mains restaient sages. Je parlai le premier.

- Je vous regarde le dimanche, lorsque vous venez sur le Goâ avec vos parents. Un jour, j'ai entendu votre mère vous appeler. Vous aussi, savez me nommer.

- Oh, ça... je... moi aussi, je vous avais vu sur le Goâ. Et... je me suis arrangée pour connaître votre nom. J'aime beaucoup votre prénom, monsieur Patrick.

- Moi j'aime le vôtre, mademoiselle Agnès.

- J'ai encore un peu froid, dit-elle d'une voix timide.

Elle n'avait plus rien de la mégère. Je me levai et pris la grande toile cirée pour nous envelopper dedans, au-dessus de la couverture de laine que le vent transperçait trop facilement. Puis, je revins auprès d'elle et passai mon bras au-dessus de ses épaules. Elle se raidit un moment et se laissa aller contre la chaleur de mon corps. Je rêvai de la toucher plus en avant mais n'osai rien entreprendre. Nous restâmes un long moment ainsi l'un contre l'autre. Je sentis sa tête se poser doucement sur ma poitrine, tandis que sa respiration s'apaisait dans l'air marin. Elle sentait bon. La lune nous veillait. Le ressac nous berçait. Le temps n'existait plus. J'étais heureux.

Je ne sais pas combien d'heures nous fûmes coupés du monde. Probablement une éternité. La mer se retira doucement, comme le jour arrivait, sur la pointe des pieds, presque timidement. Les rochers se découvrirent, comme les petits canaux. L'aube balbutiante offrait sa poésie, son chant d'infinité. J'attendis, pour réveiller Agnès, que le passage soit presque dégagé. Ses vêtements étaient encore légèrement humides. Pudique, je me tournai pour ne pas la regarder se revêtir. Imaginer son corps fut encore plus merveilleux. Elle frissonna, ses dessous étaient glacés. Je l'enveloppai chaudement dans la couverture encore tiède de la présence de nos corps. Nous descendîmes de notre perchoir et prîmes la route vers l'île. Mon collègue venait au-devant de nous avec le père d'Agnès qui rit et pleura en même temps, entourant sa fille de ses bras responsables, l'enlevant à ma protection. Cela me fit mal. Il me donna une belle poignée de main et me remercia autant qu'il le put, m'invitant à venir les voir dans leur maison. Il me raconta comment il était descendu de sa voiture, en avait fait le tour pour aider son épouse à mettre pied à terre. Au moment où il tendait la main vers sa fillette, sa mule fut effrayée, il ignorait par quoi. Elle prit le galop vers le Goâ qui se fermait. Il voulut se précipiter, mais le douanier, témoin de la scène, l'avait retenu de force. C'est ainsi qu'il avait vu disparaître sa mule, sa charrette et sa fille. Quelque temps plus tard, rongé d'inquiétude, il constata la réapparition la mule dételée. Il eut alors mille craintes pour la vie de son enfant.

Je vais à la charcuterie pour le plaisir de revoir Agnès rosissant et baissant les yeux dès qu'elle sent mon regard posé sur elle. Je crois que ses parents m'aiment bien. Ils me questionnent sur mon métier, combien je gagne, si j'ai du bien et la famille qu'il me reste. Ils semblent m'apprécier.

Ce soir, j'ai acheté des roses rouges. Je suis mal à l'aise avec mon chapeau melon, mon col dur et mes gants gris. Je vais demander la main de mademoiselle Agnès.

Le sang des pins

Île d'Oléron

1913

Claudette a épousé sept ans auparavant un Gascon, Bertrand. Comme tous ses compatriotes, il vient des Landes, terre de pins. Les dunes, il les connaît bien et les arbres mieux encore. S'ils sont des dizaines à être arrivés ainsi sur Oléron pour chercher du travail, c'est que le visage de l'île change au gré des tempêtes et des courants. Il faut sans cesse consolider et fixer le sable, l'essaimer d'essences particulières de plantes résistant aux violentes bourrasques de l'Atlantique, au sel de la mer, à la pauvreté du sol, à la chaleur estivale. Les racines de cette flore providentielle pénètrent en légèreté entre les grains, sans les déranger, les maintenant en place. Les Landais savent dompter les côtes sablonneuses pour les protéger. C'est pour cela qu'on les fait venir, pour entretenir le littoral îlien.

Après le travail, il y a le temps de l'amusement. C'est au bal de Saint-Trojan que Bertrand invita Claudette à danser. Ils se revirent plusieurs fois dans les douces soirées du printemps oléronais. Elle aimait les larges épaules, la carrure virile, les chaudes mains rugueuses, l'accent mélodieux. Il appréciait les lèvres pleines, les seins hauts et fermes, les hanches prometteuses et les chevilles fines. La quichenotte coiffant la tête de la belle, « kiss not²⁶ » en théorie, n'empêcha guère le Gascon de prendre les lèvres de l'Oléronaise qui en fut ravie. Le père de Claudette hurla lorsqu'il apprit que le jeune couple avait fêté les Pâques avant la Noël et qu'il serait grand-père au moment de Carême. On arrangea le mariage dans l'urgence. Pour les voisins, le bébé, un gros poupon bien rose, naquit prématuré avec deux mois d'avance. Tout le monde fit semblant de le croire, sauf quelques vieilles n'ayant plus de filles à marier, ricanant sans complexe ouvertement. Les autres, craignant pareille mésaventure à leur compte, n'osèrent pas rire de face, cependant ils n'en pensèrent pas moins. En règle générale, tous les pères se méfiaient et surveillaient leurs femmes et leurs filles. Mais ces sudistes, solides comme des rocs, bons travailleurs et courageux à la tâche, se trouvaient être de chauds lapins, malheureusement jolis garçons et particulièrement fiers coureurs.

Comme quelques-uns de ses camarades de travail, après ses épousailles, Bertrand est resté sur l'île. Il a remarqué les beaux pins dans la forêt de Saint-Trojan. Il a tout de suite envisagé de reprendre son métier d'origine et de l'enseigner à sa femme. Avec une poignée de ses copains, anciens résiniers comme lui, ils ont blessé quelques arbres et regardé couler la sève. Ils ont pris une goutte ambrée, l'ont portée en bouche, mâchée, crachée, roulée entre l'index et le pouce, humée. Le temps de réflexion a été très court. Les pinèdes oléronaises étaient prometteuses et les Gascons envisageaient de modifier le paysage des forêts îliennes. Les politiques se firent un peu tirer l'oreille : « Les arbres vont crever si on les saigne comme ça ! ». Mais les résiniers leur

²⁶ Kiss not : ne pas embrasser

assurèrent que la forêt des Landes était la plus belle et la plus grande de toute la France.

Ce qui aida surtout à convaincre les ronds de cuir, fut le tableau des chiffres qu'on leur mit sous le nez. Le prévisionnel était beau. Ils pensèrent dès lors au prix qu'on pourrait retirer des produits obtenus après distillation de la sève. Lorsqu'ils apprirent la demande croissante en essence de térébenthine des fabricants de peinture, de vernis, et en colophane des laboratoires chargés de fabriquer des bonbons, des savons, des colles, ils s'assirent d'aise dans leurs larges fauteuils. Les Landais surent qu'ils avaient gagné. Deux grands sites d'exploitation furent sélectionnés : la forêt de Saint-Trojan et celle de Boyardville. De beaux pins gascons furent plantés en quantité et l'on commença à voir les petits pots en terre cuite habiller les troncs. Par contre, l'installation d'une distillerie à résine fut interdite sur l'île. Mais Bertrand et ses camarades savaient que des amis des Landes en avaient monté une à la Tremblade, sur le continent, dans la presqu'île d'Arvert, non loin d'Oléron. Les coûts des frais d'exploitation et de transport étaient intéressants en proportion du bénéfice escompté. Le projet devint politique autant qu'économique.

L'année passée, l'équipe des travailleurs du pin virent une grande victoire : le gemmage fut légalisé en tant que technique d'exploitation. Claudette sut que dorénavant, son Bertrand allait pouvoir arrêter de travailler aux dunes pour être à plein temps sur les arbres. C'est ainsi que la belle Oléronaise du bal de Saint-Trojan devint résinière en 1911.

Depuis un an, elle ne quitte pas sa forêt. Elle aime son odeur particulière, sa calme lumière, le long labeur du liquide nourricier. Les vieux pins oléronais sont équipés les premiers de petits récipients. Il faut que les végétaux soient mûrs, ce qui demande déjà vingt-cinq années de patience. La première incision se fait au nord, puis tous les ans, on tourne d'un quart de tour, passant les quatre points cardinaux. La cinquième année, on laisse le tronc se reposer.

À l'hiver, vers février, les hommes commencent par racler le fourreau fragile au-dessus de la future entaille, afin qu'il ne tombe pas dans la résine. C'est au mois de mars qu'une plaie est faite en piquant fortement l'écorce tendre, maintenue ouverte par des petites plaques de zinc aidant également à maintenir le réservoir de gemme en terre cuite se remplissant lentement. La sève se cristallisant à l'air libre, il faut toutes les semaines rouvrir la coupure pour permettre un bon écoulement du liquide doré.

C'est le travail de Claudette de récolter le contenu des petits pots. Tous les deux mois, armée d'un racloir de métal, elle en assure le prélèvement. Elle fait tomber le sang des pins dans l'escouarte, ce grand bocal la suivant d'arbre en arbre et qu'elle vide ensuite dans le gros fût partant pour la Tremblade. Pendant l'été, elle navigue dans son océan d'épines marron, formant un épais tapis sous ses pieds. Au mois de novembre, elle racle ses récipients pour la dernière fois de l'année, laissant la sève recouvrir la plaie pour la protection du végétal pendant l'hiver.

Ses mains sont toujours noires. Il est très difficile d'enlever de la résine collée sur la peau. La poussière s'en mêle, noircissant les articulations. Mais Claudette n'en a que faire. Ces gouttes dorées représentent pour elle la sûreté de bons repas et d'une certaine aisance. Un pin donne un peu plus d'un litre et demi de liquide par saison. Son époux possède une exploitation de plusieurs milliers d'arbres. Ils sont de gros exploitants !

Bertrand pense qu'il pourrait être intéressant de pouvoir se déplacer rapidement pour livrer sa résine. Il songe à un camion d'un constructeur lyonnais, Marius Berliet, mais le prix lui fait peur. Il va parler avec son collègue, arrivé sur l'île en même temps que lui. Après moult discussions, ils décident d'acheter ensemble la camionnette qui leur fera gagner tant de temps. Il s'agit d'un véhicule neuf de conception moderne, simple à conduire et de quatre tonnes de charge utile.

Pour l'amener sur l'île, il lui faut passer le bac. C'est alors la cohue sur le débarcadère. Les enfants sont là, les hommes aussi. Ils veulent voir, toucher, comprendre. Bertrand, fier comme le Gascon qu'il est, ne se fait pas prier pour ouvrir le capot. Le CBA brille de tous les feux de sa calandre et offre à la vue de chacun son moteur quatre cylindres en ligne, cinq litres trois pour une puissance de vingt-cinq chevaux. La boîte de vitesse est de quatre rapports avant pour un arrière. La transmission se fait par chaîne. Il peut monter à la vitesse affolante de trente-cinq kilomètres par heure. Une jolie bâche verte le recouvre et protège même le conducteur. Elle porte la signature du grand constructeur et le dessin de la locomotive américaine sortant d'un tunnel. Les roues avant, portant six barreaux chacune, sont protégées par des garde-boues, et les essieux arrière sont équipés de doubles roues. Elle possède deux phares pour pouvoir rouler de nuit sans danger. Une robuste manivelle est placée au centre de la calandre, juste à la verticale du volant. Un marchepied permet de monter facilement sur la banquette avant. Tout le camion est tourné vers le confort et la solidité. On ne peut en dire autant des routes de l'île.

Claudette est contente. Décrite pour avoir fauté avant le mariage, elle peut à présent regarder de haut les mégères qui s'étaient gaussées de sa grossesse. La résine lui aura offert richesse et respectabilité. Le camion Berliet n'en est que la preuve évidente. Pour le coup, elle s'occupe plus encore de sa pinède. La saison 1913 se termine en beauté. Elle compte sur 1914 pour renflouer les caisses de l'entreprise, saignées à blanc par l'achat de la belle mécanique.

Mais au mois d'août, le tocsin sonne et Bertrand est appelé. Il l'embrasse, lui promet de revenir pour la Noël au plus tard.

Il est surpris, le fier Gascon devenu Oléronais, de retrouver sur le front le frère jumeau de son beau camion. Il connaît les tranchées, les poux, la mort de ses camarades, l'horreur. Un jour, un obus éclate tout près de lui. Il voit sourdre son sang lentement. Dans son délire, il met sur son corps un petit pot de terre cuite. Son hémoglobine servira pour faire de l'essence de térébenthine et de la colle. Il se vide doucement. Il n'est plus un homme, il est devenu un arbre. C'est le sang des pins qui s'écoule dans la tranchée pouilleuse.

À Oléron, Claudette découvre que son plus beau résineux est mort cette nuit, d'une façon brutale, inexplicable. Sa sève, ordinairement dorée et ambrée, a fusé d'un beau rouge vermillon. Puis, elle a cessé de s'épancher. Dans un hurlement de bête blessée, la femme crie à la mort. Elle sait que jamais plus elle ne verra son beau résinier arpenter le bois.

Île de Sein

Les pains de mer

1920

Si les murs ont des oreilles, celles de l'abri du marin doivent être bien surprises des criaileries qu'elles entendent en ce jour de printemps 1920. Ça piaille fort ici, pense le recteur Maguet. D'ordinaire, ce sont des voix plus viriles qui se répondent dans cette maison accueillante, offrant gîte et couvert aux marins, soins médicaux, conseils de prévention, conférences et formations professionnelles. Depuis presque vingt et un ans que ce tout premier abri du marin au monde existe, il n'a jamais reçu autant de femmes qu'aujourd'hui.

Elles sont déjà assises sur les bancs d'école meublant la grande salle, en attendant Jules Fouquet, le maire de l'Île de Sein qui les a convoquées pour parler de la soude. Elles savent déjà qu'un ingénieur spécialiste, accompagné d'un commis, est descendu du bateau du courrier à la marée du matin, et qu'avant d'aller manger le ragoût de homard, ils ont été tous les trois du côté de Biladog pour visiter les fours à goémon creusés à même le sol. Le savant a prélevé des poignées d'algues sèches aussitôt mises dans un sac porté par son assistant, notant des nombres mystérieux dans un grand cahier, évitant soigneusement de traverser les longs panaches blancs et gris de la fumée filant lentement dans le ciel.

Enfin, les trois hommes entrent dans la salle. Aussitôt, les voix féminines se taisent et les corps s'assagissent, retrouvant d'instinct les postures scolaires de leurs jeunes années. Curieuses, elles observent les nouveaux venus se rangeant d'autorité devant elles, à la place du maître de conférences. Jules ne les intéresse guère. Elles le connaissent bien. C'est plutôt l'homme, trentenaire, à l'élégante prestance et à la belle moustache finement taillée en pointe qu'elles regardent. Il sent bon le citoyen. Ses habits de draps fins sont bien coupés, son pantalon de golf très tendance. Son allure est sportive, dynamique, avec son complet à grands carreaux et sa casquette qu'il enlève pour la poser négligemment sur le bureau. Les jeunes femmes le trouvent beau. Les plus âgées aussi, mais elles remarquent que les mains fines n'ont jamais dû beaucoup tenir la godille ou la pelle. Ses cheveux sont gominés et son sourire ravageur. Même le recteur Maguet semble sous le charme.

Seule Marie-Angèle ne le voit pas. Elle a juste quinze ans et ce bellâtre que toutes autour d'elle badent sans retenue, elle le trouve vieux. Celui qui l'intéresse est le jeune homme se tenant derrière son patron. Il doit avoir tout au plus dix-sept ans. Il est grand, mince, avec de beaux cheveux bruns et des yeux verts. Il a l'air gauche. Elle met ça sur le compte de la timidité. Elle ne l'en trouve que plus romantique. Elle n'a jamais vu de tels habits, avec ce pantalon s'arrêtant en bouffant juste sous les genoux et ce pull à damier sous un veston surpiqué. Elle raffole de la casquette beige, donnant à l'élu de son attention l'allure un peu mauvais garçon, aussitôt démentie par le clair regard du jeune homme. Ça la change des gars d'ici qu'elle connaît bien avec, tenus par une large ceinture de cuir ou de flanelle, leurs pantalons droits leur pendouillant sur les chaussures, ainsi que leurs bérets larges et sombres, crânement portés sur le côté pour aguicher les filles.

Pendant ce temps, les deux nouveaux venus regardent l'assistance. Le petit jeune homme a vite remarqué les jolis yeux charbon dans l'adorable visage juvénile mais il n'ose pas les épier trop longtemps, conscient de la rougeur excessive venant aussitôt colorer ses joues et son front. Son patron, quant à lui, ne voit qu'une forêt d'ovales sombres, trop bronzés, posés au centre de bouts de cols blancs. Ils semblent perdus sous de tristes coiffes identiquement noires, perchées au-dessus de pauvres habits identiquement noirs, les pointes des sabots usés, identiquement noires, dépassant de sous les tables. Il se demande comment les hommes d'ici font pour retrouver leur femme parmi ces femelles en deuil, toutes semblables, déguisées en corbeaux. Elles empestent la marée et la fumée acre. Son premier geste est d'ouvrir la fenêtre pour trouver un peu d'air frais afin de pouvoir respirer.

« Triste pays », pense-t-il dans le silence installé. Il pue la pauvreté et il faut traverser l'enfer avant de l'accoster. C'est bien l'unique endroit où seules des donzelles et des matrones viennent à sa convocation. Pas un homme. Il a entendu dire que sur l'Île de Sein, le matriarcat est de mise. Il peut à présent le constater lui-même. La plupart des yeux qui le regardent ont le sérieux de celles sachant prendre des décisions. Pour le continental qu'il est, une femme représente la bonne à faire les travaux d'intérieur et à s'occuper des enfants, pas à évaluer une situation. Or là, aucune n'est venue avec son mari ou son père. Ça lui fait froid dans le dos.

- Laissez-moi vous présenter monsieur Gérard Martin, qui est un éminent ingénieur spécialisé dans l'industrie et la réglementation de la soude pour les Manufactures de Verrerie. Il est accompagné par son commis, Gaston Floc'h, commence Jules Fouquet fièrement, avant de laisser la parole au distingué personnage se raclant la gorge pour éclaircir sa voix avant de prendre la parole.

- Mesdames, mesdemoiselles, commence-t-il en pensant que les femmes en face de lui n'ont rien de dames ni de demoiselles. Vous avez été convoquées ici parce que vous brûlez toutes du goémon pour fabriquer des pains de soude...

Marie-Angèle a déjà perdu le fil de la conférence. Elle susurre le nom de celui qui l'attire tant : Floc'h... Gaston Floc'h... Gaston et Marie-Angèle... Gaston... Elle est bien la seule. Si toutes les autres oreilles sont tendues vers les paroles de l'ingénieur, c'est que la soude est le complément vital des ressources annuelles pour les familles de l'île. La pêche des hommes, parfois, ne nourrit pas les enfants. Il faut bien que les femmes trouvent des solutions. Elles travaillent donc les petits champs du côté de Saint-Corentin, Plas ar Skoul, Beg ar C'halé et Kélaourou pour avoir du blé, des patates, des légumes. Elles vont à la grève ramasser des coquillages, les meilleurs étant les ormeaux. Et surtout, elles se font goémonières afin de gagner de l'argent frais. Des fours sont installés du Kourrijou à Beg al Lann, en passant par le Roujou, Menneï et Biladog.

De tout temps, l'herbe de l'océan est ramassée et utilisée sur l'île de Sein. Elle permet la fumure de la terre, engraisant celle-ci avantageusement. Séchée, elle sert à faire le feu dans les cheminées, provoquant une mauvaise chaleur et beaucoup de fumée. Mais lorsque les naufrages manquent pour amener du bon bois à la grève les lendemains de tempêtes, elle est alors le seul combustible possible sur ce rocher dépourvu d'arbre.

Un siècle auparavant, en 1815, un scientifique découvrit la richesse en iode des algues. Il trouva le moyen d'extraire de la soude des talis, ces grandes laminaires brunes dont la mer regorge. Une nouvelle pêche se mit en place un peu partout sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche, parfois en barque, choisie par les hommes, d'autrefois au rivage, pratiquée par les familles. Partout, il fallait récolter le goémon, le mettre à sécher, le brûler et ainsi le transformer en « pain de mer », le « bara mor ». Ce travail de forçat ramenait un peu d'argent, rien comparé à l'énorme somme du labeur fourni, mais beaucoup pour ces pauvres hères courbant le dos sous le dur labeur quotidien, se brûlant les poumons aux vents des fumées acides sortant des fours chauds. Celles-ci avaient pourtant la réputation, dans les croyances populaires, d'être bonnes pour la santé.

À l'Île de Sein, cette découverte est le début d'une ère nouvelle pour les Sénanes. Elles sont à la grève à marée descendante et ramassent le varech arraché par les tempêtes et les courants. Un croc à la main et un panier à remplir sont leurs seuls instruments. Elles laissent les sabots en haut de la plage et marchent pieds nus sur le sable trop froid, entrant dans le ressac des vagues léchant la grève. Inlassablement, elles cueillent le goémon déraciné par les tempêtes et les courants, pendant que les hommes continuent la pêche. Le travail est harassant dans l'eau glacée. Il faut ramasser, tirer, couper, traîner les longues algues gélatineuses. Dans le noroît froid qui souvent les gifle, elles prennent sans relâche le tali que la mer a arraché du fond et venant s'échouer à la côte. Inlassablement, elles répètent les mouvements, emplissant leurs paniers. Puis, d'un grand coup de reins, elles montent celui-ci sur leur tête et, dans une lente démarche de reines, elles vont le vider sur un tas grossissant au fur et à mesure de l'avancée de la cueillette. La jibilinenn²⁷ de travail protège la tête des coups de vent et de l'eau salée dégoulinant des lourds paniers de laminaires brunes. Le travail est éreintant. Peu importe, la soude, pour les habitants de l'île, est vitale.

Quand la mer remonte, les Sénanes défont le gros tas de tali qu'elles ont créé. Elles l'évalent bien à l'abri des petits murs des champs réservés à cet effet. Elles ont besoin de la Mère Nature pour la suite des événements. D'abord un peu de pluie douce pour rincer le trop plein de sel des laminaires saturés ; puis le vent assoiffé se nourrissant de l'humidité des algues.

Lorsqu'enfin le tali est bien sec, il est reconstitué en meule, près du four à goémon, n'étant rien d'autre qu'un trou ouvert sur le ciel. Celui-ci est creusé à même le sol, proprement entouré de belles pierres plates le délimitant dans un grand rectangle d'environ deux mètres de long, pour une largeur de quarante centimètres et une profondeur de trente centimètres. D'autres pierres plates le scindent en cinq ou six compartiments distincts servant de moules aux pains de mer.

L'algue sèche et craquante est jetée par grosses poignées dans le four. Le feu y est allumé pour consumer lentement les varechs rendus presque transparents par le séchage du grand vent né du cœur de l'océan. Un travail long et fastidieux commence alors pour les femmes. Armées d'un long manche terminé par une sorte de pelle, le pifounn, elles soulèvent les brûlantes brassées de goémon pour l'aérer et permettre

²⁷ jibilinenn : coiffe sénane quotidienne, de couleur noire.

une meilleure combustion avec une fusion à cœur. Plus les cendres sont pifounnées et plus les pains de soude sont solides.

Souvent le vent change et tourne, enfermant les femmes dans la fumée blanchâtre, presque jaune par moment, à l'odeur puissante, douce et acre à la fois. Elles travaillent alors à l'aveuglette dans la chaleur infernale dégagée par les fours allumés, sans se voir ni distinguer les enfants qui galopent, heureux, d'un creuset à l'autre. Sur tous les coins possibles de l'île, les panaches blancs annoncent la saison du goémon.

Enfin, l'incinération est à son apogée et le feu ne trouve plus rien pour se nourrir. Les laminaires n'existent plus que sous forme de cendres. Les Sénanes les mouillent avec un peu d'eau de mer qu'elles laissent ensuite évaporer. Cette nouvelle action permet de rendre compacte la masse de soude ainsi obtenue, bien calée entre les belles pierres plates. Il ne reste plus aux travailleuses qu'à démouler les lourds cubes refroidis, puis de les porter sur leurs têtes au lieu de stockage.

Le bateau arrive à marée haute. Il faut de nouveau soulever les blocs pour les mener à la pesée et confier le fruit du labeur au capitaine du navire. Ce soin est également réservé aux femmes. Les hommes ne s'en mêlent pas malgré le poids des cubes plus ou moins carrés. Assis sur les digues, à prendre le soleil en fumant leur pipe, ils regardent passer leurs conjointes grandies par les bara mor au-dessus de leur coiffe. Les îliennes se pressent. La saison du goémon ne dure pas très longtemps, or il faut en recueillir, en sécher et en brûler beaucoup pour gagner de quoi vivre toute l'année. Leur vie est liée aux jusants pour ramasser et entasser, brûler et vendre. Pourtant, depuis quelques années, les pains de mer se commercialisent moins bien. C'est pour cela qu'elles acceptent de ne pas aller à la marée du jour afin d'écouter ce qu'a à dire le scientifique.

Dans la pièce principale de l'abri du marin, l'ingénieur reprend en grandes lignes les données de la fabrication de la soude et termine par ce que toutes les productrices présentes attendent depuis le début de la réunion.

- C'est la fin de l'âge d'or de ce produit. Vous devez bien le comprendre, martèle-t-il devant les visages butés.

- Moi, j'aimerais bien savoir pourquoi, l'interrompt brusquement Mettic. On fait pourtant bien notre travail.

- C'est la conjoncture économique sur le plan mondial, reprend le savant en levant l'index pour appuyer ses propos. Regardez vous-même : En 1902, vous avez produit trois cent cinq tonnes de pains de soude sur cette commune. L'année d'après, nous n'avons pu vous acheter que deux cent vingt-huit tonnes. Et ainsi de suite. Je ne sais même pas si on vous prendra la centaine de tonnes cette année. Vous vous en rendez compte quand même ! Il faut que vous envisagiez de cesser cette activité !

- Mais si vous ne prenez pas notre bara mor, insiste la mère Mettic, où c'est que vous le prenez ?

- Au Chili. La soude nous vient du continent américain, répond calmement l'ingénieur. Elle y est de bien meilleure qualité car elle est de fabrication chimique, continue-t-il en insistant sur le dernier mot.

Dans la salle, la tension est palpable. L'homme sent que ces femmes sont prêtes à lui sauter à la gorge. Effectivement, plus aucune Sénane ne trouve beau cet émissaire du malheur venant détruire leur vie et leur labeur. Elles ne comprennent pas, se

refusent d'entendre que leurs efforts ne seront plus récompensés. Elles rejettent l'idée de la famine qui pourra s'abattre de nouveau sur leurs familles si la pêche de leurs maris redevient le seul moyen de subsistance. Le seul visage illuminé de joie est celui de Marie-Angèle, perdu au fond du regard de Gaston.

Mettic, qui s'est placée d'office en porte-paroles, lève la main.

- Peut-être, mais avec nous, vous n'avez pas de frais de transport des Amériques à la France et pas de temps d'attente non plus. Quant à la qualité, nos talis sont les meilleurs ! dit-elle en colère.

- Je vais vous expliquer, vous allez comprendre. Écoutez-moi !

Et l'homme se lance dans une longue diatribe sur les mauvaises habitudes des Sénanes. Tout y passe, de la réglementation générale en matière de ramassage ou de prélèvement des laminaires, à l'importance de la silice dans la fabrication. Immobiles, les femmes écoutent. Pour la sauvegarde de la réserve naturelle de matières premières, il est interdit de couper les algues, car alors elles ne repoussent guère. Seule l'action mécanique d'arrachage leur donne la vigueur de se reconstituer. C'est le goémon vif qu'on prend ainsi à l'océan. Mais lorsque c'est la mer elle-même qui offre les algues venant s'échouer seules à la grève ou sur les plages, on parle de goémon jet. Il explique que la soude obtenue sert de fondant pour la fabrication du verre, permettant la fonte de la silice offrant une belle malléabilité à ce matériau. Cependant, il faut admettre que la soude chimique a de bien meilleurs résultats pour obtenir la fusion du produit et que donc, il faudra envisager de stopper la production du pain de mer.

Dans la salle, le brouhaha est à présent important. Il ressemble au vrombissement d'une ruche. Le son monte, ondule, se fait plus fort, comme une vague venant de loin. Les ouvrières du bara mor se lèvent. Jules Fouquet interrompt l'ingénieur, tentant de calmer ses concitoyennes.

- Voyons, monsieur Martin, vous ne pouvez pas dire ça ! commence-t-il.

- C'est la conjoncture, monsieur le maire. Faites-leur entendre, vous ! répond le savant excédé et prêt à quitter l'abri du marin.

- J'ai cru comprendre, en lisant un article du Petit Journal, qu'on se sert de notre récolte française pour extraire de l'iode et préparer du chlorure de potassium, interrompt le recteur en faisant signe aux Sénanes de regagner leur place et de se calmer.

Le silence se fait palpable, lourd, difficilement respirable. Au grand étonnement du continental, les femmes obéissent à l'homme en soutane.

- C'est exact ! répond-il énérvé. Mais la qualité fournie à l'Île de Sein n'est pas suffisante.

- Expliquez-nous ce que vous voulez, réplique Mettic au tac-au-tac, nous le ferons.

- Et bien voilà, mais c'est un peu technique. On trouve des iodures de potassium, de sodium et de magnésium dans le tissu de vos talis. On les extrait par le feu comme vous en avez l'habitude. Mais le problème est que l'eau de mer rince le goémon jet de son iode. Vous devrez donc le retirer de l'océan aussitôt son arrachage effectué. Il vous faut savoir également ceci : le sable, riche en silice, dégage l'iode des laminaires. Vos algues ne devront pas être en contact avec lui. Cela sous-entend encore plus d'allers-retours pour vous entre la mer et le lieu de séchage, sur de l'herbe ou de la roche.

- On s'en arrangera, rétorque Mettic, fortement approuvée par les grands coups de tête de ses sœurs de peine.

- On ne vous paiera qu'une fois le taux d'iodure analysé dans vos pains, et pas seulement à leur poids.

- On s'en contentera, répond la forte femme.

- Enfin, ayez conscience qu'il faut cinq tonnes de goémon pour obtenir une tonne de soude.

- Cela, nous le savons déjà, grogne la Sénane.

- Mais cette tonne ne donne, suivant sa qualité, qu'entre cinq cents grammes et un kilo d'iode.

Avec ces derniers chiffres, il pense avoir assené un grand coup au moral et à la hargne de ces femmes sombres. Il est surpris par l'ardeur et la motivation visible dans les yeux des ouvrières. Il comprend qu'elles se battront pour retirer jusqu'au dernier milligramme de produit aux laminaires. Il se résout alors à donner au recteur l'adresse du laboratoire spécialisé dans la transformation chimique. Il se tourne vers le coin où était son jeune commis mais n'aperçoit que sa serviette dans laquelle se trouvent les coordonnées nécessaires, posée à même le sol. Il est surpris, il n'a pas vu sortir le jeune homme. Sûrement s'est-il absenté lorsque toutes ces femelles se sont levées. Il a dû croire qu'elles allaient s'en prendre à lui physiquement.

C'est alors qu'il entend clairement dans la salle, une voix de femme.

- Mais où est donc passée Marie-Angèle ?

Où sont les diam's ?

Île de Noirmoutier

1921

Elle le serre davantage entre ses bras, s'insinue dans son cou, se glisse contre son large torse, occulte sa vue, omniprésente, silencieuse. Il remonte le col de son imperméable beige pour s'en protéger. Peine perdue. L'averse déploie son rideau partout autour de lui, triste, humide, glacée comme la mort. Il a l'impression qu'il s'emplit de sa consistance morbide à chaque inspiration pourtant vitale. Au loin, un oiseau lance son cri lugubre, inlassablement, plainte lancinante venant des entrailles de l'océan tout proche. L'appel, accablant, lui martèle les tempes. Il avance dans la rue grise, aux fenêtres aveugles et aux portes closes, sans autre but que de favoriser sa profonde réflexion. Mais la bruine est la plus forte. Elle pénètre son cerveau, l'embrouille, le paralyse lentement, inexorablement.

Une trouée, indulgente, s'ouvre devant lui lorsqu'il arrive au mouillage de Morin. La mer est étale. Pas une ride n'anime le tableau impressionniste ourlé de gris s'offrant impudiquement à son regard déprimé. L'enquête est terminée. Il doit retourner sur le continent, à la brigade régionale de police mobile²⁸.

Pourtant, il aurait bien aimé trouver ces fichus diamants. Ils sont là, tout proches, à portée de sa main. Il le sait. Il les sent. Ils ne peuvent être qu'à... Mais brusquement, la bruine, impitoyable, reconquiert son territoire. L'inspecteur voit disparaître de son imagination les gemmes scintillantes, comme s'estompent les bateaux de pêche sous l'onde pesante. Elle l'enveloppe irrémédiablement. Elle recouvre tout de son manteau opaque, même les pensées les plus mélancoliques.

L'inspecteur Pelletier est un bel homme d'une quarantaine d'années. Grand, plutôt sec, athlétique, il a les tempes grisonnantes qui adoucissent les traits sévères de son visage viril. Les femmes le trouvent terriblement romantique tout en soupirant après sa force masculine. Plutôt sportif, il aime les tenues d'un élégant décontracté le faisant se sentir à l'aise en toutes circonstances. Il a les yeux d'un bleu profond dans lesquels on pourrait se noyer mais qui se transforment en glaçons lors des interrogatoires menés avec calme et sérieux. La pondération est dans sa nature. Possédant une solide culture générale, ses mots sont incisifs, rares, mais toujours justes. Il a quelque chose de l'oiseau de proie. Il observe, analyse, patiente. Lorsqu'il agit, le suspect ne sait pas encore qu'il est déjà trop tard pour lui échapper. Militaire de formation, il l'est également de cœur. Discipline et rigueur sont ses maîtres mots. Derrière sa froideur apparente, il sait faire preuve d'une totale humanité et d'une grande abnégation. Peu de gens le savent. En cachette, dans son dos, ses collègues l'appellent « l'homme de glace » et parfois aussi « le bouledogue ». Incorruptible lorsqu'il tient un indice, il ne le lâche jamais, tel un molosse agrippé à un os. Rien ne peut le détourner de son but.

²⁸ La brigade régionale de police mobile : Au nombre de douze, elles étaient aussi connues sous le nom fameux de « Brigades du Tigre ». Ses membres étaient appelés « les mobilards ».

Il fut marié, il y a des siècles de cela. Elle ne supportait pas de le présumer toujours en danger. C'est elle qui décéda. Suicide. Il garde en lui le terrible fardeau fait du poids accablant, de la culpabilité, du décès prématuré de l'être adoré. Son cœur en fut brisé. Il ne peut plus aimer. Il ne peut plus rire. Il porte la mort de l'amour comme une peine qu'il ne veut pas s'autoriser à poser. Inaccessible et ténébreux, les femmes ne l'en trouvent que plus beau, plus attirant. Il ne les voit pas. Son unique raison de vivre est son travail. Il aime que celui-ci soit bien fait et complet.

Il est arrivé sur l'île suite au décès de Joseph Roussière, saunier-pêcheur de son état, habitant rue Gabion à l'Épine. L'inspecteur a fait le choix de prendre une chambre chez l'habitant, pour être au plus près de la maison de la victime et pouvoir, le cas échéant, aller se promener à pied, de jour comme de nuit, sur la scène du crime dans le marais ou sur le lieu d'habitation, maintes fois perquisitionnés et fouillés par les gendarmes.

L'Épine... Drôle de nom pour une commune. Un de ces aiguillons de rosier ou de ronce ne servit pourtant pas à assassiner Joseph. On utilisa un poignard au tranchant acéré, planté dans le dos jusqu'à la garde, signe d'une trahison perfide et lâche. La lame fut retrouvée, fichée entre ses deux omoplates. Elle n'atteignit, d'après le médecin ayant examiné le corps, aucun organe vital. Ce qui tua Joseph, fut l'effort surhumain qu'il fit pour se défendre et abattre à son tour son agresseur, un slave du nom de Yuri Sikorski. Véritable force de la nature malgré sa blessure, le saunier réussit à faire tomber son assaillant et à maintenir sa tête dans l'eau du marais salant jusqu'à ce que mort s'en suive. L'inspecteur connaît donc la victime, le coupable, il possède l'arme du crime. Il a même le mobile : des pierres précieuses.

Joseph était un îlien au visage buriné de soleil et au poil noir corbeau. Âgé de cinquante-neuf ans, il n'avait jamais quitté Noirmoutier, exception faite de son service militaire effectué à Mont-de-Marsan. Originaire de la commune, il y était connu comme un travailleur sobre, sérieux, courageux et discret, ne se mêlant pas des affaires des autres, mais toujours d'accord pour donner un coup de main si besoin. Petit, un mètre soixante-deux pour quatre-vingts kilos, il possédait une belle robustesse entretenue par ses deux métiers, le sel et la pêche. Célibataire endurci, il vivait seul. Son casier judiciaire était vierge.

Celui de Yuri, par contre, pesait lourd. Cinquante-huit ans, mince, blond, un mètre soixante-neuf, Sikorski était recherché par Jules Sébille lui-même, qui lança contre lui ses douze brigades implantées sur le territoire français. Il avait, entre autres, dérobé le sautoir de la grande Natalia Narychkina lors du dernier séjour de celle-ci à Nice. Cette magnifique parure comportait vingt-sept diamants de grande valeur. Le collier fut assez rapidement retrouvé, mais les gemmes, soigneusement dégriffées, s'étaient envolées dans la nature. La piste suivie par les enquêteurs les avait menés jusqu'à Noirmoutier. Elle s'était arrêtée brutalement dans un marais salant.

Deux morts, un poignard, du sel... « Réfléchis vieille branche !... Où sont les diam's ? » Le mobilard peste à l'idée que l'enquête s'arrête ainsi. Ce sont les ordres. Pas assez d'éléments. Mais cela ne lui ressemble pas de renoncer. Il sent que certaines choses n'ont pas été assez prises en compte... Il songe au produit du palud de Joseph.

Lorsque le saunier comprit qu'il allait mourir, après avoir tué Yuri, il prit une énorme poignée de sel et se l'enfourna dans la bouche avant de s'écrouler

définitivement. Pourquoi ? Le médecin quémandé est formel. Il s'est lui-même infligé ce supplice. Quelle en est la raison ? Sur le moment, ce geste a évoqué pour l'inspecteur les meurtres parfaits, commis avec de la neige. Il suffit d'en enfoncer une grosse poignée dans la gorge de la victime. Lorsqu'on retrouve celle-ci, la neige a fondue, l'arme du crime a donc disparue et on n'envisage pas forcément un meurtre.

Là, ça ne colle pas. Le sel resta coincé dans la cavité buccale du malheureux. Adeptes des techniques révolutionnaires d'Edmond Locard, le mobilard le fit analyser. Il provenait bien du marais travaillé quotidiennement avec sérieux et amour. Mais pourquoi Joseph a-t-il fait cela ? Alors que tous ses collègues pensent que l'homme était fou et voulait emmener dans sa tombe le fruit d'un travail représentant toute sa vie, l'inspecteur analyse plutôt ce geste comme un message posthume. Seulement, il ne possède pas la clé pour le déchiffrer. Joseph voulut montrer quelque chose en agissant ainsi. Mais quoi ? Le limier fit fouiller les mulons et curer le palud, imaginant que les diamants pouvaient y être cachés. Il n'y trouva rien. Dans la maison du saunier-pêcheur, sur ses ordres, un gendarme armé d'une cuillère, touilla même dans le pot à sel pour faire remonter un éventuel sachet contenant les gemmes. Aucune poche à trésor n'apparut. L'enquêteur ignora les sourires narquois de ses collaborateurs persuadés de l'inutilité de ces recherches salines. Pour eux, seul Yuri est lié aux cailloux. Le meurtre de Joseph et la disparition des pierres précieuses sont deux affaires distinctes.

Le ciel semble vouloir s'éclaircir. Le policier se sent brimé en marchant à présent d'un bon pas vers sa chambre. Il est grand temps de préparer sa valise pour son retour vers le continent. Deux questions tournent sans arrêt dans sa tête. « Où sont les diamants ? Pourquoi ce sel dans la bouche ? ».

Il doit quitter Noirmoutier, mais il y a comme un arrière goût d'amertume plissant son front. Deux questions restent en suspens. Il récapitule ce qu'il sait, ce qu'il suppose. Tout tourne autour de Yuri qui vola les diamants et vint voir Joseph sur l'île. L'enquête démontra qu'ils étaient cousins par alliance. Yuri supprima donc un membre de sa famille. Pourquoi ? L'inspecteur pense qu'on a tort de se focaliser sur le Slave. Pour lui, la clé de l'énigme est Joseph. Le saunier devait être complice et savoir où étaient les cailloux... Ou bien, il ignorait tout. Il tomba par hasard sur la cachette et c'est la raison pour laquelle il fut assassiné. Que vient faire le sel là-dedans ? Qu'a voulu dire le saunier en s'enfournant le fruit de son travail dans la bouche ? Il savait que les gendarmes le trouveraient ainsi. Quel est le message ? Que lui est-il passé par la tête ?

Autour de l'enquêteur, l'air se fait plus léger, presque lumineux. L'île semble enfin sourire, comme pour lui montrer qu'elle apprécie le cheminement de ses pensées. Alors que l'enquêteur arrive en haut de la rue de sa logeuse, l'humidité se lève et s'évapore instantanément dans le ciel bleu, clair, chaleureux de cette matinée estivale. Aussitôt, des mains féminines ouvrent les fenêtres sur le cri des mouettes retrouvant leur envol vers des cieux à présent dégagés. La vie reprend son mouvement et le temps sa course. Un jeune couple, perché sur des bicyclettes, dépasse le mobilard en klaxonnant joyeusement. Il parle fort en pédalant et rit plus fort encore. On entend de la musique s'échapper d'un phonographe. Surpris de ce brusque changement, le limier s'arrête pour regarder les passants apparus comme par enchantement, écoutant les bruits de la rue,

après la solitude et le lourd silence trop régulièrement ponctué par les cris apeurés des oiseaux du marais.

Sur sa gauche, par la fenêtre ouverte donnant sur une cuisine, il voit une main enfantine se saisir d'un bocal de confiture à la fraise. Mais ce faisant, les doigts frôlent un gros pot ventru de grès tombant avec fracas. Il ignore pourquoi il ne reprend pas sa route. Il reste là, attendant le dénouement de cette affaire. La petite fille, de six ou sept ans, recule devant le désastre, apparaissant en entier à la vue de l'enquêteur. Elle est mignonne avec ses tresses blondes encadrant son fin visage d'ange posé sur une blouse de coton. Elle reste pétrifiée à regarder les gros morceaux de poterie éclatés sur le carrelage noir et blanc. Anxieuse, la voix de la mère arrive du fond de la pièce.

- C'est quoi ce bruit ? Tu n'es pas blessée ma chérie ? Que s'est-il passé ?

- J'ai cassé le pot à sel maman ! J'ai pas fait « espré », il est tombé tout seul.

- Ne marche pas dedans surtout ! Je vais chercher le balai et la pelle.

- Maman, regarde comme c'est beau !

- Quoi donc ma puce ?

- Les cristaux salés dans le soleil. On dirait des petites pierres précieuses, comme dans mon livre sur la princesse Myrtille.

L'inspecteur reste pétrifié. Ce n'est pas possible que la solution soit aussi simple ! Et pourtant... Pris d'un subit espoir, il se met à courir dans la rue, passe près de chez sa logeuse sans s'arrêter. Il arrive devant la maison de Joseph à peine essoufflé malgré l'effort. Adeptes des nouvelles méthodes d'Edmond Locard prônant que « *tout individu se déplaçant dans un lieu, y laisse des traces et inversement emporte des traces de ce lieu* », il sort une paire de gants de sa poche droite et l'enfile rapidement.

Avec détermination, il brise les scellés et pénètre dans la pièce principale. Il ouvre la fenêtre aux vitres sales et pousse les volets verts d'un brusque coup de poignet, arrosant généreusement l'atmosphère d'un soleil curieux, se posant en maître jusque dans les renforcements les plus reculés. Il y a là une petite table en pin passée au brou de noix, deux chaises de paille dépareillées et un bahut servant pour la vaisselle autant que pour les provisions. Dans un coin de la salle basse, aux murs noircis par une cheminée tirant difficilement, une antique cuisinière étale sa crasse de façon impudique.

Deux contenants de grès, sans couvercle, sont posés sur la petite étagère en hauteur. L'un renferme un couteau à pain à côté de deux spatules usées et l'autre du gros sel. Entre les deux, se trouvent une boîte d'allumettes à moitié vide et un moulin rempli de poivre noir bon marché. Sans hésiter, l'enquêteur se saisit du pot de droite et le renverse sur le plateau malpropre où traînent encore les miettes de pain d'un dernier repas. L'esprit du bouledogue jubile enfin. Ce n'était pas un petit sachet de pierres précieuses qu'il fallait trouver ! Le gendarme promenant sa cuillère dans le réceptacle ne vit rien parmi les cristaux éclatants, aux facettes moirées assombries par les parois obscures du récipient. Et personne ne comprit la clé du message de Joseph.

La main du mobilard soulève délicatement le récipient retourné, découvrant une petite pyramide blanche et scintillante dans la chaude lumière de l'été. De ses doigts protégés, il lisse les grains, les étalant le plus possible. Sous les rayons éclatants, les vingt-sept diamants se détachent de leur ganse saline. Ils brillent de tous leurs feux sur leur lit de sel irisé.

Dans le soleil noirmoutrin, l'inspecteur Pelletier esquisse enfin un sourire.

Émile le Nantais

Île de Sein

Dans les années 1930

Par chez nous, il existe peu de noms et de prénoms, à peine une douzaine de chaque. On porte les patronymes de nos ancêtres. Parfois, pour rendre les désignations plus faciles dans les familles, on intervertit deux appellations par génération. Dominique était mon arrière-grand-père, Guénolé mon grand-père, mon père et mon fils Dominique. Je suis baptisé Guénolé. Pour nous reconnaître entre nous, nous ajoutons à la dénomination des hommes celui de leur bateau et à celui des femmes le surnom de leur mari. C'est ainsi qu'on parle de Joseph *Rouanez ar Mor* ou de Jacqueline à Fanch et tout le monde sait de qui il s'agit.

Il est pourtant un gars d'ici ne portant pas le prénom de ses ancêtres. Il est d'ailleurs le seul à avoir ce nom de baptême sur l'île. Il s'appelle Émile, mais on le surnomme « le Nantais ». Sa naissance est un des moments les plus émouvants de ma vie de sauveteur en mer, un de ces instants de grâce où Dieu lui-même vous permet d'assister à un petit miracle.

Depuis que j'ai acquis l'âge d'homme, je suis bénévole à bord du canot de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés. Pendant des années, il fallait naviguer à la voile lorsque la brise le permettait, mais aussi souvent aux avirons à tirer des heures durant. Mes mains comme mon postérieur portent encore la trace des brûlures de ces frottements incessants de la peau contre la rame et le banc de nage, dans les tempêtes et les mauvais grains. Nous avons appris dès 1921, en lisant *L'Almanach du marin Breton*, que les chantiers Augustin Normand étudiaient une coque entièrement pontée pouvant être propulsée par un moteur de quarante-deux chevaux. Nous en rêvions. Il nous fallut attendre dix années avant de voir notre station de sauvetage recevoir notre premier canot à moteur, celui qui nous permettrait d'aller plus vite, plus loin, de sauver plus de vies... Notre commune n'avait pas les moyens financiers d'acheter un tel bateau et *l'Amiral Barrera* continuait à courageusement se jeter dans les tourmentes maritimes à la force de nos bras.

Jules Fouquet, maire de l'île pendant dix-neuf années, président du comité local de la SCSN, nous annonça la bonne nouvelle en octobre 1929. Le prix s'élevait quand même à la somme de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille et trente francs ! On prévoyait deux années pour la construction. Les charpentiers firent un très beau travail. Édifié en bois, d'une longueur de treize mètres hors tout et d'une largeur de près de quatre mètres, son poids de douze tonnes huit cent soixante-quinze kilos lui permettait une grande stabilité. Les gouvernails étaient doubles et compensés. Les hélices se trouvaient sous voûtes. Mais la vraie curiosité pour nous autres, sauveteurs canotiers, fut les deux moteurs Abeille de quatre cylindres de quarante HP à neuf cents tours, lui permettant d'atteindre sans effort la vitesse extraordinaire de huit nœuds²⁹. En attendant

²⁹ Huit nœuds = près de 15 km/h

son arrivée sur l'île, il fallut construire une nouvelle cale équipée de rails pour pouvoir entrer l'embarcation à l'abri dans son local. Notre ingénieur des Ponts et Chaussées attitré, Fernand Crouton, y pourvut sans difficulté majeure.

Le 31 juillet 1931 eut lieu l'inauguration du canot baptisé *Vice-Amiral Touchard*. J'appris à ce moment-là ce que la France devait à ce Préfet maritime de la première région du début du siècle. Ce fut un moment important dans la vie des îliens et pour moi l'occasion d'approcher de grands marins. La SCSN était représentée par le vice-amiral Grandclément et le commandant Cogniet. Le Préfet maritime de Brest, le vice-amiral Dubois nous fit l'honneur de sa présence en compagnie des enfants de l'amiral Touchard. C'est d'ailleurs la fille de l'amiral, Madame Mathelin, qui fut la marraine de notre bateau. L'île était en fête. Les barques de pêche avaient été décorées et pavoisaient de toutes leurs couleurs contrastant avec l'austère noir des habits îliens. Des discours eurent lieu dans la matinée pour nous informer des performances de la nouvelle embarcation. Je fus très honoré lorsque Louis Guilcher, notre maire, nous invita, nous les humbles canotiers du sauvetage, à partager le festin du midi avec tout le beau monde. Je n'avais pas vraiment reçu d'éducation pour me tenir à table en telle compagnie. J'étais un peu gêné au début, mais le repas fut très simple et même cordial, ce qui me mit à l'aise, ainsi que mes camarades d'aviron.

Puis nous sommes tous montés à bord, le clergé en tête. L'abbé Bossennec, représentant l'évêque de Quimper n'ayant pas pu faire le déplacement, procéda à la bénédiction du bateau. De nouveaux discours furent dits. Comme j'étais ému, je n'ai pas tout entendu, mais je retins ce passage prononcé par le vice-amiral Grandclément.

- *Je vous remets le canot à moteur Vice-Amiral Touchard. Les hauts faits des canotiers de l'Île de Sein sont un sûr garant qu'il sera en bonnes mains. Quand vous conduirez votre canot au secours des navires en détresse, quand vous irez sauver des vies humaines à travers la mer furieuse, vous vous souviendrez de ces paroles.*

Le clergé entama le Te Deum, aussitôt suivi de la totalité des Sénans et des Sénanes agglutinés sur les quais et sur les barques de pêche. C'est sous les acclamations de ce formidable chant d'espoir que l'embarcation s'élança vers la mer, glissant aisément sur ses rails, fendait l'eau légèrement et flottant avec grâce. Les moteurs furent démarrés et le canot fit sa première sortie officielle, non pas à fin de sauvetage, mais pour de se présenter avec humilité à l'Iroise. Dans ce moment enivrant, nous, l'équipage du *Vice-Amiral Touchard*, étions particulièrement fiers d'appartenir à la grande famille des sauveteurs en mer.

Par la suite, la vedette sortit toujours dans l'urgence, sauf une fois où nous avions tout notre temps. Ce devait être une promenade. Ce fut pour Émile le Nantais.

Il arrivait de plus en plus souvent aux pêcheurs sénans de conduire des prégnantes sur le continent pour accoucher. Une maternité les accueillait à Douarnenez dans la rue Monte-au-Ciel, ce qui avait vu fortement diminuer la mortalité des mères comme des bébés sur notre petite commune entourée de la mer. Lorsqu'elles sentaient que le fruit qu'elles portaient allait arriver à maturité, elles prenaient un bateau afin de gagner le continent et la sécurité de la délivrance. Parfois, c'était de justesse. Moins d'un mois

avant, Jos *Pax Vobis*, prêt à partir en pêche, avait dû amener en urgence une future mère pressée d'enfanter. Heureusement, il avait pu arriver à temps à la clinique.

Les histoires de femmes m'intimidaient énormément. Je me sentais inculte face à leur savoir ancestral. Leur jibilinenn noire enserrant leur tête me rappelait sans cesse qu'elles étaient sorcières, filles de devineresses. Elles étaient descendantes des mythiques Neufs Vierges Gallisenae. Portant la vie en leurs seins, elles pouvaient jeter des malédictions. Dévotes, elles devinrent les fidèles brebis du recteur et se réclamaient de Saint Corentin, mais elles savaient aussi invoquer Merlin et sa magie. Si Dieu se trouvait être leur père, la Terre était leur mère. Elles craignaient la traversée du Raz de Sein mais elles avaient le pouvoir de monter ou de démonter l'Iroise suivant leurs souhaits les plus profonds. Depuis la fin de la guerre, de plus en plus de jeunes filles ne portaient plus la coiffe de leurs ancêtres, laissant flotter dans leur dos leurs longs cheveux. Cela n'enlevait rien au caractère magique les entourant. Surtout, ce qui me faisait le plus peur avec elles, c'est que c'était en frôlant la mort et en tenant la main de l'Ankou³⁰, qu'elles donnaient la vie.

Comme toutes les femmes de l'île, Marie-Perrine portait cette magie. Elle avait déjà enfanté de deux fils, Joseph et Simon, mais ne reconnaissait pas dans sa troisième grossesse les signes de son état. Plusieurs fois, elle avait fait de douloureux malaises et le docteur Maignou était venu l'ausculter. Celui-ci avait fait la guerre au 18^{ème} RIT. C'était un ancien médecin de la coloniale. Il connaissait la souffrance humaine et avait déjà pratiqué un grand nombre d'accouchements.

- Il faudrait quand même que ton petit se retourne, dit-il préoccupé. Bientôt, il n'aura plus d'espace et ça fera encore un de ces sacrés îliens qui confondra son cul avec sa tête. Si ton bébé ne se met pas en bonne place, je t'enverrai accoucher sur le continent à la rue Monte-au-Ciel. Pour le moment, on a le temps de voir venir, mais on va surveiller ce gaillard ne faisant déjà rien comme tout le monde, ajouta-t-il bourru mais bienveillant.

Marie-Perrine fut soulagée de se savoir en de bonnes mains. Elle aurait préféré donner naissance à la maison, comme elle l'avait fait pour les deux premiers, mais elle gardait avec effroi des souvenirs de femmes exsangues, à la peau trop blanche d'avoir perdu tant de sang, à l'Ankou veillant au pied du lit malgré l'eau bénite et les prières. Elle savait qu'un enfant se présentant par le siège avait quelques chances de survie, mais avec d'énormes risques pour lui comme pour sa mère et de grandes douleurs pour celle-ci. Le cimetière était plein de petits anges et de leurs mamans n'ayant pu leur donner vie. Elle décida de prendre ses dispositions pour que son aïeule puisse venir s'occuper de ses deux aînés le temps qu'elle serait à la maternité.

Le docteur Maignou fixa la date de son départ pour le continent à la semaine suivante, mais le lendemain, Marie-Perrine fit un nouveau malaise lui faisant perdre connaissance. On l'a porta à son lit et le médecin fut quémanté en toute urgence. Lorsqu'il arriva dans la petite maison de pêcheur, Marie-Perrine ne pouvait plus bouger. Serrant les dents de douleur, elle tenait les draps à s'en faire blanchir les jointures des doigts. Son ventre, tendu à l'extrême ne bougeait plus. Le médecin crut que le bébé était décédé et il commença l'auscultation sous le regard fiévreux de sa patiente dont le front se perlait de fines gouttes de sueur. Mais l'enfant n'était pas mort.

³⁰ L'Ankou : nom masculin donné à La Mort.

Arrachant un cri à sa mère, à travers la peau tendue, il donna un grand coup de pied dans la joue du docteur qui en rit de plaisir.

- Même pas né qu'il manque déjà de respect aux anciens ! Sacré îlien, ça promet ! Écoute Marie-Perrine, je ne veux pas prendre de risque. Ton petit va bien et il ne viendra pas au monde avant une bonne semaine, mais tes malaises m'inquiètent. Je serais plus rassuré que tu sois dans un bon établissement médicalisé. Ici, je ne suis pas équipé en cas d'urgence. Je vais prévenir Fanch Hervis qu'il tienne prêt le *Vice-Amiral Touchard* pour toi, puis je préparerai une lettre pour mon estimé collègue de Douarnenez. Prépare-toi ! Je viendrai te chercher quand tout sera prêt.

Peu de temps après, Marie-Perrine entendit l'alarme lancer son signal à travers l'île. Elle imagina les membres d'équipage se précipiter vers le canot pour l'apprêter et le faire glisser sur son chariot de la cale à la mer. Calmée par l'attitude du médecin et le cachet qu'il lui avait fait prendre, elle eut un peu moins mal et commença à se détendre.

J'étais à la maison lorsque la sirène appela. Le premier coup n'avait pas terminé son hurlement que déjà j'avais posé ma casquette sur ma tête, le deuxième coup me surprit en train de courir sur le Nomeur³¹ tout en enfilant ma veste. Au troisième coup, je fus à l'abri de la SCSN et n'arrivai pourtant pas le premier. L'équipage au complet³² était là, Stanis, les trois Jean, les deux François, les trois Pierre et l'autre Guérolé. Pour nous différencier lui et moi, on me nommait Nolé. Comme toujours, il y avait trop d'hommes. Fanch, le patron, fit son choix parmi nous et j'eus la chance de faire partie de l'expédition.

On savait, par le docteur Maignou, qu'il n'y avait pas d'urgence et nous en fûmes rassurés, d'autant que ce brave médecin, devant la crainte d'un nouveau malaise de sa patiente, avait demandé à Clet de faire la traversée avec nous. Clet n'était pas canotier, mais il avait fait la guerre comme infirmier dans la Royale. Ses connaissances et ses compétences dans le domaine paramédical achevèrent de nous tranquilliser.

Marie-Perrine, qui avait retrouvé des couleurs, fut hissée à bord et installée le plus confortablement possible dans le poste arrière. Déjà, ses lèvres murmuraient le cantique à Sainte Marie pour La prier de nous assurer une bonne traversée. Les Sénanes, à l'inverse de leurs hommes, ne sont pas à l'aise sur l'eau qui prit trop de leurs enfants. Même par étale de basse mer avec un calme plat, elles pâlisent à l'idée de faire la traversée du Raz de Sein. Les deux moteurs du *Vice-Amiral Touchard* nous entraînaient vers le continent. Le début de la traversée s'effectua sans problème. Sans être mauvaise, une grosse houle de Noroît faisait rouler le canot de bord à bord, provoquant la nausée de Marie-Perrine. Clet lui passa le seau.

Dehors, les dauphins jouèrent à faire la course avec nous, leurs longs corps bleutés fendait l'eau avec aisance. Ils nous abandonnèrent à la Pointe du Van, au moment même où Marie-Perrine poussa un cri. Clet, parti rincer le seau à l'eau de mer, revint inquiet au poste arrière.

³¹ Le Nomeur : un des quai de l'île de Sein.

³² L'équipage était composé de François Hervis (Patron) dit Fanch, Pierre Menou (sous-patron), Pierre Coquet, Jean Follic, Stanis Guilcher, Jean-Philippe Piton, François Porsmoguer, Jean-Pierre Salaün, Pierre Thymeur, Guérolé Thymeur, Guérolé Thymeur dit Nolé.

- Ça ne va pas Perrine ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est le bébé, j'ai des contractions. Ce n'est pas normal, c'est trop tôt, et ... ha ! elles sont déjà rapides. Clet, je crois, ... je crois que le bébé est en train de venir... maintenant.

- Oh gast ! murmura Clet, nous voilà bien ! T'es bien sûr que c'est ça, que c'est pas la mer qui roule en boule ton estomac ?

Pour toute réponse, Marie-Perrine poussa un nouveau cri en se mordant le poing, les yeux agrandis d'effroi. Clet comprit à ce moment-là qu'il devrait aider à mettre un enfant au monde pour une naissance par le siège, tellement compliquée que même le docteur Maignou n'avait pas voulu la tenter.

J'entendis le premier cri de Marie-Perrine et je me précipitai derrière Clet. Je suivis leur conversation. Même sans aucune notion d'obstétrique, je compris ce qui se déroulait sous mes yeux. J'entraî dans le poste arrière, prêt à assister Clet si besoin. Marie-Perrine, toute à la formidable transformation lui torturant le corps, ne faisait pas attention à nous. Je songeai troublé, à cette autre Marie s'étant retrouvée également au milieu de nulle part, en Palestine, quelques deux-mille années auparavant. Notre Perrine était en train de nous faire un petit ange et je retrouvai ma timidité devant le mystère des génitrices. Elles auraient su quoi faire dans un pareil moment. Je savais : bouillir de l'eau. J'ignorais à quoi servait toute cette eau que les femmes font bouillir, mais pour les accouchements, elles faisaient toujours bouillir de grandes quantités d'eau. Il fallait que je fasse ça moi aussi. Sur le canot, c'était impossible. Je ne pouvais pas. Une envie irrésistible de chiquer me prit. Ce n'était pas hygiénique alors je m'abstins. Que pouvais-je faire ? Mais que pouvais-je bien faire ?

Marie-Perrine n'arrêtait plus à présent de gémir. Suivant les contractions, ses plaintes se faisaient plus lancinantes ou plus puissantes. Elles semblaient ne pas sortir de sa gorge mais venir du plus profond de son être. Son visage était en sueur. Elle dégrafa sa jupe pour être plus à l'aise. Clet lui posa une couverture sur ses jambes par pudeur autant que pour la protéger du froid. Je vis mon ami sortir précipitamment. Il ne fit pas attention à moi mais je le suivis. Il se lava les mains consciencieusement. Je fis de même, on ne savait jamais. Il prit la bouteille d'alcool dans la trousse d'urgence et après avoir soigneusement lavé son couteau de pêcheur, il le passa à l'eau-de-vie pour le désinfecter. En passant près de moi, il me demanda de trouver des chiffons et se précipita auprès de Marie-Perrine. Je me souvins de l'attention qu'il avait portée au lavage de son couteau et de ses mains. Il me parut évident que c'était des chiffons les plus propres possible que je devais lui ramener. Où y avait-il des tissus nettoyés sur ce rafiote ? Je respirai un grand coup pour restaurer mon calme et réfléchir posément : dans la caisse en bois, sur le tribord. Je les pris en totalité et me dirigeai vers le poste. Je remarquai que Fanch avait fait mettre vent arrière, au ralenti pour tenter de stabiliser le canot.

Lorsque j'arrivai, Clet avait terminé de déshabiller sa patiente, protégée du plaid. Il faisait très sombre. Il ne remarqua pas ma présence, mes bras chargés d'oripeaux mais saisit machinalement ceux-ci pour en glisser un certain nombre sous le postérieur de Marie-Perrine. La poche des eaux s'était déchirée. Clet, pour tenter de se rassurer, récitait à haute voix son manuel des premiers secours en cas d'accouchement d'urgence. Sa voix semblait apaiser Perrine qui s'y accrochait comme à une bouée entre deux contractions dont le rythme me semblait très rapide. Et puis, tout se déroula

précipitamment. Dans un grand cri, elle se souleva, presque assise, en saisissant ses genoux à pleines mains et Clet, de l'autre côté de la couverture, reçut le bébé dans ses bras, comme ça, en une seule poussée.

Marie-Perrine s'allongea doucement, un doux sourire sur ses lèvres, les cheveux trempés sur son front pâle. Elle avait donné la vie. En face d'elle, dans les grosses mains du pêcheur, un beau poupon tout crémeux hurlait de toute la force de ses poumons dans l'air iodé de l'Iroise. Immédiatement, Clet se souvint qu'il fallait couper le cordon ombilical. Il me passa le bébé et je ne sus tout d'abord comment le prendre. Il était tout chaud et glissant, il gigotait de ses petits membres et serrait ses poings de colère. Sa lèvre inférieure tremblait d'indignation. Je pensais qu'il devait avoir froid et le calant dans le creux de mon bras, je l'ai recouvert des chiffons restant. Le doigt sur le cordon, Clet attendait qu'il arrête de palpiter avant de faire deux nœuds avec des bouts de ficelle pour le couper au milieu avec la lame bien aiguisée de son couteau de pêche, séparant l'enfant de la mère. Il s'occupa du bébé lui nettoyant les yeux et le nez pendant que je cherchais, dans la petite valise de Marie-Perrine, des vêtements pour le nourrisson. Avec nos grosses mains maladroites, nous l'habillâmes tant bien que mal avant de le tendre à sa mère qui nous remercia d'un sourire.

- C'est quoi ? nous demanda-t-elle en le mangeant du regard.

- Ben, c'est un bébé, répondit Clet bêtement.

- Ça, je le sais, mais c'est un garçon ou une fille ? insista la mère.

Nous nous regardâmes l'air idiot. Aucun de nous deux n'avait pensé à regarder le sexe et ce furent les mains expertes de sa mère qui découvrit le secret caché sous les langes de son enfant.

- C'est un garçon, murmura-t-elle.

- C'est un garçon ! s'est exclamé Clet à l'intention de l'équipage, et il est né la tête la première !

- Peut-être que le docteur Maignou s'est trompé, a dit Pierre.

- Ou peut-être que c'est le tangage qui l'a remis à l'endroit, a fait François.

- Moi, ce que je sais, a proposé Fanch en parlant fort pour que Marie-Perrine puisse l'entendre, c'est qu'on est en ce moment juste en face de la Pointe du Millier. En souvenir, tu pourrais l'appeler Émile ton petit gars. Ce n'est pas un prénom de chez nous, mais sa naissance n'est pas non plus très ordinaire.

À la maternité de Douarnenez, on prit bien soin de la parturiente et de son bébé. Émile fut déclaré fils d'Iroise, mais l'administration maritime française ne reconnaît que les communes officielles. Si on naît en pleine mer bretonne, on est déclaré né à Nantes. Et c'est comme cela qu'à l'Île de Sein, un petit Sénan, fils de l'Iroise, eut pour surnom Émile le Nantais.

Chef de gare

Île d'Oléron

1933

A la gauche de la fillette, près de sa main inoccupée, se trouvaient deux livres d'école qu'elle avait rangés là, après les cours précédents : *Lectures manuscrites instructives et amusantes à l'usage des enfants*, tirées des *Considérations sur les Œuvres de Dieu dans le règne de la Nature et de la Providence*, de C. C. Strum, par Th. Soulice ; et *Notions Scolaires de Musique* par A. Lavignac, Professeur d'Harmonie au Conservatoire National de Musique.

Albertine Ouvrard tirait la langue. Penchée au-dessus du cahier à carreaux réguliers, elle s'appliquait. Le trou de l'encrier était creusé à même la table. Il contenait un petit récipient de porcelaine blanche, rempli d'un liquide d'un bleu tellement foncé qu'il paraissait presque noir. La plume d'Albertine glissait sur le papier, sans crisser. La page de calcul était propre, bien uniforme. Régulièrement, l'enfant passait le buvard pour sécher l'écriture fraîche et odorante, avant de poser consciencieusement la règle et de tracer un trait d'un doigt léger. Puis la Sergent Major reprenait sa danse faite de pleins et de déliés dans une calligraphie à l'anglaise parfaitement maîtrisée. Les chiffres s'alignaient en colonnes régulières. Des retenues, plus petites, venaient décorer le haut gauche des nombres. Dès leur utilisation, elles étaient proprement rayées d'une courte barre.

À côté d'Albertine, Gisèle souffrait de ne pas réussir aussi bien. L'acier griffait la feuille d'un cahier allègrement orné de pâtés et de bavures. Gisèle n'avait pas envie de résoudre le problème donné par la maîtresse. Elle s'en fichait des baignoires se remplissant et des robinets gouttant. Elle ne voulait rien savoir des tomates obtenues à deux francs et revendues à cinq francs le kilo, sachant que lesdites tomates représentaient le tiers de la marchandise acquise, que le quart de celle-ci était constituée de pommes vendues à quatre francs et que le reste était monnayé à prix coûtant. Elle n'en avait rien à faire de connaître la quantité de fruits et légumes achetée au départ, permettant à terme au commerçant de réaliser un bénéfice de cent quatre-vingt-dix-huit francs.

Tout au plus aimait-elle les histoires drôles qu'on pouvait se raconter pendant la récréation, lorsque que la maîtresse n'écoutait pas : « Trois curés boivent du champagne dans un pré. Quel est la superficie du pré ? ». Elle était alors la première à s'écrier : « Un hectare trois centiares ! » Et d'expliquer toute excitée : « Le champagne est un nectar. Les trois curés ne portent pas de tiare. Ce qui donne un nectar et trois sans tiare ! ».

Albertine, elle, aimait les mathématiques. Les calculs qu'elle préférait étaient ceux parlant de trains. Qu'ils se croisent, qu'ils arrivent à l'heure, en retard, qu'ils roulent à différentes vitesses, elle était heureuse. Et justement, le problème sur lequel elle était penchée touchait sa passion.

« Un train roule à une vitesse moyenne de soixante-dix kilomètres par heure. Au bout d'une heure, il peut augmenter sa vitesse de dix pour cent pendant une heure et trente minutes. Mais il doit ensuite la réduire de vingt pour cent pendant deux heures

et trente minutes. Durant la dernière demi-heure, il doit limiter sa vitesse à cinquante kilomètres par heure. Question : Quelle distance a-t-il parcourue ? ».

L'enfant jonglait avec les numéros. Elle posait, retenait, additionnait, multipliait et notait avec bonheur les beaux chiffres qui s'arrondissaient sur la page blanche.

- Comment peux-tu aimer ça ? lui murmura Gisèle dégoutée par le problème, pendant que la maîtresse était penchée sur le cas de Suzanne.

- C'est passionnant !

- Oh, toi, avec tes trains ! De toute façon, les rails ne sont pas pour les filles et tu n'es pas un garçon !

- Ça m'est égal. Un jour, je serai conductrice de locomotive, répondit Albertine sur un ton enthousiaste.

- Ça n'existe pas les conductrices ! Il n'y a que des conducteurs.

- ... Alors je serai chef de gare !

Albertine Ouvrard sourit en repensant à l'enfant qu'elle était et au sérieux avec lequel elle s'était opposée à cette peste de Gisèle. Le train était arrivé sur l'île d'Oléron en 1900, alors que la première route empierrée allant du Château à Chassiron n'avait que soixante ans. Les autres chemins se traînaient, boueux et garnis d'ornières. La famille Bouineau n'était pas étrangère à cette révolution sur l'île.

Déjà en 1841, Jacques Bouineau avait créé l'*Insulaire*, la première compagnie îlienne de transport permettant un accès par la voile du Château au Chapus, de la Rochelle à Saint-Denis et de Boyardville au Château en passant par la voie maritime. À son tour, André Bouineau fonda *La Compagnie Oléronaise de Navigation* proposant cinq vapeurs vers le continent avec, pour la première fois, une diligence allant d'un point à un autre d'Oléron. La toute nouvelle route nationale courant du nord au sud de l'île le permettait enfin. Cependant, les communes situées à l'est ou à l'ouest, près de la mer, étaient difficiles à atteindre en voiture hippomobile dès que le temps se faisait humide.

Plusieurs maires demandèrent à profiter du progrès apporté par la technologie, mais l'État restait sourd à leurs sollicitations. De nouveau, André Bouineau fut le maître d'œuvre de l'avancée de la ligne. En l'an 1900, il obtint une concession de soixante années pour sa Compagnie. La première ligne relia Saint-Trojan à Saint-Denis, avec un embranchement pour aller sur Boyardville. On pouvait compter vingt-huit arrêts permettant aux Oléronais le désirant, de monter facilement dans une des quatre voitures mixtes en première, en seconde classe, ou dans une des huit suivantes de deuxième classe, quatre fourgons étant des wagons-poste, afin de parcourir un tronçon de la ligne îlienne. Celle-ci, annonçait fièrement la Compagnie Bouineau sur sa publicité, « ... *compte une longueur totale de quarante-six kilomètres quarante-trois mille cent quarante et un !* », la distance étant calculée et vantée au centimètre près. Pour les marchandises, trente-quatre wagons étaient à la disposition de la clientèle : deux à traverses mobiles, quatre tombereaux, huit couverts, huit plats à bords ras et douze à bords haut.

Les cinq locomotives Corpet-Louvet étaient superbes. Elles affichaient fièrement leur quatorze tonnes cinq de puissance. En permanence, quatre trains tournaient sur le réseau, parcourant près de quatre cents kilomètres par jour, sur les quatre allers-retours de Saint-Trojan à Saint-Denis ; trois de Boyardville à Saint-Pierre. Un train était gardé

systématiquement en vérification pour éviter les pannes. La fierté de la Compagnie était la ponctualité. La vitesse commerciale proposait, en tenant compte des nombreux arrêts aux haltes et aux gares, vingt kilomètres par heure. Seule une exception était faite pour la ligne entre Sauzelle et Boyardville, avec uniquement quatorze kilomètres heure, pour cause de virages très serrés et dangereux à trop grande vitesse.

La vie des Oléronais fut chamboulée en ce début du vingtième siècle, mais aussi nettement plus confortable grâce au progrès amené par la technologie et la Compagnie Bouineau : Saint-Denis n'était qu'à une heure et demie du Château, et on pouvait aller de Boyardville à Saint-Trojan en moins de deux heures ! Les marchandises circulaient, les coquillages ne craignaient plus le transport et la vie de tous prospérait.

Pourtant, la ligne ne fut pas facile à mettre en place. Elle rencontra de nombreux détracteurs. Le tracé de la voie suscita de nombreuses querelles et jalousies. Il y eut ceux étant « pour », songeant aux nombreuses possibilités qu'offrirait la voie, et ceux, plus passésistes, s'insurgeant « contre » persuadés de la dangerosité de l'affaire. La première gare, placée à Saint-Trojan nécessita la construction d'un pont-bascule et d'une plaque tournante. Les rails filèrent vers le Château en s'arrêtant à Petit-Village puis à Grand-Village. Un pont de ciment armé fut lancé par-dessus le chenal de Nicot pour offrir une autre pause, très pratique pour les sauniers, aux Marais. Une halte s'installa également à la Bordelinière, puis une seconde passerelle fut mise en place afin de franchir le Chenal d'Ors. Elle continuait la route vers La Chevalerie et Ors. On arrivait enfin au Château, comprenant un ingénieux système de triage et d'aiguillage permettant toutes les manœuvres. Celui-ci s'était avéré nécessaire lorsque le gouvernement français avait décrété que les marchandises pouvaient se révéler intéressantes pour les impôts. Deux escales virent donc le jour : le Château-Quai appartenant aux Chemins de Fer de l'État, offrant la possibilité aux trains de s'approcher très près du quai de débarquement des bateaux de la Compagnie Oléronaise ; le Château-Port étant la station de la Compagnie Bouineau, du réseau Oléronais.

Des haltes et des gares sortirent de terre : Château-Ville, situé à moins de quatre cents mètres de Château-Port, La Porte de Dolus, La Gaconnière, Deau, Dolus, La Casse du Bois d'Anga, la Dresserie et enfin Saint-Pierre-La-Côtinière. Cet arrêt desservait Bel Air, Maisonneuve et surtout La Côtinière, voyant un important trafic en fonction de la marée. La distillerie Soudois et le négociant en vins et spiritueux Gresseau-Péponnet bénéficiaient chacun d'un embranchement leur étant réservé.

Enfin, on arrivait à l'étape de Saint-Pierre. Le trafic y était incessant tant pour les voyageurs que pour les marchandises : coquillages et crustacés, poissons, sel, légumes, vins et Pineau attendaient là, prêts à être exportés, croisant dans leur transport les nouveaux engrais et le charbon d'importation. La capitale de l'île s'était faite belle pour le train. Elle installa l'*Atelier*, point central pour les réparations diverses des locomotives comme des wagons. Une aire de distribution d'eau fut aménagée pour faire un plein s'enfuyant dans le ciel oléronais sous la forme de grands panaches légers.

Après Saint-Pierre, la première station était celle de Sauzelle voyant la ligne se séparer en deux parties distinctes. La première partait en direction de l'est, proposant une halte aux Quatre Chemins puis à la Saurine avant son terme à Boyardville. Là, montaient ou descendaient les voyageurs partant sur les vapeurs faisant la traversée vers La Rochelle. Les quais étaient encombrés de marchandises sur le départ ou à

l'arrivée. Le second tronçon cheminait vers le nord, s'arrêtant à Saint-Georges, puis à Saint-Georges-Chéray, Chéray, Chaucre, La Brée, Le Moulin des Combes et enfin Saint-Denis. La ligne continuait en direction du port, vers les bateaux en partance. Terminus, tout le monde descend.

Le train, c'était aussi des travailleurs. On comptait treize roulants. Il y avait les chauffeurs, les chefs mécaniciens et les ouvriers chargés du déplacement des rames. Neuf poseurs s'occupaient de l'entretien des voies, vingt-quatre exploitants travaillaient dans les gares ou dans les ateliers de réparation et d'entretien courant. Cette voie ferrée fit la prospérité de l'île de 1900 à 1914. Puis, les hommes partirent à la guerre. Les locomotives furent démontées pour être envoyées au front. Elles firent l'aller, mais personne ne leur fit faire le retour.

C'est la fin de la guerre, on ne compte plus que deux allers-retours de Saint-Trojan à Saint-Denis et deux de Saint-Pierre à Boyardville. Petit à petit les autobus prennent la place du train. Ce n'est pas qu'ils soient plus rapides, car le temps de trajet est sensiblement le même, mais ils sont beaucoup moins chers à l'achat et à l'entretien.

Pourtant, ce matin de 1933, Albertine est sur le quai de la station à La Brée lorsqu'elle reconnaît Gisèle. Cela fait au moins vingt ans qu'elles se sont perdues de vue. Son ancienne meilleure ennemie aussi se remémore et se précipite vers elle. Après quelques salutations d'usages, Gisèle en arrive à rappeler ses vieux souvenirs et parle de sa vie présente, de son mari, un riche commerçant, de ses enfants, deux beaux garçons et une jolie fillette. Elle est très élégante dans sa belle robe verte de coton tissé. Elle pose un œil critique sur la sombre veste cintrée qu'Albertine porte sur un sage chemisier blanc au-dessus d'une simple jupe bleu marine. Gisèle est contente d'afficher sa réussite sociale par la richesse de sa vêtue. Elle se venge ainsi de la suprématie scolaire qu'elle a dû subir pendant ses années d'école par ce bas bleu d'Albertine raflant tous les prix, les bons points et les images, ne lui laissant que la honte à ravalier au fond de sa gorge. La vie lui a rendu justice et c'est elle maintenant qui est supérieure à la petite écolière studieuse.

Elle remarque enfin le petit insigne de la Compagnie Bouineau, posé fièrement sur la poitrine tendue vers elle et interrompt alors sa litanie égocentrique pour poser la question qui la démange soudain.

- Tu travailles ici ?

- Mais oui Gisèle ! répond calmement son ancienne voisine de classe.

- C'est vrai qu'avec tous ces gens et ces marchandises prenant le chemin de fer, ils doivent avoir besoin de secrétaires à la Compagnie.

- Nombre de stations s'en passe, c'est une partie du travail des chefs de gare.

- Ah oui ? Oh, tu te rappelles ? Lorsque tu étais enfant, tu voulais absolument avoir cette fonction ! Qu'elle prétention ridicule ! Il m'avait fallu du temps pour te faire comprendre que ce n'était pas un travail pour les femmes !

- Bien, en fait, actuellement, il y en a une en France qui a cette charge. Une seule. Mais c'est un début et ça ouvre la voie à bien d'autres passionnées de réseaux ferroviaires. Elles seront de compétentes collaboratrices pour les hommes, explique posément Albertine.

- Oh ? Tu devrais peut-être te mettre en contact avec elle, suggère Gisèle.

- C'est déjà fait.

- Et qu'a-t-elle...

Mais Albertine lui coupe la parole.

- Je n'ai pas le temps de te parler maintenant, Gisèle, dit-elle en regardant sa montre gousset et en sortant un sifflet de sa poche.

- Pourquoi ça ? demande Gisèle consternée, voyant son ancienne voisine de banc d'école saisir une sorte de planchette et un fanal. Que fais-tu donc ?

- Tu le vois, je fais mon métier, rétorque Albertine dans un sourire.

- Ce n'est pas Dieu possible, hoquette Gisèle. Tu ne veux pas dire que de toute la France, c'est toi le seul... la seule...

- Mais si ! Maintenant, recule-toi du quai, le train de dix-sept heures trente-deux va entrer en gare !

Et Gisèle, interloquée, voit le grand monstre d'acier cracher sa vapeur et obéir sagement à Albertine se tenant là, fièrement debout dans son uniforme de la Compagnie.

Héros

Île de Sein

1940 - 1945

Je m'appelle Joseph, mais tout le monde m'appelle Jos. Je ne suis pas le plus jeune. C'est Louis qui l'est. Il a quatorze ans. Il nous a rejoints mes camarades et moi à bord du Courbet, dans le frimas britannique du mois de novembre 1940. J'ai quinze ans et je suis un héros. Personne ne le sait encore, pas même moi. C'est à la fin de la guerre qu'on apprend que nous étions tous des héros, même que nous sommes dans les livres des grands historiens, dans les manuels des écoles de la République, dans les dictionnaires des vieux académiciens... avant d'être oubliés. C'est le lot des héros ordinaires d'être oubliés.

Juin 1940. J'avais quinze ans, trois mois et je n'étais pas encore un héros. J'étais Sènan totalement ; Breton, énormément ; Français, un peu, pas beaucoup, parce que j'avais du mal à parler la langue du continent. Quand j'étais à l'école, sœur Marie-Catherine ne voulait pas que je parle sènan avec mes camarades, mais dès qu'elle avait le dos tourné, dans la cour de jeux, ma langue maternelle revenait au galop. C'est dur le français, surtout à l'écrit. Mon père, voulait que je le parle, le lise et l'écrive bien, pour pouvoir vendre sans problème notre poisson et nos crustacés sur le marché. Il était rigoureux mon père et il donnait toujours raison à ma mère.

Ma mam³³, c'était la plus jolie. Oh, elle était sévère aussi, mais toute petite, comme fragile. Il me semblait qu'elle avait mon âge, peut-être même un peu plus jeune. J'avais des frères et des sœurs. J'incarnais l'aîné. Je me dressais, bien plus grand qu'elle, alors il fallait que je la protège. Contrairement à beaucoup de femmes de sa génération, elle portait encore l'habit et la coiffe de drap noir. Trop de deuils, trop de souffrance. La fine dentelle couvrant parfois les cheveux des filles sur le continent, était pour celles n'ayant pas de marins dans leur famille. Nous sur l'île, étions tous des navigateurs. Comme la mer prenait son dû d'âmes régulièrement, on avait tous des périls en mer, proches de nous. Les épouses allaient de ténèbres vêtues et d'ébène coiffées. Elles avançaient, magnifiques, racées. Ma mère était la plus belle de toutes. Ce noir l'enveloppant formait un écrin laissant éclater la lumière de son visage chéri. À mes yeux, elle se tenait là, virginale.

Le gardien du phare l'entendit le premier. C'était le 22 juin 1940, je m'en souviens. Il était venu au bourg pour nous dire qu'un général, dont il avait oublié le nom, parlait sur Radio Londres, qu'il allait recommencer son discours le lendemain. Il fallait l'écouter. Moi, je n'ai pas pu approcher du récepteur. L'unique poste à accus du village était posé sur l'appui d'une fenêtre afin que tout le monde en profite. Les dos des pêcheurs, faisant corps autour de l'appareil, me bouchaient la vue, alors je me suis éloigné. Avant, on y écoutait Radio Paris, les jeunes pour la musique, les anciens pour les nouvelles, mais depuis que Paris était tombé... Le 19 juin, on y apprend l'évacuation de Brest, la prise de Rennes. Et il y eut le discours de ce général. Je me rendais bien compte que les adultes étaient troublés par les nouvelles de la guerre. Avec la

³³ Mam : maman (le dernier « m » se prononce).

mobilisation, on connaissait tous des hommes partis se battre pour la France. Il n'y avait plus qu'une grosse centaine de gars sur l'île, des gamins, des invalides, des vieillards et des soutiens de famille pour la plupart. Ils se tenaient là, commentant ce que ce gradé exilé disait. Pas de défaite. La France n'était pas seule. Il appelait les hommes de bonne volonté à se joindre à lui.

Voilà où nous en étions : d'un côté, le grand maréchal sauveur de la France, nous invitant à coopérer avec les Allemands et à aller travailler dans leurs usines – en fait d'invitation, on venait d'apprendre par le maire qu'il allait y avoir avant la fin du mois du juin une razzia des jeunes Sénans pour partir au S.T.O.³⁴ ; de l'autre côté, un obscur général inconnu et émigré, dénoncé par le nouveau gouvernement de Pétain comme traître à sa nation, nous appelant au chevet de la France. Notre choix se résumait ainsi : obéir au chef de notre pays ou porter secours à notre patrie.

Comme toujours, sur notre île dirigée par un système de matriarcat, ce furent les femmes assistées du recteur et du maire qui prirent la décision. Celle-ci fut très rapide. Simple question de bon sens. Leurs hommes n'iraient pas baisser l'échine loin de la mer, sous le talon des bottes germaniques. Ils devaient rester libres. Ils leur fallait larguer les amarres. Moi, je voyais les préparatifs. Rapidement, tout fut bouclé par les patrons pêcheurs et le maire. On ne savait qu'une chose, la destination première serait Londres, après... Un premier départ fut prévu pour le 24. D'autres suivraient, vu l'afflux des volontaires. Celui de mon père serait pour le 26. Il fallait maintenant armer les navires³⁵.

Et là, au dernier repas, ma mam scruta le visage paternel. Elle dit que je devais partir avec lui, moi aussi. Il y eut un grand silence dans la pièce. Même les petits se turent. Mon père ne contredire pas. Il resta silencieux en la regardant. Elle ne croyait pas que la guerre s'arrêterait de si tôt. Or, les années passant, je deviendrai un homme et serai pris par les Boches. Le mot dans sa bouche était proche de la haine. 14-18 n'était pas si éloignée dans sa mémoire. Je regardais sans y croire, cette femme si fière envoyant son fils aîné dans les affres de l'inconnu. Elle, si petite, si fragile, grandissait devant moi. Je sentais son combat intérieur, la mère contre la mam : celle espérant protéger son garçon en le plaçant fortifié, puissant face au danger ; et celle souhaitant défendre son enfant en le gardant douillettement au creux de ses bras. Elle ne me regarda pas. Elle ne me demanda pas mon avis. Elle se battait contre elle-même. Je ne savais plus ce que je voulais. Je priais de toutes mes forces pour rester accroché à son épaisse jupe noire, dans son odeur rassurante, et j'implorais le Ciel pour que ma mère gagne contre ma mam et me laisse partir, vivre, devenir un homme ou mourir pour mon pays. Je me sentais enfin Français. À la grâce de Dieu, en cet instant, brutalement, la France était devenue ma patrie, ma raison, mon cœur, mon sang !

Le visage fatigué de celle qui m'avait donné le jour était marqué de l'immense sacrifice qu'elle faisait. Elle offrait à la nation ses deux frères, son époux et son aîné. Elle connaissait les risques pour nous quatre, pour elle et pour ses petits. Sans pêcheur à la maison, ce serait la faim, le froid et une situation terrible face aux Allemands n'allant pas tarder à arriver. Je ne voyais pas tout ça. Elle avait mis le feu en moi. Je voulais partir me battre auprès de mon père, de mes oncles et de mes grands cousins.

³⁴ S.T.O. : Service du Travail Obligatoire.

³⁵ Armer les navires : les équiper, les pourvoir de tout ce qu'il faut pour qu'ils puissent prendre la mer.

Elle n'essayait pas de convaincre mon père que son fils ne devait pas partir dans les usines teutoniques. Elle tentait de se persuader elle-même. Elle suppliait son côté maternel d'accepter l'abnégation, l'horreur, la terreur. Puis elle se leva et dit fortement, d'un ton inconnu de moi, que je n'irai pas servir l'ennemi. Enfin, à voix basse, elle ajouta : « Kentoc'h mervel³⁶ ! ». Dans ma tête, sa voix résonnerait pendant toute la guerre. Kentoc'h mervel ! Qui se doutait alors que ces deux petits mots bretons allaient devenir notre cri de ralliement. Kentoc'h mervel ! Plutôt mourir ! Il ne s'agissait pas de mots d'hommes mais de ceux du ventre fertile des femmes, de leurs mamelles gonflées de lait. C'était un cri d'amour.

Il avait fallu feinter pour pouvoir monter dans le bateau désigné pour mon père. Avec l'aide de quelques hommes et du recteur, il m'avait fait grimper à bord et caché sous l'étoffe du foc où j'avais trouvé d'autres copains de mon âge ou à peine plus âgés. Les patrons ne voulaient pas emmener les trop jeunes garçons. Dix-sept ans leur paraissaient à peine limite. Certains petits, de douze, treize ans, avaient bien tenté de se joindre à nous, mais ils ne purent monter. Caché sous ma voile, je craignais d'être repéré par le commandant du *Maris-Stella*. Il avait heureusement d'autre chose à faire que de vérifier sous sa toile.

On avait peur aussi des grosses jumelles que les Allemands avaient disposées en haut de la Pointe du Raz, sur le continent. Tournées vers notre île, elles espionnaient facilement nos gestes et le mouvement de nos navires. C'est pour cela que seulement deux embarcations assurant le transport des volontaires avaient été prévues pour le départ du 24. Le 26 il y eut le *Pax Vobis* et le *Rouanez ar Peoc'h* pour escorter le *Maris-Stella*. À cause des jumelles inquisitrices, les épouses, les mères et les filles ne purent s'approcher du bord pour accompagner leurs bien-aimés jusqu'au bout du quai. Elles restèrent cachées sur la cale, derrière un gros tas de bois, à la fois fortes, fières et torturées par leur décision de notre départ, toutes ayant leur cœur aimant, ensanglanté et brisé.

La bénédiction du recteur Guillerm, avant notre appareillage, fut importante pour moi comme pour tous les marins embarqués. Notre foi et notre patrie devinrent à cet instant notre raison de vivre. C'est au soir tombant que nous quittâmes le havre de paix de notre port et les bras de notre famille tendrement chérie. Caché sous le foc, je ne pus même pas accorder à ma mère un dernier regard. Et je pleurai.

Il faisait très doux, la mer était d'huile. Pour faire croire aux Allemands que les bateaux partaient uniquement à la pêche, nous fîmes route plein ouest, vers le phare d'Ar Men, en pleine Chaussée de Sein. Rien que cette manœuvre était déjà suicidaire. La Chaussée, de jour, se révélait dangereuse. De nuit, elle était terriblement périlleuse. Mais Dieu fut avec nous et aucune roche acérée ne vint éventrer nos navires. Passé l'Ar Men, nous le laissâmes sur bâbord et voguâmes vers Albion. Lorsque nous osâmes montrer nos têtes et quitter la protection du foc, Martin Guilcher, le patron du *Maris-Stella*, piqua une grosse colère contre nous et nos pères. Mais dans son regard, on sentit sa fierté pour notre présence à son bord. On chanta « *La Marseillaise* » et « *Bro goz va zadou* », nos hymnes nationaux français et breton. Nous économisâmes nos paniers. La traversée dura vingt-quatre heures. Parfois, des avions nous survolaient. On essayait de voir si c'était la Royale Air Force ou plutôt les appareils aériens ennemis. Je n'étais plus triste, j'étais exalté.

³⁶ Kentoc'h mervel : Plutôt mourir !

J'ai un très bon souvenir de notre arrivée en Angleterre. Beaucoup de gens vinrent en curieux pour nous voir. On ne se comprenait pas, mais on riait. Nous montrâmes nos paniers vides et une dame alla chercher un énorme saladier de frites. Mon premier repas britannique. C'était bien bon. Nous restâmes au port jusqu'à ce qu'un car vienne nous prendre et nous emmener à Londres. On crut qu'on allait voir le général tout de suite, mais ce fut impossible. Et puis, quatre jours plus tard, quelqu'un vint nous chercher et nous comprîmes qu'on allait rencontrer l'homme parlant sur Radio Londres. Aucun de nous ne se souvenait de son nom, mais c'était déjà LE général, comme s'il n'y en avait qu'un seul comptant pour nous dorénavant.

On nous emmena dans une grande salle de l'Empire Hall. Les Britanniques avaient mis tous les civils français ensemble, environ quatre ou cinq cents. Je connaissais beaucoup d'entre eux. On discutait entre nous quand « il » arriva. Nous fûmes alignés et il nous passa en revue. Je ne pouvais détacher mon regard de ce géant en uniforme. Il était immense, très fin, avec une distinction, une grâce féline et naturelle que je ne connaissais que chez les femmes. La sienne était virile, masculine, emplie de noblesse. Il y avait de la bonté dans ses yeux, et quoi qu'en soit encore jeune, je dirais qu'il avait le regard paternel. Il nous surmontait d'une tête. On pouvait lire dans tout son être la discipline, la rigueur, la justice, la force, le travail, le dévouement. Il se présenta. Je sus alors que je n'effacerai jamais plus son patronyme de ma mémoire. Il s'appelait de Gaulle. Je n'avais pas oublié les leçons d'histoire de sœur Marie-Catherine. La Gaule était l'ancienne appellation de notre patrie. Ce grand général avait le mot « France » gravé sur son front et dans son âme. Il me paraissait normal et sain qu'il en porta le nom.

Devant chacun de nous, il s'arrêtait. Il demandait comment on s'appelait, d'où on venait. Parfois aussi, il nous questionnait sur notre âge, surpris de notre regard ardent sous le couvert d'un corps encore trop juvénile. Concernant les plus anciens, il voulait parfois savoir leur branche de métier. La litanie se poursuivait. Quasiment un homme sur quatre venait de l'Île de Sein et était marin pêcheur. C'était donc souvent la même réponse qui sortait des poitrines fièrement relevées. Aussi, lorsque tout le monde eut été présenté au général, il se tourna vers nous autres, les Sénans et nous dit : « L'Île de Sein est donc le quart de la France ? Quand tout sera terminé, j'irai vous voir chez vous ». Il y avait dans son regard un peu de tristesse de constater que si peu de Français avait répondu à son appel, mais aussi une farouche envie de se battre avec cette poignée d'hommes, certains des gamins, d'autres des réformés, des vieillards et des infirmes que l'armée n'avait pas voulus, mais brûlant de se ranger sous sa bannière. J'étais fier d'être de ceux-là, un des tous premiers hommes du général.

Tout faillit mal tourner pour nous, les plus jeunes. Les moins de vingt ans furent envoyés dans des camps de Liverpool, genre boys scouts. J'en avais pleuré de rage. Avoir quitté mon travail de mousse, mon île, ma mère, avaient commencé à faire de moi un homme. Pas plus que mes camarades, je ne supportais d'être traité en enfant. Nous fîmes tant et tant, nous écrivîmes même au général – merci sœur Marie-Catherine pour les leçons de français – qu'enfin on nous entendit. On nous fit passer une visite médicale et nous fûmes tous déclarés bons pour le service. Puis, on nous informa de notre nouveau statut de personnel des Forces Françaises Libres, qu'il nous fallut accepter par écrit. En signant, nous nous engageâmes à servir avec honneur,

fidélité et discipline dans les Forces Navales Françaises Libres, pour toute la durée de la guerre. Je reçus mon matricule : 4876 FN 40. J'étais venu me battre. J'allais me battre !

Les jeunes sont toujours trop pressés. Je ne faisais pas exception à la règle car, avant la bataille, je dus d'abord apprendre à obéir et à manier les armes. Le 12 juillet, j'arrivai sur le Courbet. C'était un navire militaire, particulièrement bien armé. Je devais y rester une année entière pour apprendre le travail de canonnier. Sur ce navire école, je retrouvai beaucoup de mes camarades de l'Île de Sein, mon père, mes oncles et mes cousins. Dans les premiers temps, rares étaient ceux n'étant pas Sénans. Au fur et à mesure que les jours passaient, nous apprenions que notre départ de Bretagne, celui de la totalité des hommes valides de l'Île de Sein, avait été rapporté sur le continent. La nouvelle s'était envolée dans la France comme une traînée de poudre. Cela fut, paraît-il, un des éléments clé qui déclencha un vaste esprit de patriotisme et de liberté de la nation vers le général de Gaulle n'apparaissant plus pour tout le monde comme un traître à sa patrie. Si une commune entière l'avait suivi, c'est donc que ce gradé avait peut-être un plan devant lui pour libérer le pays...

En attendant, le travail sur le Courbet était très dur. Le rythme des quarts s'égrenait, infernal. Régulièrement, nous étions pris pour cible par les Allemands. Notre navire était bombardé mais nous ripostions et nous ne fûmes jamais coulés. Je sentais souvent la poudre. La fumée noire et acre me brûlait les yeux. Il fallait continuer, être précis, charger, bourrer, lancer. Les officiers nous chronométraient. Sous les obus germaniques, une simple seconde pouvait détenir dans son ventre notre vie ou notre mort. Parfois, les secondes s'étendaient, immensément longues, dans un silence palpable et lourd. D'autres fois, elles étaient si rapides dans le stress, les cris des hommes et les hurlements des machines, que je ne voyais plus le travail de mes mains courant derrière le cul des pièces de canons. Dans ces cas-là, je me méfiais particulièrement du rail du pas de lancement. À faire trop vite et la fatigue aidant, il arrivait qu'un doigt ou qu'une main ne s'enlève pas assez rapidement de la glissière, coupante comme un rasoir ou écrasante sous le poids des munitions. Certains de mes amis furent ainsi estropiés.

Obéir, travailler, manger, se reposer, recommencer était mon lot et celui de mes compagnons d'infortune. Je n'avais pas vraiment peur. Pas le temps de penser. Riposter. Tirer. Dormir... pas le temps de dormir.

Fréquemment, nous étions contrôlés par des officiers supérieurs. Les Anglais appréciaient notre travail, notre courage et notre fougue. Ma relation avec mon père avait d'ailleurs changé. Je n'étais plus seulement son fils, j'étais devenu un compagnon d'armes. Il me parlait d'égal à égal. Jamais, alors que j'étais mousse sur le bateau de mon oncle, il n'avait conversé avec moi comme ça. J'avais gagné mes galons d'homme à ses yeux.

Notre Courbet se trouvait être un vieux cuirassé français. Il nous servait à la fois de caserne et de bâtiment anti-aérien. Il s'élançait avec finesse. C'était un long navire de cent soixante-six mètres de long pour à peine vingt-sept mètres de large. Il avait un creux de presque neuf mètres. Il pouvait filer à vingt-et-un nœuds³⁷ avec ses machines en avant toutes, mais il consommait alors énormément de charbon et notre panache de fumée devenait trop visible par les avions ennemis. Il faut dire qu'il possédait vingt-

³⁷ Vingt et un nœud = près de 39 km/h // 10 nœuds = 18,5 km/h.

quatre chaudières, ce qui est un chiffre impressionnant. Le plus souvent, le pacha le laissait filer aux alentours de dix nœuds, nous donnant quand même la confortable autonomie de quatre mille deux cent milles nautiques³⁸.

Nous avions à notre disposition un puissant armement très moderne. J'en étais particulièrement fier : douze canons de trois cent cinq millimètres, vingt-deux canons de cent trente-huit, quatorze de soixante-quinze et même quatre tubes lance-torpilles de quatre cent cinquante millimètres. Tout ça, bien sûr, sans parler des tourelles. Vingt-sept officiers à bord et mille quarante et un hommes permettaient le bon fonctionnement de notre bâtiment, mais aussi de la défense anti-aérienne.

Tous les jours, toutes les nuits, il fallait être sur le pont. Le Courbet était au poste de combat vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il se défendait avec la hargne des humains qu'il portait en son ventre. Entre l'aviation et la flotte sous-marine ennemie, se tenait la mer, si capricieuse, mauvaise, en colère même parfois. Impossibilité de fuir pour quiconque l'aurait voulu. Moi, je ne le voulais pas. J'avais vu mes amis blessés, mon sang couler. J'avais hurlé ma douleur et ma haine. Les bombes éclataient parfois tout autour de nous, éclairant le ciel comme en plein jour. Un tonnerre de feu et d'acier brûlant, les percussions de l'enfer, des cris d'agonie. Le goût du sang dans la bouche. La guerre !

Les mots « Patriotisme » et « Honneur » s'étaient ainsi imprégnés dans notre âme, dans nos esprits. Ils tenaient leur place, à la droite de Dieu dans nos cœurs. La foi était pour nous un réel soutien. Pas seulement celle que le recteur Guillermin nous avait insufflée, mais aussi celle de nos mémoires, des vieilles légendes des femmes de notre île, des sorcières, des esprits. Nous en faisons un patchwork de soutien spirituel et tout ça faisait bon ménage pour nous maintenir en vie. Notre Père qui êtes aux cieux, vous mes ancêtres décédés, protégez-nous, protégez-moi, donnez-moi la force de continuer. Kentoc'h Mervel ! Joa an anaon ! Joie aux trépassés. Amen.

... J'ai vu la mort.

L'enfant que j'étais la connaissait déjà avant d'aller sur le Courbet. La mort, c'était beau, propre. C'était la vieillesse ou la maladie. On l'attendait, sachant qu'elle allait venir. Elle sentait bon le savon de Marseille, la cire des cierges fumants et la naphthaline sur le costume des grandes occasions. Un défunt, c'était le murmure des neuvaines égrenées dans les soupirs et les geignements féminins. C'était le café avec les crêpes, ou le regard courroucé d'un ancien lorsqu'avec mes cousins on tentait de cacher dans nos mains qu'on pouffait de rire à une bonne blague lancée furtivement par Louis ou par Édouard, dans la pénombre des trop longues veillées.

Celle que je connaissais ne rendait pas toujours les corps, que les longs doigts des flots criminels enveloppaient comme un linceul. Ces disparitions-là, on ne les attendait pas, mais on savait qu'elles rôdaient dans la Chaussée ou dans le Raz. La mer de chez nous, l'Iroise, a des lieux sacrés que nous nommons « cimetièr ». Mais qu'elle renvoie les corps ou pas, la faucheuse conviait toujours les hommes à de grands apéritifs dans les cafés, pour les écouter raconter de belles histoires sur le disparu et chanter à sa mémoire.

... Sur le Courbet, j'ai vu la mort. La première fois, trop peu de temps après mon arrivée à bord.

³⁸ 4200 milles nautiques = 7800 km environ.

Ce... c'était lors d'une tempête, comme la Manche en a parfois le secret. Elle battait en furie l'étrave du bâtiment semblant reculer sous la hargne des déferlantes se brisant contre sa proue. Elle fendait la vague pour l'envoyer plus haut encore, dans le ciel, à l'assaut des ponts du navire, pauvre jouet ballotté dans l'immensité.

Dans la fureur des éléments déchaînés, nous n'avons pas entendu les deux chasseurs allemands. Nous ne les attendions pas. Les avions ne volaient ordinairement pas par vents trop violents. Trop dangereux. Il s'agissait de deux BF109 de type E, Messerschmitt. Ces récents appareils monomoteur monoplace étaient de redoutables chasseurs. Nous ne perçûmes pas le bruit de leurs mécanique.

Je n'étais pas de quart. Je me tenais sur le pont à l'abri du vent, en train de répondre à un gradé m'ayant adressé la parole. Je ne me souviens plus de ce qu'il voulait. J'ai vu cet homme se tenir brusquement le ventre et tomber dans mes bras avant même d'apercevoir les avions. ... Je suis tombé avec lui. Il était tellement plus lourd que moi. Et... j'ai vu son sang,... et dans ses mains, il y avait... .

Il me coinçait. Il m'agrippait. Je gueulais, j'appelais à l'aide. J'avais le visage tout mouillé. Je ne savais si je pleurais, ou si c'était les embruns, ou si c'était la pluie. ... Il y avait ce type, ce quartier maître accroché à mon torse, et moi qui voulais désespérément partir de son étreinte trop serrée. ... Il attrapa brutalement mon cou et attira violemment mon visage près du sien. Je ne gueulais plus, je voulais lutter mais j'étais tétanisé. ... Je ... j'ai ... j'avais son sang sur moi, et ses tripes toutes chaudes contre mon ventre. ... Ces tripes avaient le visage de la peur, de la trouille, de l'effroi. Sa bouche prononçait des mots que je n'entendais pas.

Et puis... ses yeux devinrent vitreux. Il me tenait toujours. Son sang était partout sur moi. ... Je n'arrivais pas à me libérer. Je ne sais pas. ... C'était interminable, cauchemardesque, abominable. ... Je ... je crois que j'ai vomi Je ne sais plus.

Une éternité après, quelqu'un vint me libérer du quartier maître, m'amena à l'infirmerie du bord. On me donna un cachet et on me renvoya à mon poste. Mon quart venait de sonner.

Je ne vis pas passer mon anniversaire. Personne ne me le fêta. En guise de bougies, j'eus les flammes des canons. Ce n'est que quelques jours plus tard, devant un calendrier, que je me rendis compte que j'avais seize ans. J'étais un homme et je hurlais à la vie. Toute la sève de mon corps était tendue vers ce but ultime : rentrer dans mon île, en soldat de l'armée victorieuse.

On m'a dit que je resterai environ un an sur le Courbet. Cela fait neuf mois que je m'y bats. C'est sur ses ponts que j'y suis né en tant qu'adulte. Avant, il y a une éternité, j'étais mousse, apprenti marin-pêcheur sur le bateau de mon oncle. Maintenant, je suis manœuvre canonnier et mes officiers me disent que je suis bon dans cette spécialité. Je pourrai peut-être monter en grade dans quelques temps !

Mam, tu m'as aidé à larguer les amarres de mon enfance. Envoie-moi tes prières pour que je revienne la tête haute, afin de me présenter fièrement devant toi.

Mais en attendant mon retour vers ta chaleur...

Obéir, travailler, manger, dormir, recommencer, obéir, travailler, manger, dormir, recommencer, obéir, travailler, manger, dormir, recommencer...

Être Libre ! Vivre !

C'est la fin de la guerre. Je suis en vie. Je vis.

Je viens d'apprendre que je suis un héros. Je ne me sens pas un héros. Avec mes compagnons, nous avons tous ce sentiment. Ça nous gêne même. Je ne fis que mon devoir envers ma patrie, avec honneur et discipline. Les vrais héros sont ceux qui ne revinrent pas. Ce n'est pas nous, ce n'est pas moi.

Je suis rentré sur l'Île de Sein et j'ai revu ma mère. Elle était encore plus petite que dans mon souvenir. Elle m'attendait, toute maigre. Elle avait vieilli mais elle était toujours aussi belle à mes yeux. La nuit, j'ai dans ma tête des cauchemars atroces qui ne s'arrêteront jamais. J'y garde aussi de très beaux souvenirs de camaraderie, également deux magnifiques yeux bleus, une douce voix à l'accent britannique et un corps féminin à faire se damner un saint. Première femme dans mes bras, premiers émois...

Bien que je ne fus affecté qu'une seule année sur ce navire, j'ai une tendresse particulière pour notre bon vieux Courbet. Ce cuirassé laissa de la nostalgie dans les cœurs de tous ceux qui travaillèrent sur ses ponts. Je pris des renseignements pour le revoir une dernière fois et devant lui, dire adieu à mes amis décédés lors des batailles. Ce fut impossible. Lui aussi était mort au combat. Il était Breton, né en 1911 à Brest, mort le 9 juin 1944 sur les côtes Normandes, en face d'Hermanville. Et même à ce moment-là, il fit son devoir. J'appris qu'avant d'être volontairement empli de béton et sabordé par les alliés, pour servir de blockship en formant un brise-lame, l'équipage avait hissé le pavillon français frappé de la Croix de Lorraine, le transformant ainsi en une cible privilégiée pour les Allemands. Ceux-ci s'acharnèrent dessus, oubliant momentanément de surveiller les plages du débarquement. Quelques précieuses minutes de gagnées pour nos petits gars...

Son pavillon fut le premier drapeau français qui flotta sur la terre libérée.

Je m'appelle Joseph, mais tout le monde m'appelle Jos. J'ai vingt ans. Je ne suis pas le plus jeune soldat à être revenu après cinq années de guerre. C'est Louis qui l'est. Il n'a que dix-neuf ans.

Le camping Sous-Bois

Île d'Oléron

Les années 1960-1970

Oiseaux migrateurs fidèles au rendez-vous, juin nous voyait arriver. La route avait été longue. Nous étions partis de nuit, mes parents s'étaient relayés à l'avant de la 4L. Évelyne, ma grande sœur de quinze mois mon aînée, avait été installée confortablement sur la banquette arrière et moi, tout aussi douillettement à l'emplacement des pieds de son siège. Endormies, nous ne nous rendions pas vraiment compte de l'interminable voyage. C'était il y a quarante ans, si peu, à peine la moitié de la vie d'un humain, et pourtant, tant de choses ont changé en quatre décennies...

Comme toutes les automobiles, notre voiture n'avait pas de ceintures de sécurité, ni à l'avant, ni à l'arrière. Nous pouvions nous allonger sans problème. À notre réveil, dans la lueur blafarde d'une aube fraîche et timide, maman avait toujours des tas de gourmandises à nous donner à grignoter. On jouait à compter les voitures selon leurs couleurs, plus tard, à reconnaître leur provenance grâce à leur numéro d'immatriculation. On s'exclamait aux changements de région, à chaque nouveau panneau d'entrée de département nous souhaitant la « Bienvenue ! ». Ce voyage de mille kilomètres n'était pas pesant pour nous les enfants. Lorsque nous reconnaissions la silhouette asymétrique du clocher de Marennes, nous savions que nous étions presque arrivés.

De mes deux premières saisons estivales sur l'île d'Oléron, je ne m'en souviens guère. On prenait le bac au Chapus. Pour mon troisième été, un pont avait été jeté par-dessus la mer, viaduc de la liberté pour les îliens, celui des vacances pour les touristes. Celui-ci était un prodige de technologie. Il était immense, trois kilomètres, le plus long de France. Il a d'ailleurs tenu ce record pendant vingt-deux années. Nous roulions généralement en silence sur son tablier, nous repaissant de la vue des forts défensifs à tribord et du grand chenal d'Ors permettant aux ostréiculteurs l'accès au port des Salines à bâbord. Quelques kilomètres encore par la Route des Huîtres, Boyardville et son chenal de la Perrotine, Sauzelle, la Gibertière et là, à droite toute, encore un tout petit effort... Foulerot !

La première chose nous accueillant à notre descente de voiture était l'odeur, celle des bois, du sable poussiéreux chargé d'humus qui est la terre d'ici, celle de la mer derrière les arbres. Ces effluves mêlés sont la quintessence de ce que représente pour moi l'arrivée sur Oléron. Suivant le sens des vents, nous entendions la volée des cloches de Saint-Georges ou le chant de bienvenue des vagues sur la plage toute proche. Maman avait déjà ouvert la maison et papa commençait à décharger le coffre en nous houspillant : « Allez les filles, donnez un coup de main ! ». Mais avant d'aider, il nous fallait, à ma sœur et à moi, sentir les fragrances et entendre les bruits de la demeure. Celle-ci était faite de plain-pied, d'une façade blanche aux volets de bois peints en jaune vif. Ils étaient retenus ouverts contre le mur par des accroches de métal décorées de têtes de petits bonshommes, munis de drôles de chapeaux.

On entrait dans la maison par une volée de deux marches basses mais très larges, la terrasse aux carreaux mouchetés de beige et la porte vitrée munie de fer forgé. Elles étaient nos seuls obstacles vite franchis. On arrivait directement dans la grande pièce. À la fois hall d'entrée, bureau, salon, salle à manger, elle étalait son carrelage gris aux minuscules mosaïques carrées, entrecoupées régulièrement de petits cubes noirs et jaunes sous nos pieds impatients. La première ouverture à gauche était la chambre de mes parents, nous la délaissions. La seconde porte était notre chambre à coucher. Le bruit caractéristique de sa poignée nous faisait frissonner de plaisir. En face, toujours en entrant, on trouvait les toilettes avec leur tirette latérale en guise de chasse d'eau. Dans le recoin des WC à droite, mais séparée d'un mur, trônait la petite salle de bains avec sa baignoire carrée, un mètre cube extraordinaire, son bidet amovible en plastique blanc enchâssé dans une armature en tôle qu'on glissait sous le lavabo et celui-ci, de porcelaine immaculée aux coins biseautés, aux doubles robinets, l'un chaud et l'autre froid. En revenant dans la grande pièce, de l'autre côté du mur central, la cuisine nous attendait, minuscule, toute en longueur. Elle donnait sur une porte vitrée à l'est. Une large fenêtre s'étalant au-dessus de l'évier et de l'unique plan de travail séparant le feu de l'eau, l'éclairait généreusement. En nous retournant, collée au mur, une table exigüe munie de deux chaises en vis-à-vis nous accueillait pour le petit-déjeuner. Chaque embrasure, chaque placard de cette maison avait un bruit particulier. Les yeux fermés, Évelyne et moi savions quel accès s'ouvrait ou se fermait.

Il était temps de nous installer. En entrant dans notre fief, en accès direct face à la porte, on trouvait le lit d'Évelyne. Elle avait délaissé les placards à sa gauche pour se précipiter sur son domaine. Mon lit était à droite, près de la fenêtre donnant au nord. Les premières nuits, les draps étaient humides. Notre mère faisait chauffer de l'eau qu'elle mettait dans des bouteilles de limonade consignées, bien rincées, aux capsules de faïence blanche enchâssées dans une armature de métal, avec un joint de caoutchouc rouge bordeaux. La bouteille était très chaude et maman l'entourait d'une épaisse serviette éponge pour éviter de nous brûler. Suivant l'endroit où nous passions cette bouillote improvisée, le coin de lit était affreusement glacée ou délicieusement accueillant.

Il nous fallait ensuite saluer notre terrain de jeu. Il était très grand. À mes yeux, c'était un domaine princier, avec des avenues royales faites de nacre blanche, des espaces arborés, d'autres avides de soleil. Une petite butte élevait son château fort aux multiples entrées. En réalité, c'était un terrain de camping, celui de nos parents. Papa nous y amenait aux débuts des saisons, puis repartait sous un climat plus continental. Août le voyait revenir pour ses congés annuels, et nous repartions tous ensemble vers notre résidence d'hiver à l'heure où sonnait la rentrée des classes.

Le camping *Sous-Bois* des Gabaret : papa en était le propriétaire et maman la gérante. Tous les matins, en l'absence de mon père, un monsieur du village venait sur son mini-vélo un peu rouillé pour aider aux poubelles. Il n'avait pas d'âge. Les années passaient, mais lui ne vieillissait pas. Oléronais de pure souche, appartenant à la terre, mince, sec, au visage et aux mains burinés par le soleil, toujours souriant, il ne causait guère mais était un travailleur courageux et motivé. Ma mère savait qu'elle pouvait compter sur lui en cas de coup dur. À l'arrière de notre vaillante 4L, ils attelaient tous les deux la caisse montée sur essieu construite par mon père, et maman avançait au

pas. Elle s'arrêtait devant chaque piquet de bois muni de deux arceaux de métal enserrant de longues et épaisses poches de papier kraft. Là, l'homme tassait les sacs en les secouant, puis il les fermait lestement d'un lien de ficelle avant de les jeter dans la remorque. Chaque poubelle était ainsi ramassée et changée tous les jours, puis conduite à la décharge où elle s'ajoutait au monticule communal déjà très impressionnant. J'aimais bien les accompagner à cette décharge. Des glaneurs traînaient toujours avec un long croc de métal dans une main et une grande poche dans l'autre. Ils cherchaient des quignons de pain pour nourrir leurs bêtes. Les sacs éventrés par leurs soins vomissaient leur contenu, attirant mouettes et autres cormorans par centaines. C'était un incessant ballet d'oiseaux mouvants et criards. Bien enfermée dans la voiture, je ne me lassais pas de les regarder.

Ensuite, maman partait nettoyer les sanitaires. Papa les avait construits en haut de la petite butte. C'est pour cela que mon imagination d'enfant les voyait en château fort. C'était le lieu de rencontre privilégié des usagers du camping. Les lavabos s'étendaient tout en longueur, affichant leurs robinets sur lesquels il fallait appuyer régulièrement pour avoir de l'eau. En regardant bien, on voyait le bouton poussoir revenir doucement à sa place, arrêtant le débit cristallin. De longs miroirs ornaient les murs blancs au-dessus de la robinetterie. Sur un autre côté, on trouvait le coin des éviers. C'était celui des grandes conversations entre voisins et voisines. Les gens montaient la butte avec leurs bassines colorées emplies d'assiettes sales, puis redescendaient vers leur emplacement poser la vaisselle mouillée sur un torchon à carreaux posé à même la table de pique-nique. Elle sèche toute seule pendant l'après-midi. Il n'y avait pas de voleur au camping *Sous-Bois*.

Sur un autre pan encore étaient les lavoirs faits de grands bacs de ciment gris. Là, on n'y voyait que des femmes. Rares étaient les hommes qui faisaient la lessive à la main, surtout dans l'eau froide, car il n'y avait pas d'eau chaude. Un autre bâtiment, derrière le premier, toujours perché sur la butte, contenait les WC. C'était, sur la façade sud, une longue suite de chiottes à la turque, fermée par des portes de bois de couleur vert sapin. À l'est, il y avait les douches, froides, bien entendu, « fraîches » serait le mot juste car en été, l'eau n'est jamais très froide à Oléron. Par la suite, mes parents en installèrent des chaudes à jetons, sur la façade nord.

Le nettoyage des sanitaires prenait beaucoup de temps à maman. Parfois, elle revenait avec le sourire, mais d'autrefois, elle arrivait à la maison avec sa tête des mauvais jours, en râlant après les dégueulasses ayant tartiné les sols, les portes ou les murs de merde. Heureusement, ça n'arrivait pas souvent. Il faut dire que notre clientèle était du genre familiale et très fidèle. C'était quasiment toujours les mêmes qui revenaient année après année aux mêmes emplacements. Ils y retrouvaient leurs habitudes, leurs voisins de campements. Leurs enfants, qui s'étaient connus au camping en couche-culotte, sortaient ensemble adolescents.

Les usagers pouvaient réserver par courrier, mais, et c'était un luxe, nous avions aussi le téléphone ! À l'époque, les lourds appareils noirs ne possédaient même pas de clavier ni de cadran pour composer le numéro. Il y avait une petite manette en métal argenté sur le devant. On l'actionnait trois ou quatre fois et on tombait sur un timbre féminin. Pour nous joindre, on disait : « Bonjour mademoiselle, je voudrais le 15 à Foulerot je vous prie ! ». La voix fraîche répondait : « Le 15 à Foulerot ? Ne quittez

pas... ». La demoiselle poussait une fiche et le téléphone sonnait chez nous. « Camping *Sous-Bois*, bonjour ! »...

Lorsque les clients arrivaient, maman les recevait à son bureau. Elle leur demandait le type d'emplacement qu'ils voulaient : nombre de mètres carrés en fonction de la taille de leur tente, ombre, soleil, électricité ou pas, proximité des sanitaires. Puis, suivant ses disponibilités et leurs attentes, elle leur proposait une visite de l'endroit sélectionné. Si les gens étaient satisfaits, ce qui était très souvent le cas, ils revenaient ensemble à l'accueil où ma mère leur faisait remplir une fiche de police et leur expliquait le règlement. Elle leur demandait aussi un papier officiel qu'elle leur rendait à leur départ. Certains laissaient leur carte d'électeur ou leur passeport, d'autres leur permis, décidant que de toute façon, ils ne conduiraient pas pendant leurs vacances. Enfin, ils allaient monter la tente et c'était l'occasion de faire connaissance des voisins obligeants qui venaient donner un coup de main. Parfois, ils manquaient des sardines. Maman en avait toujours une belle poignée d'avance pour dépanner sa clientèle.

Il fallait attendre le lendemain pour pouvoir mettre la bière au frais dans la glacière, car le marchand de glace ne passait qu'une fois par jour, le matin. Suivant les commerçants, on voyait arriver plutôt les maris ou les conjointes. Le glacier, c'était les pères de famille qui venaient se ranger à la queue leu leu avec leurs bassines rouge écarlate, vert olive ou bleu azur. Le vendeur ouvrait la petite porte latérale de son congélateur ambulant et, à l'aide d'un grand crochet, faisait venir à lui un long pain que, dans mon fort intérieur, j'appelais « une poutre givrée » car ça ne ressemblait pas à un bâtard. À l'aide d'un pic manuel, en donnant de petits coups vifs et répétés, il coupait la glace à la bonne taille. Des éclats s'égayaient dans l'air avant de retomber, déjà fondus. Il posait le cube ou le rectangle dans la bassine de son client, contre une poignée de piécettes. Au suivant !

Les commerçants des femmes étaient l'épicier ambulant, la boulangère, le poissonnier ainsi que le gros boucher et son épouse. Deux petits coups de klaxons et elles étaient là les ménagères, avec leur cabas et leur porte-monnaie garni de pièces de un et de cinq francs. Papa avait vite compris la demande en fruits et légumes frais. Il avait ajouté un garage contre la maison. Celui-ci n'en portait que le nom car je n'y ai jamais vu de voiture à l'intérieur. Par contre, c'est là que maman vendait pour ses usagers quelques produits de maraîchers locaux. Notre clientèle, essentiellement ouvrière, n'y allait pas par quatre chemins. Elle prenait deux kilos de ci, trois kilos de ça, c'était pesé, emballé. Par contre, il nous arrivait parfois d'avoir des chalandes de standing supérieur. Maman ne les aimait pas trop lorsqu'il fallait leur vendre des légumes. Seule pour s'occuper du camping, elle n'avait pas de temps à perdre et elle rongeaient son frein en attendant : « ... Alors, une carotte, non pas celle-là, celle-ci...oh et puis, mettez m'en deux. Voyons, qu'est-ce que je vais faire d'autre à manger ce midi ?... Elles sont fraîches vos tomates ? Oui, ... écoutez, je vais prendre cette grosse, là... oh non, après tout, donnez-moi ces deux petites. Ça fera bien plus présentable dans l'assiette, vous comprenez ? Oh et vous avez aussi des haricots verts ! Mais c'est magnifique ! ». Et maman voyait la femme se servir haricot par haricot, en prenant bien son temps, lui faisant perdre le sien. Par la suite, elle a arrêté la vente maraîchère et c'est le père Noël qui vint avec son vieux solex attelé à une petite remorque pleine des légumes de son jardin.

Avide de lecture, je galopais sur le chemin blanc faisant le tour du terrain de camping dès que j'entendais le marchand de journaux. Cette route blanche, qu'on aurait pu croire empierrée, était en réalité faite de centaines de milliers de coquilles d'huîtres séchées, écrasées, concassées. Ce matériau bon marché était d'une solidité à toute épreuve. Les autres enfants se retrouvaient déjà là, jouant du coude entre les adultes, pour acheter le journal de Spirou, Pif Gadget, les Pieds Nickelés, les aventures de Mickey, de Mandrake le magicien, de Tarzan ou de Rahan. On retrouvait le même engouement lors de l'arrivée du marchand de gaufres chaudes.

Filles de la patronne, Évelyne et moi avions la chance de recevoir régulièrement des petits cadeaux par les différents détaillants s'arrêtant au camping. Ces sympathiques gestes commerciaux s'étendaient d'une petite poignée de délicieuses crevettes grises, à un journal Pilote, ou une crêpe au sucre. Le tout faisait notre bonheur. Les vendeurs riaient de voir nos yeux briller de plaisir tandis que nos voix enfantines susurraient un « Merci beaucoup monsieur ! ».

Le *Sous-Bois* avait deux étoiles. Il y avait essentiellement des tentes, très peu de caravanes, aucun mobil-home ou chalet, encore moins de piscine et de centre d'animations. C'était l'époque où les usagers des campings étaient acteurs de leurs vacances, décideurs de leur temps et où ils passaient la majorité de leurs journées en-dehors du camp. Les parents s'occupaient de leurs jeunes enfants eux-mêmes. Vers sept, huit ans, ceux-ci étaient libres de se déplacer seuls pour aller à la plage ou à *La Guitoune*, le café vendeur de bonbons, de frites et d'esquimaux à cent mètres de là. Les vacances représentaient un moment de grande liberté pour tous. Il y avait toujours une cliente du camping qui jetait un œil sur nous, les petits, nous surveillant de loin. C'était l'époque où l'actualité n'était pas peuplée de pédophiles, d'enlèvements et de plans Vigipirate.

Les usagers avaient une chanson. C'était l'hymne du terrain. Sur l'air bien connu de Sacha Distel, ils chantaient en chœur :

*Allez donc vous faire bronzer,
Sur la plage, sur la plage,
Allez donc vous faire bronzer,
Sur la plage des Gabaret.*

On avait la possibilité d'aller à la plage de trois façons : par le premier petit chemin, par le deuxième petit chemin ou par la route. Dans les trois cas de figure, la mer s'étalait à trois cents mètres du camping et il fallait traverser un bois pour l'atteindre. Je prenais toujours le premier petit chemin. Je marchais le long du terrain sur la route de la Malconche, puis continuais devant la propriété de ma copine Jacqueline et là, presque en face de l'intersection avec le chemin des Amoureux, je bifurquais à droite entre les deux centenaires laissant traîtreusement traîner leurs racines au sol, vers l'étroite allée de sable gris mêlé de poussière et d'humus frais. Je traversais un bois d'essences multiples et odorantes d'arbres rabougris, tortueux et infranchissables en dehors du passage tracé. En picorant les délicieuses mûres noires se tendant vers nous au bout de leurs ronces cruelles, je pensais très souvent au Prince, dans la Belle au Bois dormant, avançant entre les branches aux doigts crochus. J'atteignais rapidement la clairière et redécouvrais le soleil. Le sable changeait, devenait plus blanc. Une légère montée me faisait courber en avant pour pouvoir la franchir. Le sol se couvrait

de belles et brillantes épines de pins. Ces arbres s'élevaient maintenant majestueux au-dessus de ma tête protégée d'un chapeau de raphia orange tressé, en provenance directe de Madagascar. Puis, une pente douce m'entraînait jusqu'au pied d'une petite dune. Un dernier effort, et la plage était à moi, avec au loin, à ma gauche, Plaisance et le minuscule port du Douhet ; à ma droite, la Gautrelle avec, après la pointe des Saumonards, le Fort Boyard et l'île d'Aix ; en face la Rochelle.

Je connaissais tout le monde, il y avait là les habitués du *Sous-Bois*. Évelyne allait avec ses copines et moi, véritable garçon manqué, avec mes copains. La mer n'était jamais méchante à cet endroit. Les vagues s'affalaient en douceur sur la plage. L'eau n'offrait pas une belle couleur turquoise ou bleue. Elle était verdâtre opaque, mais elle s'étalait tiède sur le sable chaud et il faisait bon s'y baigner. À marée basse un peu plus loin, des rochers s'offraient à nous. C'était la chasse aux étrilles, crevettes grises, bigorneaux, étoiles de mer, anémones, hippocampes, grains de café, nacres et autres coquilles cassées. J'avais à la main mon petit arrosoir jaune pisseux, avec son horrible marguerite rouge sur son ventre, pour jouer avec l'eau de la mer ou ramener des coquillages. Il était très moche, mais je l'adorais.

Le bois de pins, que nous devions traverser pour revenir au camping, offrait un avantage non négligeable aux enfants que nous étions. À chaque tempête d'équinoxe, les bourrasques et les vents cassaient les ramures mortes tombant au sol dans de sinistres craquements. Aux beaux jours, il nous fallait peu d'efforts pour construire de magnifiques cabanes à l'aide de ces grandes branches presque droites. Elles devenaient nos châteaux forts, nos lieux secrets, nos petits coins d'intimité. Avec mes copains, j'en construisis des dizaines.

Ma sœur eut le bon goût de naître en été, au mois d'août. Pour son anniversaire, maman commandait le gâteau spécial, celui fait pour Évelyne, ressemblant à un délice. La table de camping était alors réservée à ses copines invitées pour l'occasion et nous prenions place dans les fauteuils de toile aux accoudoirs en plastique. Je les détestais. On s'y pinçait fortement les doigts. Comme l'assise, penchée vers l'arrière, nous attirait vers le dossier, on se situait trop loin de la table pour pouvoir manger normalement. Mais j'aimais bien l'anniversaire de ma sœur parce que j'adorais son gâteau. C'était une génoise coupée en deux, farcie d'une crème au beurre aromatisée au kirsch et parsemée de tous petits morceaux de cerises et d'angéliques confites. Il était recouvert d'une pâte d'amandes verte et une main experte l'avait décorée de roses entrelacées des mots en chocolat : « Joyeux Anniversaire ».

Tous les ans, il y avait au camping le tournoi de pétanque. C'était l'occasion de grandes réunions. Les groupes se constituaient plus par affinité amicale que par compétence boulistique, ce qui faisait que dans plus ou moins toutes les équipes, on trouvait un pointeur, un tireur, un super bon et un franchement mauvais. Mais peu importait ! Il n'y avait pas de professionnels, le premier prix étant essentiellement la bonne humeur ! Quelques petits lots étaient prévus pour les gagnants, mais c'était surtout la joie d'une journée en commun qui nous plaisait. L'intérêt de ce concours n'était pas tant de gagner que de réussir à faire qu'une équipe soit Fanny. Là, les événements devenaient fort intéressants. Étant quasiment tous des habitués, les joueurs savaient bien que maman cachait au fond de son armoire une remarquable paire de

fesses noires comme l'ébène, gironde à souhait, avec juste ce qu'il faut de poils là où il faut. Ils savaient aussi qu'elle n'hésiterait pas à la présenter à tous et à la leur faire embrasser devant tout le monde, si par malheur ils finissaient la partie sans avoir marqué le moindre point. Le magnifique postérieur était en fait un superbe coco-fesses en provenance des îles Seychelles. Comme son sommet avait été coupé puis replacé à l'aide d'une charnière, maman y rangeait ses souches de vieux carnets bancaires. Ce coffre fort incongru devenait le temps d'un concours l'objet de tous les soins des malheureux perdants. Il fut tellement baisé et bisouté qu'il en perdit ses poils à force de gros câlins. L'ambiance était vraiment conviviale au camping *Sous-Bois*. Ma mère était appelée « la Patronne ». Ce terme était chaleureux dans la bouche des campeurs.

Je me souviens de certains départs. Pendant que tout le monde tombait dans les bras les uns des autres, « Bon voyage, à l'année prochaine, on s'écrit ! », il y avait souvent un comique qui disparaissait lestement sous la remorque ou la voiture surchargée et réapparaissait mine de rien pour se joindre aux adieux. Lorsque le véhicule s'élançait vers la sortie, un véritable charivari se faisait entendre. Des boîtes de conserves vides s'égrainaient en chapelet le long d'une cordelette et laissaient exploser leur tintamarre. Le petit rigolo était plié de rire et tout le monde s'esclaffait ! Ces départs manqués restaient l'occasion de tromper le temps poussant les uns et les autres à retrouver leur travail à l'usine, au magasin, au bureau ou à l'école.

Avant de refermer le cahier du souvenir sur le camping *Sous-Bois*, je voudrais écrire un requiem pour un chêne. Il avait poussé un peu en avant de la terrasse de la maison, deux troncs partant de sa base. Pour permettre à un de se développer harmonieusement, papa avait coupé son jumeau. Tous les jours, lorsque nous débarrassions la table, après avoir fini notre fruit gorgé de soleil ou notre esquimau à la pistache, Évelyne et moi prenions le pichet d'eau et nous arrosions notre arbre. Nous l'arrosâmes tellement qu'il devint magnifique. Mais en grandissant, ses branches abîmèrent la toiture de la maison, alors... Un été, en arrivant, il n'y avait plus de grand feuillu. Mais Évelyne et moi n'oublierons pas ce fidèle compagnon, témoin d'une époque extraordinaire.

Mystère et boules de gomme

Île de Noirmoutier

1971 - 2001

Ah, le mystère de Noirmoutier. Quel délicieux souvenir...

J'avais l'âge où on est très grand, celui où le monde est un vaste terrain de jeu, quand la vie a tout à nous offrir. En cas de bêtise, les trois seules choses à craindre étaient le sévère regard du maître, la leste main de papa et les yeux maternels embués de larmes.

J'allais avoir six ans !

Maman était de santé fragile. Née sous une pluie de bombes américaines, elle manqua, dès sa plus tendre enfance, du soin le plus élémentaire à donner à un nourrisson : du lait. Elle survécut, mais son organisme garda son rachitisme toute sa vie. Il paraît que lorsque je naquis à mon tour de son corps trop maigre, le docteur cria au miracle. Moi, j'ai longtemps pensé que c'était parce que je me sentais très fort que j'épaulais maman à me mettre au monde.

Tous les étés depuis ma naissance, nous allions passer le mois de juillet à Noirmoutier. Le médecin disait que maman avait besoin d'iode et de soleil pour l'aider à fixer le calcium. Je ne voulais pas aller sur cette île, ça non alors ! Nous venions de très loin, de Nantes. Papounet, mon père y travaillait à l'usine Lu. Il était mécanicien ajusteur sur les machines servant à fabriquer les petites oreilles posées aux quatre coins des biscuits au beurre que j'aimais tant. Je les grignotais toujours en premier. Comme nous n'avions pas de voiture, papa nous emmenait au car, lequel partait ensuite pour le grand voyage que je n'aimais pas.

Le pire, je crois, était le passage du Gois. Il fallait attendre des heures durant que la mer daigne se retirer. Il faisait chaud. Il y avait énormément de voitures, de cars et de camions, parfois même des charrettes tirées par des chevaux. Celles-là, je les appréciais bien, mais maman ne voulait jamais me laisser toucher les bêtes car elle-même en avait peur. Enfin, le gendarme nous faisait signe de passer et la longue file s'ébranlait. La première partie sur les pavés avançait bien, mais à la moitié du passage, nous en arrivions inévitablement à croiser la file d'en face, ce qui nous ralentissait considérablement sous la chaleur estivale. Déjà qu'on ne roulait pas vite, là, on se traînait. Pour le petit garçon que j'étais, le gué baguenaudait, prenait son temps, interminablement. J'avais soif, faim et me montrais fatigué. Maman adorait le Gois qu'elle trouvait « romantique ».

Lorsqu'on arrivait sur l'île, le chauffeur nous déposait devant la mairie de l'Épine, sur la placette. Nous descendions, bien à l'abri des arbres, et recevions alors notre première bouffée d'air noirmoutrin. Après la chaleur du véhicule, c'était toujours un plaisir. Un signe au car s'éloignant déjà, le bagage à la main, nous prenions la route de notre location d'été. C'était toujours la même. Contournant le grand bâtiment de la mairie, on longeait la voie carrossable, suivant ainsi une belle esplanade au bout de laquelle nous traversions la rue sur notre droite. Nous étions alors à côté de l'église toute blanche, en face du commerce que je détestais tant. En fait, la patronne

m'horripilait particulièrement car c'était elle qui nous louait le petit appartement situé juste au-dessus de son magasin.

- Ah, voilà mes juilletistes ! disait-elle systématiquement pour nous accueillir.

Et moi, je me rembrunissais aussitôt. Je ne comprenais pas son insistance à nous donner ce nom bizarre. Je m'appelais Kerantec, comme mon papa, mais jamais elle ne disait « Ah, voilà mes Kerantec ! ». Elle se précipitait sur la valise de maman et la portait jusqu'au premier étage, notre domaine pour un mois. Elle me laissait monter la mienne pendant qu'elle papotait avec ma mère encore et encore. Elles s'appréciaient énormément. Je me demandais bien pourquoi !

Je m'ennuyais beaucoup à Noirmoutier. Maman était toujours fatiguée. Elle n'aimait pas marcher sur le sable alors nous n'allions pas à la plage. Elle faisait de longues siestes et la patronne du commerce me mettait dehors, avec interdiction de m'éloigner de la place de l'église. Il n'y avait personne pour jouer avec moi. Je m'embêtais ferme. Je traînais mon épée de bois sur le sol en longeant l'esplanade en d'interminables allers et retours. Au réveil de ma mère, nous goûtions puis nous allions nous promener dans les rues de l'Épine. Son regard maternel s'extasiait sur la couleur des roses, les petites habitations blanches aux volets bleu clair. Moi, je trouvais que les maisons se ressemblaient toutes. Je ne lui disais pas pour ne pas la froisser. Elle avait les larmes si faciles...

Pour mon anniversaire, papounet venait sur sa motocyclette. Il était là le samedi mais repartait le dimanche après le repas de midi et mon gâteau au chocolat éclairé de bougies. Son passage mettait la joie dans mon cœur. Ça ne durait pas longtemps.

Et puis arriva l'année de mes six ans, celle du mystère de Noirmoutier.

Maman m'annonça une surprise. Je l'eus lorsque je ne reconnus plus la route menant au Gois. Elle rit de mon étonnement et m'expliqua que les heures d'attente étaient terminées à tout jamais. Dorénavant, l'île s'était dotée d'un pont tout neuf. Je fus excité comme une puce à l'idée de passer sur ce viaduc providentiel. Autant le passage du gué était désespérément lent, autant par le pont le trajet fut trop rapide. J'aurais aimé que le chauffeur du car fasse demi-tour pour recommencer la traversée, mais je reçus l'interdiction de me lever pour aller lui demander.

Ce ne fut pas ma seule surprise. Lorsque nous arrivâmes au magasin à L'Épine, il y avait une dame discutant avec la patronne. Celle-ci la présenta à maman comme sa jeune sœur. Ce qui m'importa fut la fillette accompagnant la dame. Elle devait avoir mon âge, ou peut-être un an de plus. Elle me regarda d'un visage grave, sans sourire, et me détailla de la tête aux pieds pendant que je la mangeais du regard. Elle portait de longs cheveux châtain clair lui descendant en bas des épaules. Elle présentait un mignon petit ventre rond habillé d'une jupe écossaise et d'un chemisier blanc. Elle écarquillait ses yeux d'un bleu comme je n'en avais jamais vu. Un peu en retrait, derrière les jambes protectrices, j'osai un timide sourire. Elle fit un pas vers moi et prit la parole la première.

- Alors c'est toi Jean-Michel ? Moi c'est Cécile, à cause de la chanson de Nougaro, tu la connais ?

- Oui.

Et je chantonnai d'une voix aigrette « *Céci-i-leu, ma fi-i-yeu !* »

- C'est bien, dit-elle satisfaite. Viens, on va monter ta valise et puis on va jouer ensemble. M'man, on peut amener Jean-Michel à la plage avec nous ce tantôt ?
- Bien sûr, si sa mère est d'accord, répondit la voix maternelle.
- Oh mais, je ne voudrais pas déranger, s'inquiéta maman.
- Pas du tout, vous pensez bien ! Et comme cela, Cécile pourra faire connaître les bons coins d'ici à votre Jean-Michel. J'ai cru comprendre qu'il ne sortait pas beaucoup ce petit, pour vous laisser vous reposer.
- C'est vrai. Vraiment, je vous remercie !
- Mais avec plaisir, chère madame. Allons, je vous laisse vous installer.

Cela arriva tout simplement. La corvée de Noirmoutier devint une source intarissable de plaisirs. La patronne me prêta un vélo, ancien jouet de ses enfants devenus grands. Cécile était mon guide. Nous bénéficîions d'une grande liberté et elle m'emmena dans des endroits de rêves. Jamais je ne pourrais oublier nos courses dans le bois de pins maritimes aux troncs odorants, torturés et rugueux, défiant les vents de l'océan. J'aimais le carmin vif des roses trémières se détachant sur les murs blancs ; les petits murets habillés de tuiles brûlées sur leur sommet, séparant les jolis jardinets aux larges portails alanguis ; le bordeaux foncé du varech, parfois parsemé de longs filaments verts charriés par la mer à chaque marée, sentant bon l'odeur du large ; l'écarlate orangé des lourdes chaînes corrodées, agonisant sur la pierre taillée du quai, racontant les voyages au long court... Le rouge a toujours été ma couleur favorite.

Cécile me fit découvrir le port de Morin. Nous regardions les bateaux se balançant paresseusement sur leur ancre, tous tournés dans le même sens suivant le courant. Nos yeux d'enfants appréciaient particulièrement les petits drapeaux multicolores claquant dans la brise marine au bout des perches de bambou, prêts à marquer l'emplacement des casiers à homards ou à crabes. À bord des bateaux de pêche au repos, les fanions ressemblaient à un énorme bouquet de fleurs fait de joyeux pétales en tissus bariolés. Au beau milieu de la longue jetée, il y avait une vieille bite d'amarrage toute rouillée. Ce gros bout de métal abandonné des adultes fut une source d'inspiration sans limite. Tour à tour château fort, prison, chat et autres jeux suivant notre humeur du jour, il se transforma quotidiennement selon notre volonté, sous le regard inquisiteur des mouettes hilares et l'indifférence impassible des quelques pêcheurs à la ligne nous tournant le dos.

En suivant la route de Champoiroux, on arrivait aux marais salants. Bien sûr, c'était formellement défendu d'y pénétrer, ce qui fait que nous y étions très souvent fourrés. L'interdit donne un meilleur goût aux choses. Là, je fis la connaissance de François, un des derniers sauniers, un lointain cousin de Cécile. Il me dit qu'il était « cueilleur de sel ». Il m'expliqua le lent travail du vent, du soleil et la naissance des cristaux. Je fus particulièrement fier lorsqu'il me permit de plonger l'ételle au fond du bassin et de brasser les gemmes dans l'eau pour les laver, avant de les remonter sur la petite table d'argile, afin de venir grossir la jolie pyramide immaculée. François avait une cabane de bois noir avec, juste devant, une grosse charrette munie de deux énormes roues de bois cerclées de fer. Cette carriole, dont les deux bras reposaient sur le sol, devint notre cachette favorite. Assis en tailleur sous son tablier penché, bien à l'abri du soleil grâce aux larges planches, nous nous confiions nos petits secrets.

Et puis, il y avait les moulins. Mon préféré était celui de la Bosse, perché face au vent, tout juste accompagné de deux ou trois arbustes rabougris pour lui tenir compagnie. Il restait là, stoïque, défiant Éole dans toute la majesté de sa construction sans âge et de ses ailes vides de voile. Les rares fois où Cécile ne vint pas me tenir compagnie, c'est à la Bosse que j'allais me réfugier jusqu'à ce qu'elle puisse me rejoindre. Beaucoup de tours étaient dans un piètre état. Débris d'un passé à présent révolu, elles tendaient leurs moignons de lépreux vers les hommes indifférents. Quelques-unes résistaient, encore en bon état, souvenir d'un temps où le froment et le sarrasin faisaient avec le sel la fortune de l'île. Terre d'océan, je découvris que Noirmoutier se tournait également profondément vers l'agriculture. Les moulins étaient les vestiges de la mémoire de cette force agraire. Ça et là, on commença à voir des grues s'élancer vers le ciel pour remonter des murs ronds ou replacer des ailes sur leur massif axe de chêne. Même très jeune, je compris que ce n'était pas pour faire tourner les longs bras de toiles et de bois, mais pour mettre aux fenêtres de jolis rideaux faits de coton au crochet et inviter ses voisins de la ville à découvrir « l'adorable maison secondaire » acquise et restaurée sur l'île vendéenne.

Ce qui m'intéressait par-dessus tout était la plage, quel que soit le moment de la journée. Une légère dune la séparait de la route. Ce faible rempart était parsemé de touffes d'herbes grasses et épaisses. Les longs brins ployaient sous un petit vent constant. Il y avait également des chatons poilus. J'aimais en faire des petits bouquets que j'égayais de quelques immortelles dont les fines tiges argentées éclataient en plusieurs boules jaunes très odorantes. Je les offrais à maman. Elle les accrochait pour l'hiver dans sa chambre à coucher, à notre retour sur Nantes.

Après avoir passé la dune, nous arrivions sur la plage. Une belle rangée de petits canots s'alignait sagement sur le sable fin. Posés à l'envers, ils dormaient là, attendant qu'un plaisancier ou qu'un pêcheur vienne chercher l'un d'eux pour l'aider à aller jusqu'à son bateau dormant sagement dans l'anse protégée. L'annexe prenait alors la place de l'embarcation à moteur ou du voilier. Elle dansait à son tour autour de la bouée colorée marquant l'emplacement de l'ancre immergée. Puis le navigateur rentrait de son excursion maritime. Il débarquait sur son minuscule esquif qu'il maniait à la godille jusqu'à la plage et le remettait au repos, au pied de la dune. Placides, les moulins contemplaient ces va-et-vient. Leur girouette vigilante surveillait les marins du coin de l'œil.

À marées basses, mon amie et moi aimions gratouiller dans les trous d'eau formés sur les rochers, à la recherche d'une étrille verte, d'une étoile de mer violette ou d'une crevette transparente. C'était des grands cris à chaque surprise découverte. À marées hautes, les vagues nous soulevaient et nos têtes, ravies, flottaient comme des petits bouchons sur la mer. J'appris très vite à nager avec Cécile. On s'amusait aussi en bordure de sable à sauter dans l'écume bouillonnante. Lorsque nous étions fatigués, nous nous prenions par la main pour aller le long de la plage en chantant à tue-tête « *Ouvrez, ouvrez la cage aux zoi zo...* », la chanson à la mode sur *Europe 1* que maman écoutait à longueur de journée. Elle devint notre hymne d'amour car Cécile était ma fiancée. Je décidai que lorsque je serai grand, je l'épouserai, promis, juré, craché en l'air.

Je ne voyais pas passer le temps. Mon anniversaire approchait. Je demandai à maman la permission d'inviter Cécile pour le repas du dimanche. Je voulais que papa

la connaisse pour pouvoir parler d'elle avec lui par la suite, avoir son avis d'homme à homme, conversation que je n'aurais pas pu avoir avec ma mère. Elle dit « oui » et mon cœur rayonna de joie. Je crois bien que là, elle se douta que Cécile et moi allions nous marier, mais elle ne fit pas de réflexion et ne se moqua pas de moi.

Le vendredi avant le grand jour, elle m'amena au marché du bourg de Noirmoutier. Comme tous les ans, avant de commencer à remplir le long sac à provisions écossais monté sur roulettes, elle alla à la boulangerie-pâtisserie-glacier ornant la place de sa jolie façade blanche à un étage. Mais au lieu de commander le sempiternel gâteau au chocolat, elle me laissa choisir le dessert que je désirais.

- C'est pour ses six ans, vous comprenez, dit-elle d'un ton d'excuse au vendeur.

- Oh, mais tu es grand ! me dit celui-ci en se penchant. Tu dois sûrement entrer au CP ?

- Oui, répondis-je très fier de moi. Je vais aller à la grande école et Cécile aussi !

- Qui est Cécile ? C'est ta sœur ?

- Non, c'est ma fiancée ! Sa tata habite à l'Épine et nous, on loge au-dessus de sa boutique.

- Je vois qui tu es alors. Six ans, c'est un grand moment. Je suppose que tu as invité Cécile à ton anniversaire.

- Oui, opinai-je à grands coups de hochements de tête.

- Madame, reprit-il en se redressant, à l'intention de ma mère attentive, me permettez-vous une seconde, je vous prie ? Je vais chercher le patron pour qu'il prenne lui-même la commande de ce jeune homme.

Surprise, elle hocha du chef. Une minute plus tard, je vis arriver un grand monsieur, tout sec. Je me souviens m'être demandé comment il faisait pour rester aussi maigre au milieu de toutes ces bonnes choses trônant autour de lui. Il salua maman et se tourna vers moi.

- Alors, jeune homme, tu veux un gâteau spécial pour ton anniversaire, c'est ça ? Dis-moi ce que tu aimes par-dessus tout.

- J'aime les noisettes, la glace et aussi les bonbons !

- À quels parfums, dis-moi ?

- La glace à la vanille et les boules de gomme rouges comme des fraises.

- Ça te plairait que je crée un dessert juste pour toi ? J'ai dans l'idée une recette qui te plaira énormément !

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, la bouche ouverte déjà salivante et les yeux écarquillés de bonheur.

- C'est un mystère, répondit-il en se redressant.

Ça alors ! Cette réponse avait déjà le goût magique des choses énigmatiques, mais elle ne m'arrangeait pas du tout. Je réfléchis de tous mes petits neurones pour trouver dans ce que j'avais dit les indices permettant de créer un dessert merveilleux. Mais rien ne me vint à l'esprit. J'entendis à peine le pâtissier dire à ma mère qu'il livrerait lui-même, dimanche à quatorze heures trente ce qui serait le cadeau de la part de sa fille. À presque six ans, on ne fait pas vraiment attention à ce genre de détails. Maman remercia puis m'acheta une petite galette au beurre salé afin que je puisse grignoter à mon aise pendant que nous ferions quelques courses.

Le marché de Noirmoutier était éclatant de couleurs. J'aimais bien son ambiance, ses bruits et ses odeurs. Ce qui me plaisait le plus était les étals des poissonniers.

Pendant que maman choisit des haricots verts, des tomates et des melons, je quittai sa main pour aller juste en face, où un gros congre m'attendait la gueule grande ouverte. Il tenait un énorme citron entre sa multitude de petites dents serrées. Ses yeux vitreux et sa peau déjà mâte me donnèrent le frisson. Je ne tendis pas les doigts pour le toucher. J'eus trop peur qu'il recrache le citron et me morde la main, me l'arrachant d'un seul coup comme l'avait fait le crocodile dans Peter Pan, transformant le gentil Capitaine Hook en horrible Capitaine Crochet.

À côté du poisson, il y avait des bourriches de Noirmoutier. Sur le sommet de celles-ci, une huître était ouverte, étalant aux regards sa belle couleur verte et sa poche laiteuse. Un peu plus loin, on voyait des coquilles Saint-Jacques en provenance de Bretagne, des moules de bouchot et des anguilles de bouchau. Ne sachant pas encore lire, je n'entendis que les noms se prononçant de la même façon dans la bouche de la grosse vendeuse. Elle tentait d'accrocher les clients en criant : « Coquilles de Bretagne ! Moules de bouchot ! Anguilles de bouchaux ! Elles sont belles, elles sont fraîches ! Allez-y m'ssieurs-dames ! ».

La Bretagne je connaissais, parce qu'à Nantes nous habitions tout près du château de la duchesse Anne, mais je ne savais pas où se trouvait « Boucho ». Ce jour-là, je le demandai à ma mère. Elle me regarda fixement pendant au moins trois secondes avant de partir dans un grand éclat de rire, sans rien m'expliquer du tout. Je n'avais jamais vu maman dans un tel état d'hilarité. Vexé, je repartis vers le gros congre qui me regarda d'un drôle d'air, comme pour se moquer méchamment de moi lui aussi. Les adultes sont bizarres quelquefois et moi je me sentais en colère sous l'œil aiguisé du prédateur au citron.

Je fus tellement obsédé par le noir regard que m'avait lancé le congridé agressivement vorace sur l'étal du poissonnier, que j'oubliai de parler du mystère du pâtissier à Cécile, lorsque nous partîmes à la plage pour l'après-midi. Le samedi, cela m'était entièrement sorti de la tête ! Le soir, papa arriva sur sa moto pétaradante. Il m'offrit mon cadeau. Ce fut ma première montre.

- Tu en auras besoin pour aller à l'école, me dit-il en m'ébouriffant les cheveux. Mais il ne faudra pas te baigner avec.

Il m'apprit à la mettre au bon poignet, le gauche, et à la remonter tous les matins à mon réveil. J'adorais écouter son tic-tac dynamique lorsque je collais le verre à mon oreille. J'étais très fier de ce présent de grand et je le montrai avec orgueil à Cécile le dimanche, lorsqu'elle arriva pour le repas.

Elle était toute belle avec sa robe rose à tous petits carreaux, « vichy » dit maman. Elle avait natté ses beaux cheveux. Je trouvais que cette nouvelle coiffure lui donnait un air sage. Ma mère avait préparé un poulet rôti avec des haricots blancs en sauce, « des mogettes d'ici » avait précisé la vendeuse, de son accent noirmoutrin. Mon père, en riant, sortit une bouteille de vin jaune avec des bulles dedans.

- Ce n'est que du mousseux, dit-il. On boira du vrai champagne pour fêter ta majorité à tes vingt et un an !

Nous eûmes le droit d'en goûter une gorgée. Cécile fit la grimace. Moi, je trouvai ça assez mauvais, mais je fis semblant d'apprécier pour faire comme les adultes. Par contre, j'aimai que les petites bulles me sortent par le nez.

Puis, comme le repas tirait à sa fin, la voix paternelle demanda.

- Qu'est-ce qu'il y a pour le dessert ? Le gâteau au chocolat habituel ?

- Non, répondit maman, c'est un mystère !

- Miam, miam, j'aime ça ! J'espère que celui-ci aura une onctueuse glace à la vanille !

« Il est vraiment très fort ! », pensai-je épaté. Sans savoir de quoi on parlait, il savait deviner qu'il y aurait de la glace à la vanille.

- Je comprends pourquoi mon père m'a parlé de mystère ce matin, interrompit Cécile. Pourvu que la couche de noisettes grillées soit d'une bonne épaisseur, j'adore ça ! C'est une bonne idée d'en avoir commandé un.

- Ce n'est pas moi, c'est Jean-Michel, précisa maman.

- Excellent choix mon garçon ! dit papounet en me donnant une tape sur la tête.

Ils étaient tous devenus fous ! Alors que moi-même j'ignorais tout du dessert, ils étaient là, à me congratuler et à décrire la recette. Je ne comprenais plus rien. Je commençais à avoir les larmes aux yeux. C'est à ce moment précis qu'une grosse main frappa à notre porte.

- C'est papa ! cria Cécile en quittant la table et en se précipitant pour ouvrir.

Ça alors, le pâtissier était le père de ma fiancée ! Ce fut plutôt une bonne surprise qui me consola immédiatement. Il portait une grosse boîte en polystyrène blanc, comme celles que je voyais sur les étals des poissonniers sur le marché du vendredi, au bourg de Noirmoutier. Il la mit dans les mains de mon père et s'apprêta à partir en me souhaitant un « Bon anniversaire mon gars ! ». Mais ma mère intervint en osant l'attraper par la manche.

- Votre tournée est terminée. Vous prendrez bien une part avec nous...

Il se fit un peu prier, mais resta malgré tout et ne refusa pas un petit verre de vin mousseux. Maman enlevait déjà le léger couvercle isotherme. Sous mes yeux ébahis, se trouvait ce que je pensais être un gros gâteau entièrement recouvert d'éclats de noisettes grillées. C'est à l'instant où on coupa la première part que je compris mon erreur. Ce n'était pas une pâtisserie mais une énorme glace à la vanille qu'il y avait sous la couche de noisettes. Et lorsque la première portion atterrit dans mon assiette, je me rendis compte que le cœur de ce dessert extraordinaire était entièrement rempli d'une multitude de boules de gomme rouges comme des fraises, selon mon vœu initial.

Je ne peux m'empêcher de penser à ce mystère lorsque j'évoque Noirmoutier. Pendant des années, le glacier le fit rien que pour moi, à l'occasion de mes anniversaires. Puis maman décéda et papa ne voulut plus jamais aller sur l'île. Ça lui rappelait trop de souvenirs. À moi aussi. Je perdis Cécile à ce moment-là, le deuil me faisant passer du monde des jeunes adolescents à celui des adultes, trop vite.

Aujourd'hui, je suis père à mon tour. Cet été, je désire faire connaître ce coin de Vendée à ma femme et à mes enfants. L'église de l'Épine est toujours à sa place, au bout de l'esplanade. À côté, le magasin a changé d'enseigne, mais il est encore présent. L'appartement n'est plus à louer. À proximité, je découvre une bibliothèque. Mon épouse en est ravie. Elle adore lire et espère trouver des livres d'auteurs îliens. Pour moi, tout a changé. Il y a beaucoup plus de maisons, de voitures, de monde. Les vieux marais salants, autrefois à l'abandon, ont retrouvé leur allant d'antan. Ils sont de nouveau exploités. Je ne retrouve plus mes repères. Le marché est toujours le vendredi matin, mais à la pâtisserie, les propriétaires ont changé. Ils ne connaissent pas Cécile et ne savent pas où je peux la trouver. Pourtant, en leur parlant, j'ai en bouche le goût du

dessert magique. Je me rends compte que je suis le seul à m'en souvenir. Cela me laisse un sentiment de nostalgie me rendant un peu triste.

Mes enfants et ma femme sont ravis de leur séjour sur Noirmoutier dont ils sont tombés amoureux.

- Il faut absolument que nous ramenions de la fleur de sel à Paris ! Oh, regarde ces tourteaux comme ils sont beaux ! Ça te dit pour ce midi, avec une mayonnaise ? Et qu'est-ce qu'on prend pour le dessert ? Un gâteau ? C'est ton anniversaire quand même ! Qu'est-ce qui te ferait plaisir pour tes trente-six ans ?

Je ne sais pas ce qui me prend. Sans réfléchir, sous les yeux ébahis de ma douce moitié, je dis :

- Mystère et boules de gomme !

Sauvetage d'antan

Île de Sein

1987 - 1909

Ma Mam est Sénane. Cela veut dire qu'elle est née sur l'île de Sein, dans le Finistère, juste en face de la Pointe du Raz. Mam, c'est le petit nom affectueux que les enfants de là-bas donnent à leur maman. Moi, je n'ai pas eu la chance de naître sur cette île, car toute femme moderne prend maintenant le bateau pour aller accoucher sur le continent. Je ne suis donc pas îlienne, mais mon cœur est sénan et mon âme bretonne.

Le soir, souvent, lorsque la mer assagie s'assombrit sous la nuit, que le vent joue à cache-cache entre les rochers du Men Brial, mes parents, s'assoient devant la cheminée. Ils se racontent leur journée, les rencontres, le village, les enfants de l'école, car l'Île de Sein est une commune à elle toute seule, d'un peu moins de cent âmes en hiver. Elle a en son centre un bourg avec ses habitants, ses histoires, ses passions, ses tristesses, ses joies et ses trépassés.

Mam est sur sa chaise, entourée des tâches de couleurs de ses pelotes de laine illuminant le sol au pied d'une couverture au crochet presque terminée. Juste en face d'elle, il y a mon Tad³⁹ prenant un air de contentement profond en dégustant à petites gorgées son verre de rhum, du vrai, provenant des îles lointaines du soleil.

Ce soir, je suis avec eux, assise en leur compagnie, à contempler les douces flammes dansantes dans le foyer. Je suis bien, heureuse. Je pense qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que le mien en ce moment, d'être avec ceux que j'aime, dans la plus belle île et la plus mystérieuse du littoral.

Dans ma famille paternelle, on est Sénan de père en fils depuis des générations. Du côté maternel, ma grand-mère Mam Goz, est venue du continent où elle est née près de Brest. Elle s'appelait Marie-Aëlle et était tombée amoureuse de ce caillou sauvage où ne pousse aucun arbre, avec ses maisons se pressant les unes contre les autres comme pour mieux se protéger du vent et se raconter des secrets. Même les petits potagers lui avaient plu. Ils étaient là, au bout de l'île, à narguer les tempêtes, frileusement cachés derrière les petits murs de pierres. Leur terre, légère et fine, donnait les meilleures pommes de terre qu'elle n'avait jamais mangées.

On y trouvait aussi les dolmens sur la place de l'église. On les appelait les Causeurs. Ils étaient dressés là, l'un en face de l'autre, indifférents aux pas feutrés des paroissiens se pressant pour aller chanter à la messe bretonnante. Ils savaient tout et leurs voix de pierre chuchotaient, à qui voulait bien les entendre, les contes et les légendes courant sur le pays.

Mam Goz avait fait passer à sa fille l'amour de la mer et le profond respect qu'elle avait pour les âmes peuplant le village. L'Iroise et les hommes étaient à son époque, et sont toujours à la mienne, indissociables. Cette mer, étant leur source de tant de joie,

³⁹ Tad : papa

de beauté, de force, devient leur fardeau momentanément, leur tombe parfois et leur peine souvent.

C'est pour cela qu'à l'Île de Sein, on est sauveteur né, parce que la mer, on la connaît, on la respecte, on l'aime. Mais quand elle se met en colère et prend comme otages des marins, les Sénans s'unissent pour les lui arracher.

Était-ce la bravoure de ce canotier du bateau de sauvetage s'appelant Guénolé, ou sa rude moustache qu'il caressait discrètement de ses grandes mains calleuses de matelot, toujours est-il que la jeune Marie-Aëlle venue, comme souvent, passer la fin de semaine à Sein, repartit pour Brest avec dans le cœur le bleu de la mer d'Iroise et celui des yeux du beau pêcheur.

Ils se revirent, se plurent et se marièrent. Mam fut l'aînée de leurs trois enfants, tous nés dans la petite maison familiale située juste à côté de l'Éco, le magasin d'alimentation et d'articles divers. De la fenêtre de la pièce commune, ma grand-mère voyait par temps clair le continent et la statue de Notre Dame des Naufragés dressée au bout de la Pointe du Raz. Par marée haute, les embruns venaient lécher les vitres de la maison. Elle ne se lassait jamais de contempler ce paysage.

Le souvenir que je garde d'elle est celui d'une femme toute habillée de noir, comme la plupart des habitantes de l'île, avec de jolis sabots sculptés à pointe sous une large jupe de coton. Je me souviens de ses yeux. Ils étaient gris, mais pas de cette couleur métallique et froide faisant peur aux enfants. Non, de cette teinte chatoyante et velours murmurant je t'aime à qui la regarde. Mon grand-père, Tad Koz, je ne l'ai jamais connu. Le mal de poitrine, comme disait ma grand-mère, l'a emporté un peu avant ma naissance. Mam Goz avait patienté dix ans avant d'aller le rejoindre dans le joli cimetière gratuit, bien fréquenté et entretenu par le village.

Je pense souvent à elle et à son amour pour ce bout de rocher qu'est l'île de Sein. Mais au fait, comment lui était venue cette passion ? J'avoue que je n'en sais rien et ma curiosité n'a jusqu'à présent jamais été titillée par cette question. Mam doit sûrement connaître la réponse.

- Dis-moi, pourquoi Mam Goz aimait tant l'île puisqu'elle n'était pas îlienne ?

- Oh, c'est un long récit ! Ça remonte à son père, ton arrière-grand-père, Yann Le Guilhec.

- Raconte-moi, s'il te plaît...

Ma mère relate les histoires mieux que personne. C'est une conteuse née, tout le monde vous le dira ici.

- Et bien d'accord, répond-elle.

Elle s'installe, se fait toute petite sur sa chaise, presque invisible. Sa voix basse et savoureuse emplit la pièce, repoussant les murs et le plafond, nous transportant loin dans sa mémoire, au-delà du temps, comme sur les ailes d'un goéland, à la rencontre de ce Brestois s'appelant Yann, de ce jeune homme ayant fait passer l'amour d'un village et de ses habitants à sa fille, et à travers elle, à sa petite-fille et à son arrière-petite-fille.

« La mer était belle. De cette beauté émeraude surgissaient des ombres sombres et chatoyantes sur lesquelles filaient, avec la rapidité du navire, des milliers de gouttes de soleil. Depuis deux heures déjà, les dauphins dansaient autour du bateau, le coursant de vitesse, caracolant comme de jeunes chevaux. La brise, légère et douce en ce

printemps de l'an de grâce 1909, permettait au brick, solidement gréé et bien tenu, de filer toutes voiles dehors et de naviguer à vive allure.

Rarement coucher de soleil parut plus beau et autant empli de promesses et de bonheur aux yeux de Yann Le Guilhec, accoudé au-dessus de l'eau courant sous ses pieds. Il rentrait chez lui, dans sa jolie gentilhommière située à quelques kilomètres à peine de Brest, où l'attendaient sa femme, Marie-Catherine occupant toutes les pensées de son cœur, aussi Dominique, son fils de trois ans et la petite Marie-Aëlle, chérubin de quatre mois lorsqu'il avait quitté son logis et les bureaux de son entrepôt, pour effectuer ce voyage vers le Portugal.

Il avait toutes les raisons d'être heureux. Son père, un veuf de belle prestance et à la bourse somme toute bien garnie, avait décidé, à la mort de sa femme survenue cinq ans plus tôt, de s'associer à part entière avec son fils unique afin de l'intéresser au chiffre d'affaires de son entreprise familiale d'import-export. Puis Yann avait fait connaissance de la belle Marie-Catherine et sa vie d'homme sérieux et travailleur s'était trouvée auréolée d'un tendre amour sincère et complice, dont les points d'orgue avaient été les naissances des enfants.

Jamais le marchand n'avait dû s'absenter aussi longtemps de Brest. Seuls quelques voyages éclairs pour la capitale l'avaient tenu éloigné de sa famille pour des raisons professionnelles. Mais dans ce cas précis, il avait dû emprunter la route des navigateurs jusqu'au Portugal car un vieux commerçant, leur principal fournisseur en boissons et denrées du soleil, venait de mourir. Yann avait dû rechercher un autre vendeur, honnête, proposant des produits de qualité, à prix corrects, dans les quantités nécessaires et d'accord d'exporter vers la France. Puis il lui avait fallu renouveler son contrat avec l'armateur. Pour finir, il s'était rendu sur la tombe du vieil homme décédé pour se recueillir auprès de son âme.

Il était resté trois semaines sur la terre colorée et tiède du Portugal. Enfin, il avait pris le bateau du retour, vers sa bien-aimée, ses enfants, son père, son foyer, sa vie. En regardant les dauphins gambader et filer devant la goélette, il pensait qu'au lendemain de cette nuit fraîche s'annonçant, il serrerait dans ses bras ceux qu'il aimait.

- Alors, Monsieur Le Guilhec, demain matin de bonne heure vous serez chez vous !

Yann se retourna. Le capitaine du brick se tenait derrière lui. C'était un homme d'une quarantaine d'années, large d'esprit et d'épaules, aux yeux aussi gris qu'un ciel d'hiver et au caractère bourru comme une brise d'été. Sa barbe, soignée et frisée, reflétait par ses fils d'argent le nombre de ses années. Ses traits, creusés par le vent, la mer et le soleil, trahissaient son grand cœur. Tout dans son être respirait la bonne santé, l'honnêteté, la sagesse et l'honneur. Il inspirait le respect dû à son rang. Yann s'était tout de suite senti des affinités avec cet homme de dix ans son aîné.

- Oui Capitaine, et avec ce beau temps, nous y serons vite maintenant.

- Je crains que cela ne dure pas cependant. Une tempête se prépare. Je pense que cela va être une course contre la montre entre elle et nous.

- Sur quoi vous basez-vous pour penser que nous allons avoir mauvais temps ? Le ciel est superbe, regardez !

- Il y a pourtant plusieurs signes, Monsieur Le Guilhec. La mer est clapoteuse et à l'horizon, la mousse commence à se créer à la crête des vagues. Elle forme des moutons, vous voyez. Regardez autour de vous, plus une mouette, plus un cormoran.

Les oiseaux ont tous pris la direction de la terre qui est leur meilleur refuge. Le ciel fait des filaments et des masses. Sa couleur jaune pâle aussi est parlante. Croyez-en mon expérience monsieur, je vous dis qu'il va y avoir un grain, mais avec l'aide de Dieu, nous serons au port avant qu'il ne soit sur nous.

Comme pour lui donner raison, une grande bourrasque de vent frais de secteur sud vint balayer le navire. Yann et le capitaine resserrèrent dans un même geste le col de leur manteau. Autour du bateau, les dauphins plongèrent et ne refirent pas surface. Le capitaine s'en alla donner des ordres pour augmenter la voilure et Yann resta seul sur le pont. La conversation des autres passagers ne l'intéressait guère. Il ne la recherchait pas. Il regarda sa montre-gousset. Elle indiquait dix heures. Déjà le disque solaire avait complètement disparu de l'horizon, mais sa lueur éclairait encore le ciel et la mer. La luminosité diminuant rapidement, il décida de regagner sa cabine.

Allongé sur sa couchette, Yann ne parvint pas à dormir et prit un livre. Plongé dans son histoire, il ne s'aperçut pas de la transformation du roulis s'exerçant depuis quelque temps sur le voilier. Ce n'est que brusquement qu'il se rendit compte du changement de la météo et du grossissement de la mer. Tout semblait bouger autour de lui, sauf les meubles vissés au sol. Le bateau entier faisait entendre des gémissements de bête blessée et apeurée. Les bois craquaient et les cordes crissaient. Dehors la tempête laissait aussi libérer sa rage. Le vent hurlait et semblait s'engouffrer dans chaque ouverture du brick. La mer et la pluie battaient les parois extérieures avec une rare violence.

Yann s'étonna de ne pas avoir pris conscience plus tôt du phénomène. Il se souvint des prédictions du capitaine. Quelque part, il en fut rassuré car cela prouvait que le marin connaissait bien son affaire. Il s'habilla à la hâte mais difficilement car il était régulièrement déséquilibré et jeté d'un bout à l'autre de sa cabine. Il regarda sa montre, il était deux heures. Il sortit.

Sur le pont régnait un désordre indescriptible. Le bateau semblait être un petit jouet que des mains aquatiques s'amusaient à se lancer et à cacher sous leurs flots, pour le faire ressurgir aussi vite. Les vents soufflaient du sud, presque en ouragan, avec une pluie torrentielle à laquelle se mêlaient les embruns des vagues furieuses. Yann aperçut le second dans la tourmente et se mit en devoir de le rejoindre. Son avancée fut laborieuse et lente. Il dut se battre contre les éléments et les mouvements brutaux du navire. À chaque instant la mer tentait de le prendre dans son noir linceul et de l'amener dans ses abîmes. En outre, le pont était jonché d'objets et de cordes emmêlés les uns dans les autres. La violence des lames en faisait des projectiles dangereux, invisibles dans la nuit et la tempête. Yann était transi et entièrement trempé lorsqu'il parvint au marin. Il n'avait pourtant parcouru qu'une dizaine de mètres, mais elle s'était révélée pire que celle d'un parcours du combattant. Il avait perdu ses souliers. Le pont étant tellement glissant, qu'il les avait ôtés pour mieux assurer son équilibre. Les doigts de la mer et du ciel réunis les lui avaient arrachés.

Ce fut en arrivant devant le second qu'il vit le mousse à genoux devant son supérieur, au pied du grand mât. Yann ne put dire si l'enfant pleurait ou si son visage était inondé de l'eau les entourant, mais il aperçut les petites mains crispées égrainer un chapelet. Ce fut le second qui prit le premier la parole.

- Que faites-vous là ? Retournez à votre cabine !
- Où sommes-nous ? hurla Yann à son tour dans le vent et la fureur les entourant.
- En face d'Audierne.

Le cœur du jeune homme se trouva libéré d'un grand poids. Il connaissait bien cette bourgade, située dans le Finistère cher à son cœur. Cette petite ville du littoral breton abritait un adorable port dans lequel le brigantin allait enfin trouver un havre de paix. Il songea à Marie-Catherine, à ses enfants et à son père. Il avait pensé les embrasser à six heures du matin, moment approximatif prévu pour son arrivée à Brest. Au lieu de cela, il attendrait la fin de la tempête à l'abri. Vu les circonstances, ce n'en était que mieux. Lorsque l'accalmie se ferait sentir, il ne resterait plus que quatre heures de navigation pour arriver chez lui, ou peut-être même allait-il terminer son voyage par la terre.

Une bourrasque le jeta contre le grand mât auquel il s'accrocha à grand peine et il revint à la réalité des choses. La nuit, assombrie des lourds nuages, était encore plus noire.

- Le capitaine tente d'entrer dans le port, aboya le second, mais la tourmente a cassé un étai et on ne peut remettre la voile nécessaire à ...

Le reste de sa phrase s'envola dans le hurlement du vent. Yann eut soudainement froid dans le dos. Il contempla le mousse à genoux et en prières. Le bateau louvoyait effectivement pour gagner le port, mais la manœuvre, sans assez de toiles, était presque infailliblement condamnée à échouer. Il avait pleinement conscience qu'ils étaient entraînés avec la tempête dans toute son horreur, soufflant sur une mer démontée et dans l'obscurité la plus profonde. Il soutint le jeune mousse sous ses bras et l'entraîna avec lui vers le maigre abri que fournissaient les cabines.

Le navire tenait toujours tête à la lame, mais le vide-mulet fut brisé par un coup de mer, rendant ainsi la grande voile inutilisable. Sans toile, Yann comprit qu'ils ne pourraient jamais gagner le port d'Audierne. Une lame monstrueuse déferla sur le bateau, enlevant tout ce qui se trouvait sur le pont, brisant les canots de sauvetage. Le bâtiment commençait à sombrer, déjà à moitié submergé. Ils étaient tous dans la main de Dieu et Yann se mit à prier Notre Dame des Naufragés. Il songea alors que l'équipage devait avoir besoin d'aide pour pomper. Il se dirigea vers la cale. Il travailla d'arrache-pied et avec courage aux côtés des marins, mais l'eau ne diminuait pas. Le brick s'abîmait dans les flots. Sa position était de plus en plus critique sur cette mer démontée. Les courants se déchaînaient, d'une violence extrême à la Pointe du Raz et la malédiction semblait se rapprocher à chaque coup de butoir. Le bateau menaçait de se fracasser sur les rochers et les brisants, s'il n'était pas coulé avant.

Jusqu'à là, tous les hommes de la cale unissaient leurs efforts en silence, puis une voix sombre s'éleva : Qui voit Sein, voit sa fin !

Personne ne répondit. Chacun connaissait la difficulté de naviguer par mauvais temps aux alentours des trois îles de ce bout du monde redoutées par tous les grands marins ayant laissé, par le nombre impressionnant de naufrages, la triste prédiction :

*Qui voit Molène, voit sa peine,
 Qui voit Ouessant, voit son sang,
 Qui voit Sein, voit sa fin.*

Or, ayant dépassé le port et poussés par un vent de sud, ils se trouvèrent prisonniers de la mer, coincés entre la Pointe du Raz et l'île de Sein, dans les tourbillons mortels de la marée, au large de la baie des Trépassés portant tristement bien son nom, balayés par les éclats réguliers des phares du Goulenez, de la Vieille et de Tévenec.

- On ne peut plus rien faire ici, dit un des marins, le jusant nous emporte et le navire est mis en fuite. Remontons sur le pont pour essayer de sauver nos âmes, à la grâce de Dieu.

Dehors, la tempête faisait rage. La goélette dérivait. Le capitaine avait fait établir le foc entre les deux mats, comme voile de fortune, pour tenter de tenir le cap. Le vent l'arracha. Au moment où les hommes pensèrent que la vie était finie pour eux, le mousse cria dans la tourmente en pointant le doigt vers bâbord. Tous les regards convergèrent vers la mer et des hurras sortirent de la gorge des naufragés. Un grand canot non ponté louvoyait parmi les débris provenant du brigantin ne gouvernant plus. La frêle embarcation se dirigeait droit sur eux, à l'aviron. Le pavillon fut mis en berne. Tous les hommes du voilier avaient leurs yeux rivés vers le frêle esquif naviguant vaillamment malgré les paquets de mer tentant de le submerger.

Enfin, il fut à leur portée. Le patron du petit bateau était à la barre. Il devait demeurer très vigilant car les éléments s'unissaient pour le fracasser contre le brick en détresse. L'homme assurément connaissait la manœuvre. Par une magnifique prouesse dans la mer en furie, il parvint à se ranger par tribord pour faciliter à l'équipage du bâtiment en perdition, l'abordage sur son embarcation. Ses marins, tendus sur leurs avirons, maintenaient la distance correcte. Il fallait profiter du roulis des navires pour passer les hommes d'un bord à l'autre. Seuls deux d'entre eux pouvaient monter à la fois. Inlassablement dans la mer déchaînée et les embruns glacés, le patron renouvelait sa manœuvre. Enfin, Yann put passer à son tour. Le capitaine fut le dernier à quitter la goélette. Son regard était douloureux et las. Un officier manquait à l'appel.

Yann avait été installé à côté d'un de ses sauveteurs. Toute conversation était rendue impossible à travers le hurlement du vent, aussi saisit-il également l'aviron pour aider les braves marins qui n'avaient pas hésité à s'élancer dans la tempête afin de venir les sauver, au risque de perdre leur vie. Sauveteurs et naufragés luttèrent contre vents et marée pour accéder enfin au port. Ils durent ramer pendant près de cinq heures et se battre contre la mort se cachant derrière chaque lame, chaque vague.

Lorsque l'embarcation mouilla dans le petit port de l'île de Sein, l'aube était là. Personne n'avait plus ni force, ni courage, mais dans les yeux des Sénans dont les doigts étaient encore crispés sur les rames, on lisait la joie du devoir accompli. Leur patron se tourna vers le capitaine et lui tendit sa main.

- Mon nom est Menou, patron de *L'Amiral Barrera*, bateau de sauvetage de l'Île de Sein, un bon et solide canot, doué de grandes qualités nautiques comme vous l'avez constaté. Mes hommes, tous de braves gars, et moi-même, sommes fiers d'avoir pu vous rendre service. Le phare arborant le pavillon de détresse nous a prévenus de votre position, coulant bas d'eau.

Le capitaine ne put répondre, mais son regard, derrière la tristesse de cette aventure, contenait toute la reconnaissance du monde. Il serra longuement la main du patron

Menou. Yann, ému, éreinté, remercia les Sénans ayant bravé la tourmente pour les sauver. Tous les passagers et les marins du brick congratulèrent leurs sauveteurs.

Un homme, en longue robe noire et une croix brillant sur sa poitrine, s'avança vers eux, mains tendues.

- Je suis l'abbé Le Borgne, venez vite vous réchauffer et vous restaurer à l'Abri du Marin. Des lits y ont été dressés et des vêtements secs vous attendent. Notre île n'est pas bien riche, mais la meilleure des hospitalités vous y sera offerte. Grâce à Dieu et à mes braves Sénans, elle sera préférable à celle que la tempête voulait vous donner. Dès que le baromètre remontera et qu'il y aura belle mer, nous vous accompagnerons jusqu'à Douarnenez d'où vous pourrez rejoindre Brest.

Brest ! Les yeux de Yann s'embrumèrent pour la première fois depuis cette terrible nuit. Sa douce Marie-Catherine n'avait sûrement pas pu dormir en entendant les éléments se déchaîner. Elle avait, il en était certain, prié toutes ces heures terribles et maintenant, dans l'aube bien avancée, elle devait attendre, tendue et angoissée auprès de son père et de ses enfants.

Le naufrage de la nuit n'avait fait qu'une seule victime, le second du brigantin, emporté par une lame sans que personne n'ait rien pu faire pour le secourir.

L'abbé Le Borgne mit une couverture sur le dos de Yann. Il lui sourit, remercia et se dirigea lentement vers l'Abri du Marin. Cette nuit lui avait rendu encore plus chers ceux auxquels il tenait. Il se promit, une fois de retour chez lui, de revenir avec eux sur cette île étrange et nue, où les femmes étaient toutes habillées de deuil, de la coiffe à la dentelle des jupons, où les hommes cachaient sous leur pauvre vareuse une âme trempée et un sens du devoir et de l'honneur que peu de peuple possédait, où le passé de naufrageurs était définitivement enterré au profit d'un présent de sauveteurs sans peur et à la bravoure exceptionnelle. Sur la mer, un long rayon de soleil transperça la tempête. »

La voix de Mam se tait et on entend le silence. Dans l'âtre, sous la cendre douce et tiède, j'aperçois une étincelle de braise qui scintille et s'éteint. Personne, pendant le récit n'a songé à alimenter le feu à présent mourant. Tad est le premier à bouger. D'un geste lent et consciencieux, il cure sa pipe, la bourre et délicatement, l'allume en de courtes bouffées bleutées. Dans la petite maison basse, la vie reprend son cours. Les doigts agiles, ayant cessé de courir sur la laine, reprennent leur danse, faisant tourner le crochet devant l'opulente poitrine de Mam. Toujours pelotonnée en boule à même le sol, je revis encore l'aventure de mon arrière-grand-père.

- Alors, il est revenu avec sa femme et ses enfants pour leur montrer l'Île de Sein ?

- Mais oui, me répond Mam. Et il y a même acheté une maison, pour y passer ses vieux jours. Nulle part ailleurs il n'a trouvé meilleur havre de paix. Quand il a commencé à y avoir des automobiles sur le continent, il ne pensait qu'à retrouver le calme de Sein.

- À son époque, il ne devait pourtant pas y en avoir beaucoup !

- Comparé à maintenant, non. Mais comme il n'en avait pas l'habitude, le peu qu'il y avait était de trop. Au moins sur l'île, il n'y en avait pas, et il n'y en a toujours pas maintenant. Dans nos rues, elles ne serviraient pas à grand chose.

C'est bien vrai. Les venelles ici sont parfois si étroites que je ne sais même pas si on peut leur donner le nom de ruelle. Je pense plus particulièrement à une ou deux dans lesquelles je peux voir par soirs de fêtes, des hommes titubants sous l'effet des apéritifs un peu trop copieux, aller par ses voies, retenus dans la bonne direction par les maisons de chaque côté leur frôlant les épaules et les soutenant. Alors, une voiture là-dedans... Je crois bien que même un vélo n'y passerait pas.

- Mais, dis-je étonnée, il doit être enterré ici. Je n'ai pourtant jamais vu sa tombe.

Il faut vous dire qu'à l'Île de Sein, les morts font encore et toujours partie de la famille. Il ne se passe pas une semaine sans qu'on aille leur rendre au moins une petite visite. Pourtant, Le Guilhec n'est pas un nom que j'ai vu au cimetière, et Mam Goz, enterrée avec son mari, n'a jamais eu son nom de jeune fille gravé sur la pierre.

- Non, il a voulu reposer auprès de son père, sur le continent. Au début, sa petite Marie-Aëlle venait avec lui et toute la famille pour passer le dimanche sur le Nomeur. Et puis, elle s'est mariée ici. C'est elle qui s'est occupée de lui durant tous ses vieux jours. Je l'ai connu. C'était un bon vieux.

Je ne réponds pas. En fait, ce qui lui arriva, naufrage, secours, arrivée sur le caillou, est presque monnaie courante, car la station comme le bateau de sauvetage sont encore basés ici de nos jours. Mais l'histoire reste toujours belle.

Il faut comprendre que la mer, pour l'Île de Sein, est la terre pour un bourg du continent. Un village qui n'aurait plus ses champs, ses bois, ses ruisseaux, ne serait qu'une partie de lui-même. À Sein, nous avons la mer. Comme la terre, elle fait rêver, suer, pleurer, chanter. Elle prend, donne. Elle fait partie du village. La seule différence, c'est que parfois, elle se met en colère. Alors, depuis plus d'un siècle, les Sénans sont devenus les gardiens de la vie et luttent contre l'océan pour sauver ce qui peut l'être.

Ils ont protégé mon arrière-grand-père. J'en suis heureuse car sans cela, je ne serais pas ici à vous parler de ma commune. Mais c'est vrai qu'ils ont secouru plusieurs milliers de personnes, sans compter les bateaux. Peu de gens le savent.

« Quart de la France », disait de Gaulle suite à la massive réponse des Sénans à son appel historique, l'Île de Sein mérite aussi d'être reconnue pour sa bravoure dans toutes les tempêtes. Dites-le autour de vous.

Et plus si affinité

Île de Noirmoutier

2005

Dites donc ! Que faites-vous à fouiller dans mes affaires ?
- Qui ? Moi ? Aïe !

L'intru, immense, se redresse en se frottant la tête, d'un air un peu ahuri. Il vient de se cogner violemment contre le haut du placard sous l'évier et tient contre lui une boîte de conserve. À ses pieds, un chien de petite taille, bâtard ratier à l'oreille cassée, remue la queue en regardant l'inconnue. Il lance un jappement de bienvenue et se retourne vers son maître, comme pour l'inviter à être aussi courtois.

L'homme continue à frotter son crâne douloureux en regardant la jeune femme l'ayant ainsi apostrophé. Elle doit avoir environ vingt-huit ou trente ans. Elle n'est pas très jolie, mais il lui trouve néanmoins du charme. Il ne saurait pas dire pourquoi. Plutôt ronde, d'une morphologie totalement contraire à la mode, elle porte ses cheveux bruns très courts autour d'une frange coupée tout de travers. Il remarque qu'elle a un léger sourire au coin de sa bouche pulpeuse, mais que sa main tient fermement le couteau de cuisine traînant peu de temps auparavant sur la table. Elle est debout, campée solidement sur ses deux jambes emprisonnées dans un vieux jean délavé. Son sourire féminin est interrogateur, un peu méfiant. Ses doigts sont crispés sur le manche de l'arme. Il décide de reprendre leur relation au début, telle qu'elle aurait dû se passer. Souriant alors à son tour, il lui tend sa large paluche ouverte et sympathique.

- Je suis désolé si je vous ai fait peur, commence-t-il. Je m'appelle Julien Lussac. Je viens pour le phare. Je suis le contrôleur envoyé par la circonscription des Phares et Balises de Saint-Nazaire. Je ne désirais pas voler votre nourriture, je pouvais simplement vos provisions pour pouvoir mettre les miennes. Et lui, poursuit-il en montrant le chien, c'est mon co-équipier, Toufou.

Rassurée, la jeune femme lui serre la main et le regarde. Très grand, presque un géant, il est également très massif. On dirait une montagne de muscles. Il a le cou d'un taureau et le regard clair d'un enfant.

Elle ignore encore qu'avant son accident, il était rugbyman dans une grande équipe du Limousin. C'était avant... De cette vie de sportif, il a gardé de puissantes épaules et des réflexes fulgurants. Comme il a fait des études d'électromécanique et que les terrains sportifs lui sont dorénavant interdits, il a fait le choix de travailler sur les feux. Il aime l'Atlantique, son caractère, sa force, sa régularité. Il trouve que cette immensité et lui ont des points communs et qu'entre eux, ça ne peut que fonctionner. Cela fait près de dix ans maintenant qu'il exerce ce métier, sans regret.

Elle sent confusément qu'elle peut accorder sa confiance à cet inconnu.

- Quel accent, pour un gardien de phare ! sourit-elle.

- Té, logique, je suis de Brive-la-Gaillarde ! Ce n'est pas tant qu'il y a beaucoup de balises en Corrèze, mais la mer et moi, on se ressemble.

Elle songe qu'il a raison. L'océan, comme lui probablement, est fort, démesuré, capable de colères fracassantes et de beauté merveilleuse, et comme lui, il sent bon, rajoute-t-elle en son fort intérieur, confuse de ressentir quelque chose d'aussi intime.

Julien la regarde. Il respecte son silence. Il la trouve plutôt sympathique, cette intruse dans sa vie. Il pense qu'elle a dû se couper les cheveux elle-même. Son manque de coquetterie lui donne une allure juvénile qui lui plaît bien, naturelle et respirant la vie. Elle rosit soudain sous son regard masculin, troublée d'être ainsi le point de mire.

- Je m'appelle Gil, Gil Rochois.

- Gilles ? Comme un homme ? s'inquiète le géant.

- Non, G-I-L, épelle-t-elle. C'est le diminutif de Gilberte. Pas terrible comme prénom, n'est-ce pas ? Tu restes combien de temps au Pilier ? interroge-t-elle en passant inconsciemment au tutoiement et en reposant le couteau sur la table.

- Juste une semaine. La vedette doit passer vendredi prochain. Et toi, que viens-tu faire sur ce rocher à cette saison ? Ce n'est pas celle des touristes et d'ailleurs, tu n'as pas l'air d'une vacancière.

- Non, moi, je suis Noirmoutrine. J'étudie les oiseaux. Je suis ornithologue pour le CNRS. Ça fait déjà deux jours que je suis arrivée. Je dois rester trois semaines normalement. Perrin, du Conservatoire du Littoral, a donné son accord, j'en profite.

- Je n'ai pas vu ton bateau, en accostant.

- Normal ! Joël et Franck de la SCIP m'ont déposée. Tu connais ?

- Oui, la Société de Conservation de l'Île du Pilier. Mais pas personnellement. Je sais que c'est la SCIP qui a restauré le sémaphore où nous sommes, et aussi une partie du fort de Vauban.

- C'est ça... Tu veux que je t'aide à ranger ton barda ?

- Oui, merci, je veux bien, accepte-t-il, tandis qu'elle s'agenouille à ses côtés en lui souriant.

Elle sent bon le savon et le grand air. Il se sent ému par sa présence si près de lui. Il y a longtemps que cela ne lui était plus arrivé, depuis l'accident, dans son ancienne vie. Cette jeune femme, d'à peine trente ans, ne ressemble pas du tout à... Il ne peut s'empêcher de jeter furtivement un coup d'œil à sa petite main gauche et ne s'explique pas pourquoi il se sent si heureux de la voir vierge de toute bague ou alliance.

La vie s'organise facilement au Pilier. Toute la journée, ils travaillent chacun de leur côté, mais le soir, ils mettent leurs provisions en commun et partagent les tâches. Gil a vite constaté que Julien est un bon cuisinier alors qu'elle-même n'excelle pas dans ce domaine. Par contre, elle est la reine de la vaisselle et du torchon. À la fin du dîner, ils partent ensemble, tous les trois avec Toufou, faire une grande promenade sur leur radeau de granit.

Gil montre à Julien les nids, lui raconte l'ornithologie, l'importance des migrations, les espèces rares comme les eiders à duvet, les pipits maritimes et même certaines variétés de cormorans huppés. Elle explique que l'emplacement de ce petit rocher au large de Noirmoutier est idéal pour ces volatiles.

Elle râle après les lapins détruisant la végétation nécessaire aux oiseaux, après les vacanciers voulant toujours venir sur l'île au moment de la nidification. Ils s'approchent trop près pour prendre des photos, dérangeant les adultes qui couvent.

Ceux-ci s'envolent, effrayés et risquent, dans leur empressement, de casser leurs œufs. Elle parle aussi des inconscients désirant toucher les petits seuls dans le nid, pendant que leurs parents sont partis se nourrir. En laissant leur odeur d'humain sur la progéniture duveteuse, ils la condamnent à être abandonnée par ses géniteurs. Si on l'écoute, les visiteurs devraient être totalement interdits d'accès sur l'île du Pilier et ce, toute l'année. Julien adore écouter parler ce petit bout de femme.

Il pense qu'elle n'a pas tort. Pour lui aussi, les touristes représentent un danger pour le rocher. Ils volent les galets, désireux de rapporter un « souvenir », sabotant la stabilité du peu de terre sur le granit. Ils laissent parfois leurs détritrus, quand ils ne taguent pas les vieux murs. Au creux des fortifications de Vauban, ça sent parfois fort l'urine. Le maître architecte serait bien triste, s'il vivait encore, de constater qu'un de ses chefs-d'œuvre est transformé régulièrement en pissotière. Parfois, des vandales essayent de forcer la porte du phare, pas toujours pour détruire, mais pour monter à la lanterne. La vue semble si belle de là-haut ! Ça vaudrait bien une photo...

Julien explique les feux annonçant la terre aux marins et la mer aux terriens. Il propose à Gil de visiter le nouvel édifice du Pilier, construit près de l'ancien. Elle en est ravie et son enthousiasme réchauffe le cœur du géant. Il se dit qu'il aimerait bien aller plus loin dans sa relation avec elle, mais il n'ose pas. Il est plus vieux, peut-être de dix ans, et puis, il n'est pas assez bien pour elle. Il imagine qu'elle a une vie amoureuse l'attendant sur Noirmoutier ou sur le continent. Surtout, il ignore s'il saura encore aimer.

Au pied du monument carré, il commence par lui présenter le fonctionnement des locaux techniques comportant les groupes, avant de l'entraîner vers l'escalier métallique grim pant haut. Toufou ouvre la marche. Très à l'aise, il crapahute, descend les chercher, et repart à l'assaut de la sentinelle lumineuse. La première halte est pour l'auxiliaire, perché à flanc de fût, à sept mètres du sol, dont le petit balcon semi-circulaire est si romantique. Ils continuent la montée jusqu'au sommet. Le diamètre de la lanterne paraît immense à Gil, près de quatre mètres lui semble-t-il. Mais c'est surtout la décoration lion et feuilles d'acanthe qui lui plaît. Julien est passionnant. Il décrit le feu à trois éclats groupés toutes les vingt secondes, l'optique tournante à trois panneaux, la portée à plus de vingt-six milles⁴⁰, la cuve à mercure datant de 1903 et les différents combustibles utilisés depuis 1829, d'abord sur l'ancien phare cylindrique puis, depuis 1877 sur le second, sur lequel ils se trouvent : l'huile végétale, puis minérale, la vapeur de pétrole, avant enfin l'électrification en 1966. Parfois, les commentaires paraissent un peu ardu s à Gil, mais patiemment, il développe et éclaire son exposé.

Ils restent dans la lanterne jusqu'à la nuit. Julien peut montrer à Gil le feu de la Pointe des Dames sur Noirmoutier, ceux de la Pointe Saint Gildas et du Grand Charpentier, marquant l'entrée de la Loire, ainsi que les gros cargos illuminés sillonnant la mer. Comme il fait froid, il l'entoure de son buste et fait ainsi écran au vent. Gil se sent protégée, son dos contre le torse puissant du gardien. Elle en éprouve un sentiment de plénitude et de bonheur. Elle a envie de toucher ses doigts, mais n'ose pas. Rien, dans le comportement de son compagnon, ne lui a fait comprendre qu'il la trouve désirable. Elle se sent insignifiante par rapport à lui. Alors, elle garde ses mains dans ses poches tout en admirant le point de vue, bien au chaud, enveloppée par le

⁴⁰ Vingt-six milles : un peu plus de 48 km.

grand corps de Julien. Il fait complètement nuit lorsqu'ils décident de rentrer au sémaphore. Ils s'apprêtent à descendre quand le bruit brutal d'un choc violent contre la vitre les fait sursauter. Un oiseau, probablement aveuglé par la lumière naissante, s'est assommé sur un carreau. Julien n'hésite pas à sortir ramasser la bête et la pose délicatement dans les bras de Gil.

- C'est un goéland argenté, *larus argentatus*, précise sa compagne. Rentrons, que je soigne ce maladroit. Je crains que son aile ne soit cassée.

Julien est émerveillé de voir le travail des petits doigts sur l'aile abîmée. Toufou semble également très intéressé par l'opération. Avec des planchettes arrachées à un cageot de légumes, Gil fabrique une attelle qu'elle fixe à l'aide d'un grand bandage. Puis, elle attache le volatile de façon à ce qu'il ne puisse pas s'enfuir et l'installe dans un nid de fortune placé dehors contre le mur du sémaphore, à l'abri du vent. Elle pense que le goéland se sentira plus en sécurité au grand air, qu'enfermé dans une maison d'humains. Le lendemain, l'animal refuse de s'alimenter, mais par la suite, le réflexe de survie est le plus fort. Il devient vorace et gèberait même la main le nourrissant, si on le laissait faire. Gil demande à Julien de l'emmener avec lui lors de son retour sur le continent, afin de pouvoir le faire suivre par un vétérinaire jusqu'à complète guérison.

Le temps passe rapidement pour les deux solitaires. Ils travaillent et vivent côte à côte, se sourient, s'apprécient mutuellement. Pourtant aucun des deux n'ose faire le premier pas vers l'autre, malgré l'attirance qu'ils ressentent. Gil est retenue par sa pudeur naturelle ainsi que par une ancienne rupture ayant mal tourné. Julien est miné par le souvenir douloureux de sa femme décédée dans l'accident. Puis il se dit qu'il est de toute façon trop tard, que sa semaine sur le Pilier est déjà terminée. Il est à la veille de son départ. Il sait cependant qu'il n'oubliera pas sa compagne Noirmoutrine.

- As-tu entendu la météo ce soir ? Le coup de vent pour demain sera plus fort qu'annoncé. Il nous faudra être prudents, prévient Gil. Je ne sais pas si la navette des Phares et Balises pourra venir vous prendre, Toufou et toi... Ça va me faire drôle de me retrouver toute seule ici. Vous allez me manquer, surtout en gastronomie ! ajoute-t-elle en riant. Je vais perdre à la fois mon cuisinier et son clown à quatre pattes.

Le lendemain, comme prévu, un vent de secteur ouest souffle en tempête. Julien ne quitte pas la radio. L'information tombe enfin : le bateau qui devait venir les chercher, son chien et lui, ne pourra pas passer. La mer est trop mauvaise dans le chenal de la Grise. Le passage est reporté de vingt-quatre heures. La nouvelle arrange Julien et Gil. Le plaisir évident qu'ils ressentent est le signe qu'ils ne sont pas indifférents aux yeux de l'autre. Julien se dit que c'est un appel du destin. Il s'approche de la jeune femme. Mais il n'a pas le temps de parler, qu'un grand bruit éclate sur le toit du sémaphore les protégeant.

Les membres de la Société de Conservation de l'Île du Pilier, essentiellement des Noirmoutrins bénévoles et motivés, ont récemment restauré et réhabilité le bâtiment, en partenariat avec le Conservatoire du Littoral, mais des tuiles semblent s'être arrachées sous l'effet de la tempête soufflant en bourrasques d'une rare violence.

- Le *larus argentatus* ! s'inquiète Gil. Si une tuile glisse et lui tombe dessus, il est mort ! Je vais le rentrer.

Déjà, elle se précipite dehors sur la caisse de bois abritant le goéland blessé. Elle saisit le nid improvisé dans ses bras et se dépêche vers la porte du sémaphore. Julien

est là, prêt à l'aider si besoin, pendant que Toufou, pas si fou que ça, reste à l'abri de l'encadrement de la porte, à aboyer contre le vent furieux. Elle n'a rien vu ni rien entendu venir, mais Julien a levé les yeux vers le sinistre craquement venant de se produire. Il ne prend pas le temps de réfléchir à comment il convient d'agir, ni de hurler à Gil de faire attention à la cheminée se précipitant sur elle. Comme au temps héroïque du bouclier de Brennus, bandant ses muscles, il fonce, baisse la tête et réussit le plus beau placage de sa carrière de rugby.

La moitié du conduit est tombée à l'endroit où se trouvait Gil une seconde auparavant. Julien serre la jeune femme dans ses bras, laquelle n'a pas lâché la boîte ni l'oiseau. Il voudrait la garder toujours contre lui. Pourtant, il lui sourit avant de la relâcher. Gil est abasourdie. En se mettant debout, elle réalise qu'il vient de lui sauver la vie, lorsque brusquement, la seconde partie de la cheminée s'écroule sur Julien encore occupé à se relever. Sonné, il tombe lourdement sur le côté droit. Une tuile, retardataire et cruelle, termine sa course sur son front, déchirant son cuir chevelu.

Gil laisse choir la caisse et se précipite. Julien gît, inconscient. Sa tête commence à saigner abondamment, mais ce n'est pas ce qui inquiète le plus la jeune femme. Elle l'appelle et en même temps, veut lui prendre le pouls, n'y parvient pas. Il semble tellement mort. Elle pleure, hurle son nom, s'énerve sur le large poignet car elle ne sent pas les palpitations de vie.

- Julien, je t'en prie, je t'en supplie, parle-moi ! Dis-moi quelque chose, Jul ! Reviens-moi, parle-moi... Je t'en prie, Julien, parle-moi. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pas ça, pas ça ! Jul, Julien, réponds-moi, parle-moi ! Je t'en supplie, je t'en supplie...

Elle fait glisser la fermeture-éclair de l'épais paletot de laine que le gardien porte sur son tee-shirt et se couche contre lui, l'oreille sur son cœur. Là, elle entend le battement du tambour et aperçoit le frémissement de vie remuant légèrement les narines de son compagnon. Il semble s'éveiller doucement et murmure quelque chose. Elle approche son oreille du chuchotement et entend ses faibles paroles.

- J'aurais tellement aimé goûter à tes lèvres avant de partir.

En larmes, heureuse, soulagée, elle se lève et se précipite sur la boîte du goéland prisonnier dans sa caisse. Elle rentre le volatile et le pose brusquement sur la table de la cuisine, indifférente à ses cris de protestation. Elle se jette sur son mobile pour appeler les secours puis ressort chercher des planches qu'elle a repérées à son arrivée. Elle en fait un abri de fortune au-dessus de Julien pour le protéger d'éventuelles chutes de tuiles supplémentaires. Le vent se fait moins violent, comme s'il avait mis toute son énergie à détruire la cheminée. Son méfait accompli, il ne s'amuse plus sur l'île et la quitte, laissant juste traîner sa queue derrière lui.

Julien se met à trembler des pieds à la tête et la jeune femme court chercher son duvet pour le couvrir. À son retour, elle s'aperçoit que Toufou est sorti. Il s'est blotti contre le ventre de son maître, comme pour le réchauffer. Gil trouve que l'idée est excellente. Elle se glisse sous le duvet, contre le dos de Julien, jusqu'à ce qu'elle entende le bruit de l'hélicoptère atterrissant à proximité du sémaphore. Elle se précipite au-devant de l'équipe de sauvetage et lui explique la situation. Serrant le chien dans ses bras pour se rassurer, elle regarde les hommes en rouge prendre soin de celui qu'elle aime.

Car elle n'a plus aucun doute maintenant. Elle est tombée amoureuse de ce géant au regard d'enfant et à la carrure de taureau. Elle adore tout chez lui, de son accent du Limousin à ses larges mains, de sa connaissance des phares à son ignorance d'Herus Insula. Elle se promet de lui faire connaître son île, son bois de pins dont elle apprécie tant la promenade, ses chênes rabougris et verts, ses arbousiers favoris, ses mimosas odorants, sa plage préférée, son « chez moi » à l'Épine... Sa maison, petite, basse, blanche, aux volets d'un vert sapin, lui semble un parfait nid pour leur amour naissant. « J'aurais tellement aimé goûter à tes lèvres » illumine un prochain serment dont son île sera l'écrin.

Le docteur est optimiste. La colonne vertébrale ne semble pas touchée. Julien peut remuer les doigts de ses pieds et de ses mains. Ses pupilles réagissent bien. Son étonnante musculature a amorti la chute de la cheminée, mais il est fortement contusionné et il a peut-être des côtes cassées. Il est embarqué dans l'oiseau de fer. Le médecin propose à Gil de la rapatrier également vu l'état du sémaphore. La jeune femme refuse de partir, lui confiant le goéland argenté afin qu'il soit soigné en clinique. Elle s'approche de Julien, allongé et sanglé dans l'hélicoptère. Tout à fait conscient à présent, il lui sourit, rassurant. Elle se penche et pose délicatement un baiser riche de promesses sur ses lèvres. Julien savoure l'instant magique de cet amour naissant. Il a envie de la serrer dans ses bras, de l'emmener avec lui, de ne jamais plus la quitter. Il sait que le Pilier portait autrefois l'appellation d'« île du Malheur » et se dit que pour eux, elle sera toujours l'« île du Bonheur ». Il ignore que la jeune femme a eu la même pensée.

- Je t'aime, lui susurre Gil dans l'oreille.

- Je t'aime, lui répond-il en la regardant dans les yeux.

- Reviens-moi vite ! Je t'appellerai à l'hôpital.

- Tu en auras mis du temps à venir te glisser dans mon lit, rit-il en repensant à son dos réchauffé par le petit corps de la jeune femme.

Elle regarde l'oiseau rouge s'envoler et s'éloigner dans l'infini du ciel, vers le centre de soin qui lui rendra l'homme qu'elle attend. Elle n'a jamais cru au coup de foudre, mais comment appeler ce qui vient de leur arriver ? Lorsque les bruits du rocher reprennent leurs droits après le hurlement de la machine, elle lâche Toufou qu'elle avait repris dans ses bras et part téléphoner à la SCIP pour leur expliquer la situation. Elle leur demande de la prendre le lendemain, puis elle appelle la circonscription de Saint-Nazaire des Phares et Balises et leur raconte l'accident. Une vedette est promise rapidement pour venir chercher le matériel du gardien. Ils lui proposent de prendre Toufou avec eux, mais elle refuse. Garder le chien de Julien, c'est avoir un peu de son maître auprès d'elle, pense-t-elle.

Elle se donne une journée pour ranger ses affaires, le ratier sur ses talons. Les heures passent lentement. Le médecin lui a bien précisé de ne pas appeler l'hôpital avant la fin d'après-midi pour avoir des nouvelles. Il faut du temps pour faire tous les examens et poser un diagnostic. Enfin, la voix de Julien la rassure. Quelques côtes brisées, une clavicule cassée, une belle bosse au front, rien de grave, juste douloureux, mais avec le traitement, c'est supportable. On ne le garde que vingt-quatre heures, après il pourra sortir et commencer sa convalescence. Pourquoi pas à Noirmoutier ? Il va voir ça avec son toubib. Il est content de savoir que Toufou est resté avec Gil. C'est comme une petite partie de lui auprès d'elle, pense-t-il.

Gil raccroche à regret. Julien lui manque tant ! Elle n' imagine pas sa vie sans lui. Elle veut vivre et vieillir auprès de ce compagnon... et plus, si affinité !

De son côté, dans son petit lit blanc, Julien n'envisage pas de continuer sa vie seul avec son chien. Il se dit qu'il fera tout pour convaincre la délicieuse Gil de passer sa vie entière à ses côtés, pour toujours... et plus, si affinité !

La scélérate

Île de Sein

2008

C'est sa main touchant mon épaule qui m'éveille. Je suis encore fatigué mais il faut me lever. Il est six heures. Il fait si froid, si humide que mon corps se refuse à bouger. Février n'est pas loin. Je me souviens que depuis hier, sur l'île, il y a un nouveau conseil municipal. Ça va les changer de l'ancien maire s'éternisant depuis trente-sept ans ! Gast, j'ai vraiment froid !

Je me concentre de toutes mes forces pour m'obliger à quitter ma couchette. C'est l'heure de mon quart. Cela fait des jours qu'un mauvais vent de suroît hurle au-dessus de la mer. Il rugit également dans ma tête. Ne cessera-t-il donc jamais ? Des crêtes d'écumes dansent macabrement au-dehors. Tout tangué autour de moi. Je suis gelé, fatigué. Prendre un jus bien noir ! Ça ira mieux après.

Maurice a tout préparé. Silencieux, il m'attend dans la cambuse. Comme toujours, la pénombre y a ses aises. Le panneau de bronze, protégeant la fenêtre des mauvais grains, est encore coincé à mi-hauteur. J'entends l'eau dansant dans la casserole. Mon compagnon y jette une bonne cuillère à soupe de poudre de café, laisse frémir, donne un bouillon et coupe le feu. Le marc s'étale en épaississant le liquide. Il infuse, dégageant son délicieux arôme contribuant à fixer mes pensées en place. Je m'active enfin dans la quiétude de la cuisine et la fraîcheur de l'aube.

Il n'est pas très causant Maurice. Moi non plus d'ailleurs. L'Iroise, tout autour de nous, parle suffisamment pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y ajouter nos paroles. Sur la Chaussée, la mer n'est jamais silencieuse. Trop de roches sournoises affleurent la surface, jouant magistralement un air lancinant avec l'écume mouvante : tantôt doux et mélodieux à marée basse par calme plat ou assenant ses notes furibondes et fracassantes lors de grains magistraux, comme c'est le cas depuis de nombreux jours maintenant. Un récital de grondements et de sifflements hurle dans la grisaille. Le vent se mêle alors à cette voix pour créer une symphonie de l'enfer...

L'Enfer des Enfers ! C'est le nom que, dans mon métier, on donne à notre feu situé à l'extrême ouest du Finistère sud, placé à la tête du bout du monde, la dernière lanterne du continent Europe. Je suis momentanément gardien sur l'Ar-Men. Celui-ci est à présent automatisé, mais de temps en temps, il faut y passer quelques jours pour des vérifications et des réparations. Nous sommes là pour deux semaines. Nous avons vite repris les habitudes de nos prédécesseurs, bien que le phare soit à présent très abîmé par l'humidité ambiante et que, de fait, il soit moins confortable. Malgré le café, j'ai toujours froid.

Je devrais commencer à voir les prémices de l'aube naissante, mais les lourds nuages bas, cinglants de pluie glacée, m'empêchent d'apercevoir les lueurs espérées par la petite fenêtre. Dans le magasin, sous la cuisine, la nuit reste d'encre à travers le

hublot de verre dépoli. Il doit faire encore plus noir dans la cursive d'entrée, entre les cuves à pétrole et celles d'eau.

Il me faut monter, veiller au bon fonctionnement de la lanterne et de la corne. Alors que je suis là-haut à surveiller la mer à travers la vitre épaisse d'un doigt, une trouée déchire le sombre rideau de grisaille, laissant courir un long rayon de flambeau céleste sur l'écume soudain illuminée. Je peux clairement voir les rais de soleil glisser en lignes obliques vers l'océan déchaîné. Pensant immédiatement à la main de Dieu nous saluant, humbles humains, je ne peux m'empêcher de dire une courte prière en Son honneur. Dans la chambre de veille, vierge de tout hublot, les boiseries et les cuivres brillent de l'éclat rayonnant entrant par la porte ouverte. D'apercevoir de longues minutes le divin faisceau dans le petit matin, m'emplit le cœur de joie et me fait oublier un court moment que l'hélicoptère ne pourra sûrement pas venir dans les temps.

Pour la relève des gardiens, les Phares et Balises ont longtemps eu la Velléda, une fière vedette de ravitaillement. Son patron de légende fut Henri Le Gall, un sacré marin. Aujourd'hui, je sais que ses réflexes, son instinct et sa concentration n'auraient rien pu faire contre les éléments déchaînés. Heureusement, Maurice et moi devons être hélitreuillés, mais dans la fureur des éléments, l'approche d'un hélicoptère est impossible.

Vu le coefficient de marée que nous avons aujourd'hui, le bulletin météo m'inquiète un peu. Une forte dépression du nom de *Johanna* se dirige sur la France en balayant les îles Britanniques sur son passage. Neuf cent cinquante hectopascals et des vents de plus de cent kilomètres heure. Les côtes nord de la Bretagne et la Normandie devraient être durement touchées. Égoïstement, je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il en sera de nous.

Tout l'après-midi, le phare gronde, frissonne et oscille autour de moi. Alors que la tempête me semble être à son paroxysme, elle redouble de violence en fin de journée. Le bâtiment nous abritant tremble si fortement que je juge plus prudent de quitter la lanterne et de descendre à mi-hauteur de la tour, dans la cuisine. Maurice me rejoint presque immédiatement. Il nous vient en souvenir d'angoissantes histoires de feux n'ayant pas résistés aux assauts des vents furieux et aux coups de butoir des vagues déchaînées. Combien de pièces d'architecture maritime ont ainsi disparu dans l'océan, corps et biens ? La liste des gardiens péris en mer est de sinistre mémoire. Les murs sont tellement agités que tout bouge, nous obligeant à nous tenir. Le monument, pourtant construit en grosses pierres de taille, donne du gîte. Il craque de part en part, frémit, chancelle, tangué, oscille, palpite, résiste encore, vibre toujours dans le bruit assourdissant du grondement des déferlantes dévastatrices. La casserole de café tombe sur le sol avec fracas, projetant son marc granuleux sur le carrelage de la cuisine.

- Il faut hisser le pavillon noir, dit Maurice de sa belle voix grave. L'Ar-Men ne va pas résister.

- Je m'en occupe, ainsi que du signal radio !

Ce disant, je me dirige vers l'escalier en colimaçon. Ce pavillon noir est notre bouée de sauvetage, notre bouteille à la mer, notre S.O.S. De toutes mes forces, je prie pour que Louis, que je sais de garde au Goulenez⁴¹, entende notre signal de détresse. Je n'ose

⁴¹ Le Goulenez : nom du grand phare sur l'île de Sein.

pas rester si haut dans la lanterne. À trente mètre au-dessus du néant bouillonnant, je me sens terriblement insignifiant. Je vais rejoindre mon équipier. Au fur et à mesure que mes pieds descendent l'escalier, je constate les dégâts. Des fenêtres sont brisées par les flots déferlant sans relâche contre les vitres épaisses à présent éparpillées au sol, occasionnant de violents appels d'air. L'eau entre par paquets et s'égayé sur les marches descendantes, les rendant dangereusement glissantes. C'est la peur au ventre que je rejoins Maurice.

Prisonniers de notre phare, nous ne pouvons rien faire. Dehors, les éléments se déchaînent. J'entends notre lugubre corne hurlant son désarroi dans les vacarmes du grain. Les cris de l'ouragan rugissent, composant en soprano tragique autant qu'en baryton dramatique, faisant résonner de sombres tambours se répercutant en vibrations à chacune des lames se fracassant sur la tour, retentissant jusque dans ma cage thoracique oppressée de frayeur.

Et puis... tout s'arrête.

Pendant de longues secondes, le silence nous frappe. L'apaisement, après tant de troubles, nous désoriente et nous déconcerte. Muets, on se regarde. Plus rien ne répond à la corne à brume appelant dans le vide. La mer ne frappe plus. La tour ne tremble plus. Le ciel ne respire plus. Tout est devenu immobile. La nuit s'arrête de tomber.

Je suis le premier à bouger, à me précipiter dans le colimaçon pour voir l'état du feu. Maurice est collé à mes talons. Nous arrivons dans la galerie entourant la lanterne. Dieu merci, celle-ci n'a pas souffert de l'ouragan. Mon compagnon sourit, allons, tout ne va pas si mal ! Mais moi, mon cœur s'arrête de battre en regardant au sud. J'attrape la manche de mon équipier qui pousse un hoquet de surprise. Sous notre faisceau lumineux, l'océan se creuse, il descend vite, découvre les roches, fuyant vers le large, abandonnant l'Ar-Men et La Pierre le soutenant. Un fil blanc posé sur l'horizon, nous surprend. Il est loin, très loin. Nous ne parvenons pas à comprendre ce fin trait clair vers lequel fuit l'eau. Maurice prend les jumelles et les pointe vers le phénomène particulier qu'aucun de nous n'a jamais vu. Il ne distingue rien de plus. Il est près de dix-neuf heures, la nuit est déjà là. À présent, notre phare de pleine mer repose sur une petite île. Jamais, même aux plus fortes marées d'équinoxes, l'Iroise n'a reculé ainsi.

Nous décidons d'un commun accord de descendre voir cet évènement de plus près, après avoir arrêté le hurlement de la corne à présent inutile. Assurément, jamais les parties de la roche se découvrant n'ont senti le vent les caressant pour la première fois depuis des milliers d'années, peut-être plus. Le soubassement de la tour est entièrement dégagé et les flots continuent à se retirer. Éclairés par une puissante lampe torche, nous descendons sur le granit autant que nous le pouvons. Plus bas, j'aperçois des ormeaux gros comme des assiettes à dessert, collés à la pierre glissante. Pour être de cette taille, ils doivent être très vieux ! Au loin, la barre blafarde se fait plus large. Elle se retire vers l'ouest, s'épaississant. Je ne m'en préoccupe pas. Les ormeaux m'attirent. Je me demande comment faire pour en décoller un. J'imagine déjà la tête des copains au *Grand Monarque*, lorsque je ramènerai une coquille de cette taille ! J'en parle à Maurice qui rit avec moi. Je dis toujours « *le Grand Monarque* », comme à l'époque

des gardiens de phares à demeure, mais en réalité, c'est à *L'hôtel des Trois Dauphins* que nous logeons dorénavant, lorsque nous venons à l'Île de Sein.

Un son nous parvient à travers les chuintements des algues privées de l'eau porteuse, s'aplatissant sur le sombre granit. Infime au début, il se fait de plus en plus sourd et menaçant. C'est un grondement, comme le feulement du plus profond de la gorge d'un félin en colère. Enfin, nous en prenons conscience et nous redressons la tête. La ligne blanche ressemble à un mur oblique s'approchant à toute vitesse.

- Mil gast⁴² ! Une scélérate ! Oh bordel, vite ! Remonte ! Grouille ! Ma Doue benniget⁴³ !

Je ne sais pas qui prononce ces mots. Probablement nous deux ensemble. Nous ne pouvons nous empêcher de nous retourner pour regarder le mur se précipitant dans le lointain.

- Maurice, attend, regarde la scélérate. Elle nous évite ! Elle va passer au large !
- Je sais, gast ! Fonce ! On en aura le contrecoup. Grimpe bordel, grimpe !
- L'île, il faut les prévenir ! Ils vont être submergés ! Ma Doue benniget !
- Cours, cours je te dis !

Dans ma précipitation je glisse sur le granit noir recouvert de varech. Je tombe et ma tête heurte lourdement une pierre saillante. Je n'y prends pas garde et me sers de mes genoux, de mes mains. J'accroche mes pieds comme je le peux pour avancer. Malgré le crépuscule assombri, je vois clairement l'immense vague formant un obstacle sur l'horizon. Le faisceau de notre feu la balaie avec régularité avant de la renvoyer dans le néant de la nuit. Elle va passer loin, très loin, mais la trouille me prend au ventre. Je me projette encore et toujours à l'assaut de notre rocher. Maurice est devant moi. J'entends sa respiration haleter, se mêler à la mienne. Il me semble sentir son cœur dans ma poitrine, à moins que ce ne soit le mien qui ne prenne trop de place. Ma tête me fait mal, je sens mon sang couler le long de ma tempe. Mes poumons me brûlent, mes mains sont en plaies. Dans le halo de ma lampe, j'aperçois les premières marches. Ma progression se fait plus facile, plus rapide. Je passe la lourde porte du phare à mon tour et la referme avec l'énergie du désespoir. D'un seul geste, je laisse tomber les grosses barres de métal maintenant la vieille porte close.

J'ai l'impression que mon crâne va exploser. Je suis au bord de la nausée. Je commence à voir des papillons de lumières devant mes yeux. Mes oreilles bourdonnent. Maurice se retourne, m'attrape par la ceinture de mon pantalon et me pousse dans l'escalier. Je trouve la force de monter me réfugier dans la cuisine où il me rejoint aussitôt. La scélérate passe au loin. Elle doit faire vingt, trente mètres, sûrement plus. Nous avons de la chance. Nous n'aurons à subir que la pointe du côté de la traîtresse, l'extrême bout de celle-ci... Dix, peut-être quinze mètres de hauteur. Juste ce qu'il faut pour nous écraser, pauvres mortels, avec ce pathétique abri que représente le monument. La muraille avance vers nous, infranchissable, impénétrable, impitoyable.

Le bourdonnement dans mes oreilles se fait lancinant et je dois m'asseoir. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, mais je crois qu'en fin de compte, je ne perds pas

⁴² Mil gast : juron.

⁴³ Ma Doue benniget ! : Bénissez-moi mon Dieu ! (expression commune).

connaissance. J'ai l'impression brutalement que tout se passe très lentement. Je me sens détaché de tout. Je n'ai plus peur. Je ne sais pas pourquoi je ressens tout au ralenti, la vue, l'ouïe, l'odorat et même le toucher. Peut-être parce que, à bout de force après notre terrible remontée pour nous protéger de la monstrueuse vague nous arrivant dessus, mon cerveau mal oxygéné n'arrive plus à analyser correctement ce qui se passe ? À moins que ce ne soit le coup sur ma tête ? Je ressens chaque chose puissamment, pleinement et paisiblement malgré l'horreur de la situation. Je suis dans un état second. Je perçois le grondement de la bête fonçant sur nous.

La lame nous entoure, large, lisse, magnifique, à la fois vert émeraude et gris profond dans la danse imperturbable du rayon de notre feu. Elle est recouverte d'une fine couche d'embruns lui faisant comme un voile de jeune mariée. Telle une amante exigeante, elle se plaque brusquement contre l'Ar-Men tout en refoulant au soubassement à l'opposé. Elle s'élève haut dans le ciel en une gerbe immaculée de furie aquatique. Elle explose dans le firmament en une déflagration magistrale. La tour hurle sa douleur, tremble, vacille, mais ne s'écroule pas. Elle résiste. Le dénivelé de l'eau doit être d'une quinzaine de mètres à ce moment précis, de part et d'autre du phare. Celui-ci est comme le cœur d'un arum dont l'Iroise serait l'unique pétale. La lame l'entoure enfin, presque amoureusement, délicatement mais fermement.

Je perçois clairement le fracas du verre des quelques vitres encore en place. Je m'attends à entendre également le vacarme de la lanterne qui explose, mais celle-ci tient bon. Le fût tangué. Je sens que ma dernière heure est arrivée. Je le sais. N'y a-t-il pas de lieu plus mythique pour mourir, que *l'Enfer des Enfers* pour un gardien de phare allant rejoindre Dieu ? La vague referme sa main autour nous et vient frapper avec acharnement à la porte. Elle ne résiste pas à sa puissance. L'océan s'engouffre de partout avec tapage dans la coursive, par la béance de l'embrasure explosée et par celles, plus petites, des lambeaux de fenêtres. Avec d'énormes gongs résonnant sinistrement, la mer frappe les cuves métalliques, comme un glas.

L'océan, joueur, monte les marches de l'escalier en colimaçon. Il se sent chez lui dans cette demeure le narguant depuis tant d'années. Il prend le temps de la visiter, en nouveau propriétaire. La scélérate prend ses aises et nous, nous allons mourir noyés, écrasés, emportés dans l'immensité infinie. Je n'ai pas peur. Ce soir, l'Ankou sera content. Il aura deux âmes de plus à transporter sur sa Bag Noz⁴⁴.

Mais l'eau s'arrête brusquement au niveau de la cuisine. Respectueuse, elle ne passe pas le perron, qu'elle n'ose franchir. Elle nous dévisage avec curiosité. Nous la regardons également. Alors, doucement, comme sur la pointe des pieds, en s'excusant presque, elle se retire. La monstrueuse vague scélérate est passée au loin. Elle nous a juste salués d'une petite lame, comme pour savoir si nous étions bien là. Ne reste qu'une suite de vagues moins puissantes venant cependant lécher agressivement les dégâts, avec la hargne de petits roquets aboyeurs.

À la Pointe du Raz, on relève des rafales allant jusqu'à cent cinquante-cinq kilomètres heure. Les côtes bordées par la Manche pansent leurs plaies. Certaines sont graves, tout souffre : les digues, les dunes, les bateaux, les maisons, les plages, les

⁴⁴ Bag Noz : Le bateau fantôme, appartenant à la Mort.

hommes. La faune comme la flore du littoral restent blessées par cet épisode dramatique.

Sur l'Île de Sein, il faut écoper ce 10 mars 2008, lendemain des élections municipales. La scélérate est passée, frôlant les maisons, juste assez pour rappeler que c'est l'océan qui gouverne ce rocher du bout du monde, quelque soit le maire élu. Magnanime, elle n'y a fait aucune victime. Il restera d'elle là-bas le souvenir d'une photographie que Marie-Annick a prise de sa boutique inondée. Quelques maisons n'ont plus d'huisseries et le quai des Paimpolais est un peu plus délabré. Il va falloir faire quelques réparations d'urgence.

Dans un même geste, les Sénans se tournent vers leur grand phare, là-bas, au bout de la Chaussée. Est-il encore debout ? La plupart ignore que deux hommes sont en faction dans la salle de veille. Le matin même, Maurice y avait écrit : Lundi 10 mars 2008 – 6h – Feu clair. Le vent est remonté à l'ouest – R.A.S.

Je suis vivant ! Nous sommes vivants : Maurice, l'Ar-Men et moi.
L'hélicoptère ne va pas tarder à arriver !

Le jouet

Île d'Oléron

2009

C'est une tempête comme on en a rarement connue, un coup de grain d'une subite violence. Les éléments sont déchaînés. Sur le pont, le vent hurle et souffle furieusement. Les embruns fouettent le visage du jeune marin. Il a perdu Jean des yeux. Il a peur que son compagnon d'infortune ne soit passé par-dessus bord. Erwan se demande bien ce qu'il est venu faire au milieu de nulle part, dans cet océan en furie. La formidable gifle d'une rafale sournoise le plaque dos contre la cabine prenant l'eau. La terre lui semble un havre de paix lointain, un souhait tellement irréalisable qu'il semble n'avoir jamais existé. Il lui faut dépasser sa propre peur, mais ses boyaux sont tordus, comme paralysés par l'effroi. Il voudrait crier. La mer, impitoyable, entre dans sa bouche effrayée, dans ses yeux suppliants, dans ses narines palpitantes, dans chacun de ses pores aspirant à de l'oxygène.

La traversée avait pourtant bien commencé. Erwan a embarqué un peu plus tôt à bord de *La Côtinière*. La météo marine était bonne, il avait prît grand soin de l'écouter avant d'appareiller. Ce devait être la routine, un voyage sans problème en compagnie de son ami, Jean Bihan. Ils sont des marins aguerris, le plus jeune ayant fait son apprentissage auprès du vieux loup de mer.

Il connaît Jean Bihan depuis sa plus tendre enfance passée sur l'île d'Oléron. On les a toujours vus partout ensemble tous les deux, comme des complices. Jean est le meilleur ami d'Erwan. Cela faisait railler un certain nombre de personnes dans le temps. Un enfant sain d'esprit ne resterait pas indéfiniment avec ce vieillard. En grandissant, le petit garçon trouverait des copains de son âge, plutôt que ce compagnon excentrique. Mais les années passent et les mauvaises langues les voient toujours inséparables.

Jean est systématiquement vêtu d'un vieux ciré jaune. Ce vêtement prouve l'art du savoir faire des navigateurs. La capuche est enveloppante avec une visière et un cordon de serrage. Deux poches sont intégrées dans le corps du vêtement. Étanches, elles sont closes par un double rabat agrippant, tout comme la protection au-dessus de la fermeture par glissière. Sous le vieux ciré, un pull marin lance ses rayures bleu foncé de part et d'autre du vieux corps encore musclé. Un pantalon imperméable complète l'ensemble. Autrefois canari, il a pris, avec les années, une teinte orangée largement tachée de longues bavures d'une couleur douteuse. Erwan se moque bien que son ami soit toujours habillé pareillement, été comme hiver, par beau temps ou sous un grain. Il l'aime ainsi, avec sa barbe grise mal taillée, son œil gauche fermé, son sourire édenté.

Jean est un drôle d'oiseau. Comme beaucoup de pêcheurs, il ne sait pas nager. S'il lui arrive de tomber à l'eau, il coule à pic. Il a expliqué à Erwan que c'est mieux comme ça. Si son bâtiment vient à s'abîmer en mer, il souffrira moins longtemps avant de mourir. S'il ne sait pas flotter, en revanche, il connaît tout des nœuds, des amarres, des cordages, des drisses, des poulies, des voiles et autres accastillages. Son

vocabulaire est riche en jurons de toutes sortes qu'Erwan se promet de retenir et de réutiliser.

La Côtinière est un bon bateau. Sa structure, bien conçue et harmonieuse, absorbe la répartition des masses ainsi que le choc des vagues. Elle assimile également les efforts dus à la pression exercée par la mer et le vent. Les vibrations se font peu sentir. Les bruits du moteur semblent être aussi sourds que le lent et régulier battement du cœur d'un humain. C'est un caboteur de trois ans, capable de naviguer jusqu'à vingt milles marins⁴⁵. Solide et précis, il a toujours amené les compères où sa barre le portait.

Pourtant, là, dans la furie de la tempête, il paraît être un jouet entre les doigts avides de l'océan déchaîné. Des éclairs rayent le ciel orageux de part et d'autre du navire. Soudain, Erwan aperçoit un bout de ciré jaune flottant entre deux eaux, dans la mousse et les embruns. Il se précipite, hurle le nom de son ami, lance une bouée solidement amarrée. La vieille main se lève et se saisit du flotteur avant qu'une vague ne la submerge. Le temps semble s'être arrêté. La déferlante retombe dans un fracas étourdissant. Mais après les doigts, c'est la tête du vieux bosco qui fait surface. Erwan rit de bonheur, pleure de frayeur et tire, hale de toutes ses forces sur le bout devant sauver son compagnon des flots meurtriers.

Enfin le vieil homme est hissé sur le pont. Il a à peine la possibilité de respirer un coup, qu'il se retrouve contre la jeune poitrine soulagée. Pendant ce temps, le caboteur tire de bord. La barre tourne dans le vide, sans plus personne pour la contrôler. Le navire roule et donne de plus en plus de la gîte sur bâbord. Heureusement, une saute de vent soudaine le remet d'équilibre. Peut-être que le triple pan pan ne sera pas nécessaire après tout, pense Erwan. Rassuré d'être de nouveau sous la responsabilité du vieux loup de mer, il attend les ordres.

Devant la proue, un amas noir se dessine dans une trouée salvatrice qu'ouvre le ciel d'encre. Peut-être est-ce une terre ! Peut-être est-ce une roche ? Le compas est cassé. Il y a longtemps maintenant que les deux marins ne savent plus exactement où ils sont. Dans le doute, sur les ordres de Jean, Erwan s'approche de l'ancre, se préparant à faire peneau. Mais c'est un granit acéré qui s'offre à leur vue effarée et l'ancre n'est pas mise en veille. La barre tourne à toute vitesse sous les vieilles mains burinées par le sel. L'embarcation, obéissant sagement, s'allonge sur tribord, évitant de peu les écueils sauvages l'attendant pour le déchirer.

L'accalmie est de courte durée. Le bateau n'est de nouveau plus qu'un jouet dans la mer furibonde et impétueuse. Erwan est épuisé. Il veut entrer au port. Il rêve de sa petite maison aux volets bleus, mais Jean Bihan ne lui laisse pas le temps de se plaindre. Le saisissant par le col, il l'oblige à descendre dans la cale. Il faut lancer la mécanique entraînant le compresseur devant les empêcher de couler. Pendant ce temps, le vieux loup de mer reste à la barre.

Erwan se laisse glisser le long de l'échelle de bord. Il sait où est l'équipement destiné à transvaser les fluides en les aspirant et en les refoulant. La pompe de cale de *La Côtinière* est normalement à déclenchement automatique, mais pour une raison inconnue, elle ne s'est pas mise en route. Erwan tente une manœuvre pour la coupler au fonctionnement du moteur. Après deux ou trois ratés, elle souffle, crache, hoquette et libère le bruit salvateur... de la porte de la salle de bains qui s'ouvre.

Maman entre. Elle est étonnée, un peu inquiète :

⁴⁵ Vingt milles marins : trente-sept kilomètres environ.

- Tu es encore là Erwan ? Tu n'as pas froid ? Il va falloir sortir de l'eau! Regarde ça ! Tu as entièrement trempé le carrelage !

- C'est pas moi m'man, c'est Jean Bihan.

- Je ne sais pas si une simple poupée en plastique peut faire autant de vagues !

- Oh si! Dis m'man, je peux rester dans la baignoire pendant qu'elle se vide ?

- Si tu le veux, mon chéri. Mais prends garde de ne pas glisser en sortant.

Erwan prend son jouet contre son cœur. Émerveillé par le tourbillon se formant entre ses deux petits pieds, il voit s'enfuir son rêve de voyage. L'eau se dérobe vers sa liberté, peut-être vers la mer. Une dernière bulle de savon est aspirée à son tour. Elle danse et tourne avant d'être avalée dans un ultime scintillement moiré de nacre magique et un bruit de succion succulent. Elle fait un clin d'œil au petit garçon avant de s'évanouir. Lui sait déjà que la bulle reviendra pour une autre illusion, dans un songe merveilleux, afin de lui donner des nouvelles du large.

Mais pour l'heure, sa toilette est terminée.